

La canne de M. de Balzac

Girardin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

UN DON FATAL

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un flÃ©au que personne n'Ã©vite; ce flÃ©au, Ã dire vrai, n'est contagieux que d'une maniÃ¨re, par l'hÃ©rÃ©ditÃ©--et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine,--n'importe, c'est un flÃ©au, une fatalitÃ© qui vous poursuit toujours, Ã toute heure de votre vie, un obstacle Ã toute chose--non pas un obstacle que vous rencontrez--c'est bien plus. C'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur ridicule, que les niais vous envient; une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou--pour parler plus simplement--un don de la nature qui fait de vous un sot dans la sociÃ©tÃ©. Enfin ce malheur, ce danger, ce flÃ©au, cet obstacle, ce ridicule, c'est...--Gageons que vous ne devinez pas--et cependant quand vous le saurez, vous direz: Â«C'est vrai. Quand on vous aura dÃ©montrÃ© les inconvÃ©nients de cet avantage, vous direz: Â«Je ne l'envie plus.Â» Ce malheur donc, c'est le malheur d'Ãªtre beau.

Remarquez bien ici la diffÃ©rence du genre. Nous disons:

LE BONHEUR D'Ã TRE BELLE

LE MALHEUR D'Ã TRE BEAU

Nous l'allons montrer tout Ã l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part: Quelle est la chose dÃ©sagrÃ©able que tout le monde dÃ©sire? Ce quelqu'un s'est rÃ©pondu Ã lui-mÃªme: Â«C'est la VIEILLESSE. Â«Nous disons, nous: Quel est le flÃ©au que chacun envie?--et nous nous rÃ©pondons Ã nous-mÃªmes: C'est la BEAUTÃ . Mais par la beautÃ© nous entendons la vÃ©ritable beautÃ©, la beautÃ© parfaite, la beautÃ© antique, la beautÃ© funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier Ã©chappe Ã la fatalitÃ©; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bÃªte et content de lui; ensuite, on a crÃ©Ã© des Ã©tats exprÃ¨s pour sa beautÃ©. Ã tre bel homme est un mÃ©tier.

Le bel homme proprement dit peut Ãªtre heureux--comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tÃªte.

Il peut Ãªtre heureux--comme maÃ®tre d'armes, et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut Ãªtre heureux--comme coiffeur.

Il peut Ãªtre heureux--comme tambour-major. Oh! alors, il est fort heureux.

Il peut encore Ãªtre heureux--comme _gÃ©nÃ©ral de l'Empire_ au thÃ©Ã¢tre de Franconi, et reprÃ©senter le roi Joachim Murat avec dÃ©lices.

Il peut Ãªtre enfin heureux--comme _modÃ¨le_ dans les ateliers les plus cÃ©lÃ¨bres, prendre sa part des succÃ¨s que nos grands maÃ®tres lui doivent, et lÃ©gitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reÃ§us de la nature en les consacrant aux beaux-arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rÃªver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme AntinoÃ¼s, l'Amour grec, l'homme idÃ©al, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angÃ©liquement beau, fatalement beau, doit traÃ®ner sur la terre une existence misÃ©rable, entre les pÃ¨res prudents, les maris Ã©pouvantÃ©s qui le proscrivent, et, ce qui est bien plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent aprÃ¨s lui.

Car, c'est une vÃ©ritÃ© incontestable et malheureuse--un jeune homme trÃ¨s-beau n'est pas toujours sÃ©duisant, et il est toujours compromettant.

Peut-Ãªtre, dans un pays moins civilisÃ© que le nÃ´tre, la beautÃ© est-elle une puissance; mais ici, mais Ã Paris, oÃ¹ les avantages sont de convention, une beautÃ© rÃ©elle est inapprÃ©ciÃ©e; elle n'est pas en harmonie avec nos usages: c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras; les beaux hommes ont passÃ© de mode avec les tableaux d'histoire.

Nos appartements n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rÃªvent plus que des amours de pages, et, de nos jours, la gentillesse a pris le pas sur la beautÃ©.

Malheur donc Ã l'homme beau!

Or, il Ã©tait une fois un jeune homme trÃ¨s-beau, qui Ã©tait triste. Il n'Ã©tait nullement fier de sa beautÃ©, et, par malheur, il avait assez d'esprit pour en sentir tout le danger. Quoique bien

jeune, il avait dÃ©jÃ beaucoup rÃ©flÃ©chi. Il connaissait le monde; il l'avait jugÃ© avec sagesse, et il Ã©prouvait ce qu'Ã©prouve tout homme qui connaÃ®t le monde: un amer dÃ©goÃ»t, un profond dÃ©couragement. Dans l'Ã¢ge mÃ»r, cela s'appelle repos, retour au port, douce philosophie; mais Ã vingt ans, lorsque la vie commence, savoir oÃ¹ l'on va, c'est affreux!

Qu'importe au voyageur qui touche au terme de la route, que des voleurs le dÃ©pouillent au moment d'arriver? que lui importe? son bagage Ã©tait inutile, sa bourse Ã©tait Ã©puisÃ©e, son manteau Ã©tait trouÃ©, ses provisions touchaient Ã leur fin. Cette perte est lÃ©gÃ¨re, il en rit. D'ailleurs on l'attend Ã sa demeure, et le voyage est terminÃ©. Mais malheur Ã celui qu'on dÃ©pouille au milieu de la route, qui se voit sans secours, sans manteau, sans bÃ¢ton, sans argent, obligÃ© de poursuivre sa course! Oh! celui-lÃ est triste; il se dÃ©courage, il s'arrÃªte, il oublie le but du voyage, et si la Providence ne vient pas Ã son aide, il se laissera mourir de faim dans un des fossÃ©s du chemin.

Il y a des jeunes gens de vingt ans qui ont la goutte, il y en a d'autres qui ont de l'expÃ©rience; ceux-lÃ sont les plus malheureux.

D'oÃ¹ venait donc Ã ce jeune homme cette Ã©lÃ©vation de la pensÃ©e, cette tristesse de l'esprit? Tout cela lui venait de sa beautÃ©. L'esprit venir de la beautÃ©! ah! cela est nouveau!

--Pourtant cela est juste. Tout ce qui nous isole nous grandit, la beautÃ© sublime est une supÃ©rioritÃ© comme une autre, et toute supÃ©rioritÃ© est un exil.

Je vous le dis, ce pauvre jeune homme se trouvait isolÃ© parce qu'il Ã©tait trop beau; il se sentait triste parce qu'il Ã©tait isolÃ©; et, par degrÃ©s, il devint un homme spirituel et distinguÃ© parce qu'il avait Ã©tÃ© triste et mÃ©connu. La douleur est la culture de l'Ã¢me, c'est elle qui la fertilise; un cÅ ur arrosÃ© de larmes est fÃ©cond. Un chagrin gÃ©nÃ©reux est tout-puissant; il donne au gÃ©nie la patience, Ã la faiblesse le courage, Ã la jeunesse la raison; il peut aussi donner, dans sa munificence, Ã un bel homme de l'esprit.

II

PREMIER OBSTACLE

Il est encore une infortune dont personne ne parle, et qui cependant ne laisse pas que de nuire dans le monde: c'est d'Ãªtre affublÃ© pour toute sa vie d'un nom de baptÃªme prÃ©tentieux.

Le pauvre jeune homme, avait encore ce ridicule: il se nommait TANCRÃ DE!!!

Son pÃ¨re, _brave_ officier Ã demi-solde et voltairien de premiÃ¨re force, lui avait donnÃ© ce beau nom en l'honneur de son Dieu, et l'unique regret de cet homme Ã©tait de n'avoir pas eu une fille pour l'appeler AMÃ NAÃ DE.

TANCRÃ DE DORIMONT! porter Ã la fois un nom de tragÃ©die et un vieux nom de comÃ©die, et de plus Ãªtre fait comme un hÃ©ros de roman!

Recommandez donc Ã un banquier, Ã un notaire, Ã un chef de bureau d'un ministÃ¨re quelconque, un monsieur qui s'appelle TancrÃ¨de Dorimont, et qui est beau comme un ange; je vous demande un peu si cela est raisonnable.

--Nous n'avons que faire de ce bellÃ¢tre infatuÃ© de sa personne, diront ces honnÃªtes gens; car les prÃ©jugÃ©s contre la beautÃ© et l'Ã©lÃ©gance sont aussi forts maintenant que les prÃ©jugÃ©s _contre_ la noblesse, et l'homme d'esprit se voit forcÃ© de nos jours Ã prendre, pour cacher ses avantages, toutes les peines qu'il prenait autrefois pour les faire valoir.

Si TancrÃ¨de avait eu de la fortune, il ne se serait point aperÃ§u de son malheur. Tout est permis Ã l'homme riche. ExceptÃ© d'Ãªtre riche, on lui pardonne tout. Mais pour celui qui doit faire sa fortune lui-mÃªme, de certains ridicules sont des malheurs. Comment persuader Ã un homme malpropre, mal fait, qui est chauve, qui a des lunettes bleues et des dents noires, qu'un jeune homme beau comme Apollon, qui s'appelle TancrÃ¨de, n'est pas un fat, un impertinent, un beau fils, un _mirliflore_ et un paresseux?--Et comment alors faire fortune quand on est beau comme Apollon et qu'on a affaire toute sa vie Ã des hommes malpropres, mal faits, qui sont chauves, qui ont des lunettes bleues et des dents noires, et, de plus encore, toutes sortes de prÃ©ventions contre vous?

En arrivant Ã Paris, TancrÃ¨de avait remis lui-mÃªme chez le portier de M. Nantua une lettre de recommandation qu'on lui avait donnÃ©e prÃ¨s de ce riche banquier; il avait joint Ã cette lettre une carte de visite, sur laquelle Ã©tait son adresse.

Le lendemain, M. Nantua lui avait Ã©crit de sa main un billet fort aimable, par lequel il l'engageait Ã passer chez lui dans la journÃ©e. Les offres de service les plus obligeantes faisaient de ce billet un gage de bonheur; Ãªtre protÃ©gÃ© par M. Nantua, c'Ã©tait dÃ©jÃ un succÃ¨s.

Tout allait bien. TancrÃ¨de, rayonnant d'espÃ©rance, alla prendre un bain, se fit couper les cheveux, mit son plus bel habit, et se dirigea vers la demeure de celui qu'il nommait dÃ©jÃ son bienfaiteur. L'imprudent comptait sur sa belle figure pour capter la bienveillance du banquier, non pas parce qu'elle Ã©tait belle, mais parce qu'elle rappelait le charmant visage de sa mÃ¨re, et TancrÃ¨de savait que cette ressemblance ne serait pas indiffÃ©rente Ã M. Nantua, ancien admirateur de madame Dorimont.

M. Nantua venait de recevoir une nouvelle des plus importantes qui dÃ©rangeait toutes ses combinaisons, lorsque TancrÃ¨de entra chez lui; mais M. Nantua, comme tous les hommes qui font de grandes affaires, n'aimait pas Ã paraÃ®tre affairÃ©; car c'est une chose Ã remarquer:

Les gens inutiles, qui ne font que de mÃ©chantes petites affaires, ont la prÃ©tention de n'avoir pas un moment Ã eux; ils s'abÃ®ment dans des paperasses innombrables, ils ne dorment pas, ils dÃ®nent en poste, ils embrassent leur femme en mettant leurs gants, ils ne font leur barbe qu'une fois par semaine; enfin ils s'Ã©puisent Ã paraÃ®tre occupÃ©s, afin de se donner du crÃ©dit.

Les hommes trÃ¨s-occupÃ©s, au contraire, ont la prÃ©tention d'Ãªtre toujours libres; ils font les grands seigneurs oisifs; ils

se posent comme de petits CÃ©sars et dictent plusieurs lettres Ã la fois, d'un air nonchalant et distrait, en prenant une tasse de thÃ© ou de chocolat. Leur manie, c'est de ne pas savoir comment ils sont devenus millionnaires.

Nous ne parlons pas de ceux dont l'activitÃ© est infatigable, qui entreprennent plus d'affaires qu'ils n'en peuvent suivre. Ceux-lÃ n'ont pas mÃªme le temps d'avoir des prÃ©tentions.

L'homme dont il s'agit Ã©tait de ceux qui ne veulent point paraÃ®tre occupÃ©s. Il cherchait avec beaucoup d'attention un papier, une note, un rapport, que sais-je? il feuilletait avec inquiÃ©tude les paperasses d'un carton, mais il ne voulait point paraÃ®tre attacher Ã cette recherche trop d'importance,--il ne voulait pas non plus l'interrompre un moment. Cela Ã©tait difficile, et voilÃ ce qu'il faisait.

Ses yeux poursuivaient avec aviditÃ©, parmi toutes ces Ã©critures diffÃ©rentes, le nom, la date, le chiffre qu'il voulait trouver, tandis que son oreille Ã demi attentive s'efforÃ§ait de suivre la conversation.

On annonÃ§a M. Dorimont.

--Faites entrer.

--Vous Ãªtes exact, dit le banquier au jeune homme sans lever la tÃªte; fort bien, c'est bon signe. J'ai dit onze heures: onze heures viennent de sonner et vous voilÃ . C'est bien, j'aime l'exactitude. Dans les affaires l'exactitude est une vertu.

--Je ne me serais pas pardonnÃ© de faire attendre une minute un homme dont les instants doivent Ãªtre si prÃ©cieux,

rÃ©pondit le naÃ¯f TancrÃ¨de qui croyait dire quelque chose d'agrÃ©able.

Pas du tout, c'Ã©tait deux fois une bÃªtise.

1Â° De supposer qu'un millionnaire aurait daignÃ© l'attendre;

2Â° D'avouer Ã M. Nantua qu'il le croyait toujours trÃ¨s-occupÃ©.

--En vÃ©ritÃ©, mes moments ne sont pas plus prÃ©cieux que les vÃ´tres. Je ne fais jamais rien... Mais chauffez-vous, je vous prie, je suis Ã vous dans l'instant.

TancrÃ¨de s'approche de la cheminÃ©e et garde le silence:

--Madame votre mÃ¨re est-elle encore Ã Blois? demanda M. Nantua en lisant toujours ses papiers.

--Oui, monsieur.

--Vous savez l'anglais?

--Oui, monsieur.

--Elle ne s'est pas remariÃ©e? Veuve Ã vingt-six ans!!!

--Non, monsieur.

--Et l'allemand? savez-vous un peu d'allemand?

--Oui, monsieur. Je sais un peu d'espagnol aussi, je le parle assez bien pour voyager agrÃ©ablement en Espagne, dit le rusÃ© jeune homme qui savait Ã quel point les hommes d'argent ont abusÃ© de la PÃ©ninsule.

--Ah! vous savez aussi l'espagnol? Que vous Ãªtes savant! Vous n'avez pas Ã©tÃ© Ã©levÃ© Ã Paris?

TancrÃ¨de ne put s'empÃªcher de sourire de la naÃ¯vetÃ© de cette Ã©pigramme.

--Non, monsieur, reprit-il, j'ai Ã©tÃ© Ã©levÃ© Ã GenÃ¨ve. Je ne suis restÃ© au collÃ¨ge Henri IV que deux ans.

--Quel Ã¢ge avez-vous?

--Vingt et un ans.

Le banquier leva les yeux Ã ces mots, et jeta sur TancrÃ¨de un coup d'Å il rapide; mais TancrÃ¨de tournait la tÃªte en ce moment, et l'on ne pouvait voir son visage.

--Vous Ãªtes grand pour votre Ã¢ge, dit M. Nantua en riant.

Puis il pensa:

--Il a l'air fort distinguÃ© ce jeune homme, il me plaÃ®t; d'ailleurs j'ai le dÃ©sir d'obliger sa mÃ¨re... Oh! l'aimable femme... Si j'avais Ã©tÃ© riche Ã cette Ã©poque-lÃ !...

--Eh bien, c'est convenu, dit-il; demain vous viendrez ici comme de la maison. Ah! vous savez l'espagnol? c'est bien, trÃ¨s-bien; prÃ©cisÃ©ment je crois pouvoir vous employer... C'est trÃ¨s-bien... Ah!... s'Ã©cria-t-il tout Ã coup en s'interrompant.

Puis il garda le silence, et se mit Ã parcourir d'un Å il inquiet le papier qu'il venait de trouver.

Pendant ce temps, le jeune homme se disait:

--Je m'Ã©tonne que M. Nantua, si grand admirateur de ma mÃ¨re, ne soit pas saisi de ma ressemblance avec elle.

TancrÃ¨de, dans la modestie de son attitude, ne s'Ã©tait pas aperÃ§u que le banquier ne l'avait point encore regardÃ©.

Enfin M. Nantua se leva; sa figure Ã©tait radieuse, il avait trouvÃ© le renseignement qu'il voulait, et tout ce qu'il mÃ©ditait d'accomplir se trouvait possible avec ce document.

L'espÃ©rance produit la bienveillance et la gÃ©nÃ©rositÃ© chez les nobles natures; il n'y a que les cÅ urs envieux et mÃ©diocres qui se resserrent et se ferment Ã l'approche du bonheur.

M. Nantua retrouvant tout Ã coup la chance d'exÃ©cuter un grand projet, qu'un obstacle survenu soudain avait un moment dÃ©rangÃ©, se sentait dans une de ces bonnes dispositions de l'esprit oÃ¹ l'on aime Ã faire le bien, non pas pour le plaisir de faire le bien en lui-mÃªme, mais pour faire partager Ã un autre la joie que l'on ressent. Ce n'est pas un homme heureux que l'on veut, c'est un esprit content que l'on excite, afin que sa disposition s'harmonise avec la nÃ´tre. C'est un convive que nous invitons au banquet qui nous est offert, un convive que nous enivrons pour qu'il partage notre plaisir et que le repas soit plus joyeux.

--Ma foi, vous avez du bonheur, dit M. Nantua en s'approchant de la cheminÃ©e, car voilÃ justement une affaire...

M. Nantua s'interrompit tout Ã coup; son regard resta fixÃ©, comme par enchantement, sur le visage de TancrÃ¨de. Le ban-

quier garda quelques moments le silence; immobile, il contemplait son jeune protÃ©gÃ©.

--VoilÃ la ressemblance qui fait son effet, pensa TancrÃ¨de, c'est bon; si cet homme-lÃ me prend sous son aile, je suis sauvÃ©... Comme il me regarde!...

M. Nantua examinait toujours TancrÃ¨de, et mille pensÃ©es diverses lui traversaient l'esprit.

D'abord l'apparition de ce beau jeune homme le charma comme l'aspect d'un beau tableau; cette parfaite beautÃ©, dans tout l'Ã©clat de la jeunesse, avait quelque chose de rÃ©jouissant qui flattait les regards; puis cette ressemblance si frappante avec une femme aimable qu'il avait eu peur d'aimer, toutes ces impressions parlÃ¨rent d'abord en faveur de TancrÃ¨de--la nature noble et puissante eut ses droits un moment; mais vint la rÃ©action de la sociÃ©tÃ©, et les considÃ©rations mondaines eurent leur tour.

--Diable! pensa M. Nantua, je ne veux pas d'un Adonis comme celui-ci dans ma maison... et ma fille, qui est dÃ©jÃ si romanesque, si elle le voyait... Ah! bon Dieu! il ne me manquerait plus que cela; il est gueux comme un rat d'Ã©glise, ce n'est pas le gendre qu'il me faut; sans compter que ces beaux hommes-lÃ sont toujours bÃªtes et paresseux.

--Vous me voyez stupÃ©fait, dit-il tout haut et pour expliquer ce long silence; je ne puis me lasser de vous regarder tant votre ressemblance avec votre mÃ¨re me frappe.

--On m'a souvent dit cela, rÃ©pondit TancrÃ¨de.

Et soudain il se sentit attristÃ©; sa confiance s'Ã©vanouissait, et il ne pouvait se rendre compte du motif qui la lui Ã´tait.

Le fait est que M. Nantua n'avait pas mis, en prononÃ§ant ces mots, l'inflexion qu'il aurait dÃ» y mettre. Son accent Ã©tait froid, son maintien embarrassÃ©, enfin tout en lui trahissait le changement subit qui s'Ã©tait opÃ©rÃ© dans ses projets Ã l'Ã©gard de son protÃ©gÃ©.

--DÃ©jÃ onze heures et demie! s'Ã©cria M. Nantua en regardant la pendule.

--Je vous laisse, dit TancrÃ¨de se dirigeant aussitÃ´t vers la porte.

Alors il s'arrÃªta indÃ©cis, car il n'osait plus dire:

--J'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres demain. M. Nantua devina sa pensÃ©e.

--Ã€ demain, dit-il, Ã dix heures...

Mais ces mots Ã©taient mal dits; on sentait que c'Ã©tait un mensonge.

TancrÃ¨de s'Ã©loigna dÃ©couragÃ©; pourquoi? Il n'en savait rien; mais il pressentait, il devinait que la protection du riche banquier ne lui Ã©tait plus acquise, qu'il ne ferait point partie de sa maison, et qu'il fallait, malgrÃ© sa bienveillance, tourner ses idÃ©es d'un autre cÃ´tÃ©.

Et le soir du mÃªme jour, TancrÃ¨de reÃ§ut de M. Nantua une lettre infiniment polie et gracieuse, dans laquelle M. Nantua exprimait tous ses regrets de ne pouvoir, par des raisons indÃ©pendantes de sa volontÃ©, donner Ã M. Dorimont l'em-

ploi qu'il lui avait d'abord promis, ajoutant toutefois que, dans le dÃ©sir de lui Ãªtre utile, il l'avait recommandÃ© Ã un de ses amis qui ferait pour lui tout ce qu'il aurait dÃ©sirÃ© faire.

Le lendemain TancrÃ¨de fut introduit chez cet ami, M. Poirceau, directeur d'une nouvelle compagnie d'assurances contre l'incendie.

III

SECOND OBSTACLE

--Monsieur Poirceau?...

--C'est ici, donnez-vous la peine d'entrer.

La peine! je vous jure que c'Ã©tait bien le mot, car, pour passer cette porte, il fallait faire un vÃ©ritable siÃ¨ge.

Le palier de l'escalier, appelÃ© vulgairement le carrÃ©, Ã©tait barricadÃ© de banquettes placÃ©es Ã§Ã et lÃ dans tous les sens, et barrant complÃ¨tement le chemin.

TancrÃ¨de, aprÃ¨s bien des travaux, parvint dans l'antichambre; lÃ il lui fallut encore s'arrÃªter.

Un Ã©norme tapis roulÃ© obstruait le passage, derriÃ¨re ce tapis se trouvait la grande table de la salle Ã manger crÃ©nelÃ©e de toutes ses chaises; cela formait un assez gracieux Ã©difice; puis de cÃ´tÃ© et d'autre, encore des banquettes, puis un marchepied, un guÃ©ridon couvert de porcelaines, puis des jardiniÃ¨res en bois de palissandre attendant des

fleurs, puis des candÃ©labres attendant des bougies, puis un dessus de table en marbre, puis des paillassons, des pelles, des pincettes, des tabourets, des soufflets et une cafetiÃ¨re dite du Levant.

TancrÃ¨de traversa ce chaos sans malheur, il parvint jusqu'Ã la salle Ã manger.

Nouvelles difficultÃ©s.

Dans la salle Ã manger--se dÃ©battaient les meubles du salon: consoles, canapÃ©s; causeuses, fauteuils, bergÃ¨res, divans; puis venaient les objets prÃ©cieux: pendule avec son verre toujours menacÃ©, vases de fleurs si beaux qu'on n'y met point de fleurs; buste d'oncle gÃ©nÃ©ral, toujours ressemblant; table Ã ouvrages, coffres Ã ouvrages, et puis le piano. Toutes ces choses tenant avec peine dans la salle Ã manger, le dÃ©sordre Ã©tait Ã son comble.

TancrÃ¨de croyait planer sur les dÃ©bris du monde comme un autre Attila. Jamais il n'Ã©tait venu dans une administration de ce genre, il s'imagina que tous ces meubles avaient Ã©tÃ© sauvÃ©s de quelque incendie la veille, et qu'ils Ã©taient lÃ dÃ©posÃ©s jusqu'Ã ce que leur propriÃ©taire se fÃ»t trouvÃ© une autre demeure.

Il regardait, escaladait une rangÃ©e de chaises, tournait un Ã©norme canapÃ© comme on tourne une montagne, rencontrait sur sa route beaucoup de choses, mais il ne voyait personne.

--Monsieur Poirceau? demanda-t-il une seconde fois.

--Par ici, par ici! cria une voix lointaine.

TancrÃ¨de ne voyait encore rien.

Il parvint jusqu'Ã la porte du salon.

Dans le salon--se pavanaient les meubles de la chambre Ã coucher, heureux de se sentir plus Ã l'aise.

Mais lÃ on ne voyait encore personne.

TancrÃ¨de se dirigea vers la porte de la chambre Ã coucher, la mÃªme voix dit ces mots:

--Tiens, Caroline qu'a pas pris les housses!

Au mÃªme instant un gros paquet, lancÃ© par une main invisible, vint frapper TancrÃ¨de dans la figure, et il se sentit aussitÃ´t Ã©touffÃ©, perdu, abÃ®mÃ© sous un dÃ©luge de petites jupes de toutes couleurs, de toutes grandeurs, dont il eut toutes les peines du monde Ã se dÃ©barrasser. Les unes avaient mille petits cordons qui s'accrochaient aux boutons de son habit, d'autres avaient de petites manches dans lesquelles ses bras se perdaient, le tout fortement saupoudrÃ© de poussiÃ¨re. C'Ã©tait un embarras Ã ne plus s'y reconnaÃ®tre.

En sortant de tout cela, TancrÃ¨de se trouva face Ã face avec un grand niais de domestique, armÃ© d'un balai et d'un plumeau. Celui-ci fut un moment dÃ©concertÃ©.

--Pardon, monsieur, je croyais que c'Ã©tait le garÃ§on tapissier qui doit venir dÃ©monter les lits, et je m'amusais pour rire... si j'avais su...

--M. Poirceau? demanda TancrÃ¨de, interrompant ces excuses; puis voyant que la chambre Ã©tait entiÃ¨rement

dÃ©meublÃ©e. Mais je crains de le dÃ©ranger dans son dÃ©mÃ©nagement, ajouta-t-il.

--Nous ne dÃ©mÃ©nageons pas, rÃ©pondit le domestique, tant que la Compagnie restera ici nous y demeurerons. Je vois que monsieur trouve l'appartement un peu sens dessus dessous; c'est le bal qui est cause de Ã§a; et ce maudit garÃ§on qui ne vient pas...

--Un bal, ce soir? Je reviendrai une autre fois.

--Oh! ce n'est pas le premier bal qu'on donne ici. Monsieur peut recevoir monsieur; si monsieur veut passer dans le cabinet de monsieur, je vais avertir monsieur.

Il y a peu de nuances dans la gent domestique Ã Paris. Ou ce sont des insolents qui vous rÃ©pondent Ã peine oui et non, ou bien ce sont des amis pleins de confiance qui vous mettent au courant de toutes les affaires de la maison dÃ¨s le premier jour.

M. Poirceau reÃ§ut TancrÃ¨de avec cordialitÃ©.

--M. Nantua s'intÃ©resse vivement Ã vous, dit-il; il vous a chaudement recommandÃ©.

En disant ces mots, M. Poirceau examinait TancrÃ¨de de la tÃªte aux pieds; il semblait Ã©bloui d'admiration.

--Y a-t-il longtemps, ajouta-t-il, que vous Ãªtes Ã Paris?

--Deux jours.

--C'est la premiÃ¨re fois que vous y venez?

--Non, monsieur. J'ai commencÃ© mes Ã©tudes au collÃ¨ge Henri IV, et je n'ai quittÃ© Paris que depuis cinq ans.

--Vous Ãªtes restÃ© en province?

--Ã€ GenÃ¨ve, chez un de mes oncles, M. Loindet.

--M. Loindet est votre oncle? Eh! mais je le connais beaucoup; il avait une sÅ ur bien belle: serait-ce votre mÃ¨re?

--Oui, monsieur.

--Ah! sans doute, je trouve une ressemblance... Je me disais aussi, cette figure ne m'est pas inconnue.

--Bien! pensa TancrÃ¨de, voilÃ encore ma figure qui fait son effet.

M. Poirceau continua:

--Je l'ai connue bien jeune, votre mÃ¨re; elle Ã©tait si belle! Ah! tout le monde l'admirait! et puis de l'esprit, du bon sens, raisonnable! C'est une femme de mÃ©rite. OÃ¹ est-elle maintenant?

TancrÃ¨de rÃ©pondit Ã toutes les questions que M. Poirceau lui adressa sur le compte de sa mÃ¨re, et il se rÃ©jouissait de la bienveillance, de l'affection mÃªme que son nouveau protecteur lui tÃ©moignait.

--Cette belle AmÃ©lie! elle ne se souvient pas de moi: n'importe! je suis heureux de pouvoir lui Ãªtre utile. Son fils n'est pas un inconnu pour moi. J'espÃ¨re que nous nous entendrons. Mais je veux, avant tout, vous prÃ©senter Ã ma femme. Justement, ce soir, nous avons un petit bal; il lui faut des danseurs, et je ne saurais lui amener un plus beau cavalier!

TancrÃ¨de se confondit en politesses.

--C'est cela, continua M. Poirceau, venez d'abord ce soir, et demain nous parlerons affaires. J'ai ce qu'il vous faut. Ã€ ce soir! si vous Ã©crivez Ã votre mÃ¨re, parlez-lui de son vieil adorateur Poirceau!

TancrÃ¨de s'Ã©loigna.

--Ma femme sera contente, j'espÃ¨re, pensa M. Poirceau; elle tient tant Ã ce que ses danseurs aient bon air! Le beau garÃ§on! Je gage que, dans tous les bals de Paris, on ne trouverait pas un plus beau jeune homme! C'est sa mÃ¨re, c'est tout Ã fait sa mÃ¨re! Ce garÃ§on-lÃ me plaÃ®t. Je suis content de l'avoir chez moi; ce doit Ãªtre un brave jeune homme; et puis M. Nantua paraÃ®t en faire grand cas.

Ce disant, le directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie rentra dans son appartement.

TancrÃ¨de retourna chez lui, ravi, enchantÃ© de l'accueil qu'il avait reÃ§u.

--Ma foi, j'ai du bonheur; tout le monde me veut du bien: voilÃ ce banquier qui me recommande, ce directeur de la compagnie d'assurances Ã primes contre l'incendie--c'est un peu long--qui me protÃ¨ge; allons, je ferai mon chemin. Il me plaÃ®t, ce vieux bonhomme; il est franc, joyeux, il donne des bals; j'aime Ã§a.

Et TancrÃ¨de se mit doucement Ã Ã©crire Ã sa mÃ¨re pour lui faire partager ses espÃ©rances.

Le soir, il se rendit au bal.--Quelle diffÃ©rence! il ne reconnaissait plus la maison.

--OÃ¹ est donc la porte? Il me semble Ãªtre entrÃ© par lÃ ce matin.

Point de porte! une grande glace l'avait remplacÃ©e; puis des caisses de fleurs, des tapis dans l'escalier. TancrÃ¨de ne pouvait comprendre comment, du matin au soir, on avait pu produire de si prompts embellissements.

Comme il entrait, M. Poirceau vint le prendre par le bras. TancrÃ¨de ne savait pourquoi ce monsieur venait le chercher; il ne reconnaissait pas non plus M. Poirceau.

Le bonhomme avait aussi subi quelques embellissements. Ce n'Ã©tait plus le joyeux compÃ¨re qu'il avait vu le matin, maÃ®tre chez lui, avec son bonnet de soie, sa robe de chambre et ses pantoufles de tapisserie.--C'Ã©tait un hÃ´te affairÃ©, perdu dans une cravate, triste dans un habit, gÃªnÃ© dans un salon, tourmentÃ© de mille niaiseries, mais, du reste, bon et bienveillant.

--Madame Poirceau est par ici, je vais vous prÃ©senter Ã elle.

TancrÃ¨de s'avanÃ§a vers la maÃ®tresse de la maison.

La prÃ©sentation s'opÃ©ra en silence.

Madame Poirceau jeta Ã peine un coup d'Å il sur le beau danseur qu'on lui avait tant annoncÃ©, toute prÃ©occupÃ©e qu'elle Ã©tait de l'arrivÃ©e d'une grosse Allemande couverte de bijoux et de fleurs, qui paraissait un personnage d'importance.

M. Poirceau fut mÃ©content du peu d'effet que son protÃ©gÃ© fit sur sa femme.

--Venez, dit-il, je vais vous prÃ©senter Ã ma niÃ¨ce.

La niÃ¨ce de M. Poirceau Ã©tait une trÃ¨s-jolie personne que, par un de ces hasards qu'on met dans les romans, TancrÃ¨de avait dÃ©jÃ rencontrÃ©e Ã GenÃ¨ve. Une reconnaissance s'ensuivit; madame ThÃ©lissier accueillit M. Dorimont fort gracieusement. Elle Ã©tait engagÃ©e pour plusieurs valses et contredanses; mais elle trouva moyen d'embrouiller si bien ses engagements, qu'elle fut libre, et put valser assez lÃ©galement avec lui--ce qui attira bien vite l'attention de toutes les femmes sur notre Apollon.

--Avec qui valse donc madame ThÃ©lissier?

--Connaissez-vous ce jeune homme qui valse avec la niÃ¨ce de M. Poirceau?

--Demandez donc Ã madame Poirceau le nom du monsieur qui valse avec Malvina.

--Monsieur BÃ©nard, dit une vieille femme, tÃ¢chez donc de savoir quel est ce monsieur qui valse avec madame ThÃ©lissier?

--Personne ne le connaÃ®t, c'est un sauvage.

--Je crois plutÃ´t que c'est un Anglais.

Puis, dans le salon voisin, une jeune personne qui peignait Ã l'huile s'Ã©criait:

--Quelle tÃªte admirable! quelles lignes! c'est Endymion!

Et ses regards s'attachaient avec joie sur le bel inconnu.

La peinture est une Ã©mancipation pour les jeunes filles; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en

dÃ©tail; l'admiration purifie tout.--Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage.

Plus loin, un groupe de vieilles femmes s'exprimaient ainsi:

--C'est un malheur d'Ãªtre aussi beau que cela.

--Je le crois bÃªte Ã manger du foin.

--Ah! vous voilÃ bien avec vos prÃ©jugÃ©s, dit une Ã©lÃ©gante de l'Empire. De mon temps les hommes Ã©taient fort beaux, et je vous assure qu'ils avaient de l'esprit.

--Vous voulez dire qu'on leur en trouvait.

--Voici madame Poirceau, demandez-lui vite le nom de notre Adonis.

Madame Poirceau ne savait pas de qui on voulait lui parler; elle n'avait point regardÃ© TancrÃ¨de, et n'avait pas Ã©coutÃ© ce que son mari lui avait dit de lui.

--Comment! vous ne savez pas que vous avez chez vous une merveille? Voyez donc lÃ -bas, le beau valseur de votre niÃ¨ce; on ne parle que de lui, il fait Ã©vÃ©nement dans votre bal, qui du reste est charmant.

Madame Poirceau se repentit alors d'avoir fait si peu de cas d'un personnage qui donnait Ã sa _soirÃ©e_ tant d'Ã©clat. Elle se rapprocha de sa niÃ¨ce et saisit l'occasion d'adresser quelques mots obligeants Ã M. Dorimont. TancrÃ¨de saisit Ã son tour cette occasion de prier madame Poirceau de lui accorder une contredanse, et la sixiÃ¨me lui fut promise comme une faveur.

Madame Poirceau Ã©tait dans l'Ã¢ge oÃ¹ l'on danse encore, car la vie des femmes se divise ainsi:

L'Ã¢ge oÃ¹ l'on danse, mais oÃ¹ l'on n'ose pas valser--c'est le printemps.

L'Ã¢ge oÃ¹ l'on danse, oÃ¹ l'on valse--c'est l'Ã©tÃ©.

L'Ã¢ge oÃ¹ l'on danse encore, mais oÃ¹ l'on prÃ©fÃ¨re valser--c'est l'automne.

Enfin, l'Ã¢ge oÃ¹ l'on ne danse plus--c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie.

Madame Poirceau Ã©tait belle selon les principes de l'art, laide selon les lois de l'amour.

Belle en ce que ses traits Ã©taient d'une parfaite rÃ©gularitÃ©; laide en ce qu'ils manquaient d'harmonie.

Elle avait de ces visages superbes Ã raconter et point du tout Ã regarder; cette beautÃ© de _passe-port_ qui sÃ©duit le vulgaire, yeux grands, nez aquilin, bouche petite, front haut, visage ovale, menton rond.--Pour se faire aimer par ambassadeur, comme les princesses, madame Poirceau aurait pu envoyer son signalement, mais pas son portrait.

N'importe; c'est ce qu'on appelle une belle femme, une poupÃ©e parfaite, Ã ressorts invisibles, une figure de cire, impassible, invulnÃ©rable, jamais dÃ©frisÃ©e, jamais dÃ©shabillÃ©e;--toujours parÃ©e, serrÃ©e, pincÃ©e, corsÃ©e,--pas un cheveu qui voltige, pas un ruban qui folÃ¢tre--madame Poirceau ne s'assied jamais que sur une chaise; elle semble parÃ©e dans sa robe de chambre, cuirassÃ©e dans sa douillette,

armÃ©e dans sa robe de bal. Elle suit toutes les modes--avec goÃ»t, avec plaisir?--non, mais avec conscience. Son coiffeur est le premier coiffeur de Paris, Charpentier, je crois, et quelle que soit la coiffure qu'il a plu Ã Charpentier de lui faire, elle la respecte, elle se garderait bien d'y toucher. Cette coiffure lui est dÃ©savantageuse?--qu'importe! cela ne la regarde pas; cette guirlande est lourde?--qu'importe! elle n'en est pas responsable; une Ã©pingle lui entre dans la peau?--qu'importe! elle y reste, l'Ã´ter dÃ©rangerait la coiffure.

MÃªme respect pour la couturiÃ¨re. Je vous l'ai dit, madame Poirceau suit les lois de la mode aveuglÃ©ment, les lois du monde scrupuleusement, les lois de la nature raisonnablement. Elle est sÃ©vÃ¨re, mais point mÃ©chante; elle ne sourit que les jours oÃ¹ elle donne un bal; elle dit d'un air pÃ©dant que les femmes ne doivent point s'occuper de littÃ©rature; elle parle mÃ©nage comme un professeur; elle a l'esprit lent, et regarde comme un mot inconvenant toute plaisanterie qu'elle ne comprend pas. Sa prÃ©sence jette un grand froid partout oÃ¹ elle vient; son arrivÃ©e fait l'effet d'une porte qu'on ouvre dans une loge au spectacle. Quand elle doit passer la soirÃ©e chez une amie, cette amie en prÃ©vient ses habituÃ©s; ils ne viennent pas ce soir-lÃ . Les hommes la craignent comme l'ennui, les femmes l'appellent: la belle madame Poirceau. Elle fait valoir les plus laides; pourtant on l'invite rarement, non qu'elle soit importune; elle ne s'occupe jamais des affaires des autres; elle est discrÃ¨te et immobile: c'est une statue--mais une statue Ã qui il faut faire des politesses; c'est ennuyeux.

Eh bien! ces femmes-lÃ font les mÃªmes folies que les autres! c'est rÃ©voltant!

Madame Poirceau ne fut frappÃ©e de la beautÃ© de TancrÃ¨de que comme maÃ®tresse de maison. Un si beau jeune homme n'Ã©tait nullement dangereux pour elle: madame Poirceau ne se serait jamais permis d'aimer, dans sa position, un homme aussi remarquable.

Cachez donc une intrigue avec un hÃ©ros comme celui-lÃ !-- Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mÃ©rite que les femmes vertueuses: celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas mÃªme l'amour.

Madame Poirceau n'avait que faire des hommages de TancrÃ¨de, elle avait depuis longtemps trouvÃ© l'homme qu'il lui fallait, et elle s'en tenait lÃ .

Or, voici l'homme qu'elle avait choisi.

C'Ã©tait un monsieur Ã¢gÃ© de trente-cinq ans, haut de quatre pieds huit pouces, employÃ© dans l'Enregistrement. Une position honorable dans le monde, une fortune aisÃ©e, des succÃ¨s dans plusieurs genres, rien n'avait pu le consoler du malheur d'Ãªtre petit. Depuis l'Ã¢ge oÃ¹ il s'Ã©tait avouÃ© qu'il ne grandirait plus, cet homme Ã©tait malheureux.

Tout ce qu'on imagine pour se hausser Ã l'Å il des autres, il l'avait employÃ©--il portait un chapeau Ã haute forme, des bottes Ã hauts talons, et se tenait droit comme une girafe; il se levait continuellement sur la pointe des pieds, comme un homme qui veut voir dÃ©filer un cortÃ©ge. Cette idÃ©e de se grandir le prÃ©occupait sans cesse; il aurait donnÃ© la moitiÃ© de sa fortune et plusieurs annÃ©es de sa vie pour Ãªtre un homme ordinaire, pour atteindre cinq pieds deux pouces.

Les petits hommes qui se rÃ©signent ont quelquefois beaucoup de grÃ¢ce; ils ont alors tous les avantages de leur taille, la souplesse, l'agilitÃ©, la lÃ©gÃ¨retÃ©; ils peuvent Ãªtre ce qu'on appelle _gentils_. Mais les petits hommes qui se rÃ©voltent contre la lÃ©sinerie de la nature envers eux, qui luttent follement avec elle, ne peuvent jamais Ãªtre gentils; ils sont ridicules, toujours ridicules, comme toutes prÃ©tentions frappÃ©es d'incapacitÃ©; de plus, ils sont mÃ©chants, malveillants, dÃ©nigrants et envieux.

Quand on parle d'un homme qui dÃ©plaÃ®t, on dit qu'il a l'air content de lui--eh bien! je dis, moi, que je connais une chose plus dÃ©plaisante encore: c'est un homme qui a l'air mÃ©content de lui.

Celui-lÃ ne vous fera grÃ¢ce de rien: vous ne pourrez jamais l'apaiser; les flatteries mÃªmes l'irritent; la politesse lui semble de la pitiÃ©, une prÃ©venance, une charitÃ©: il est humble Ã dÃ©sespÃ©rer, susceptible Ã faire mal aux nerfs; on ne sait par quel mot le prendre.--Si vous le priez Ã dÃ®ner, il vous rÃ©pond: Â«Merci, non; je me rends justice, je suis trop maussade pour un convive.Â» Si vous l'engagez Ã venir entendre des vers, de la musique: Â«Non, merci, dit-il; je suis un Ãªtre trop obscur pour faire partie d'une rÃ©union si brillante.Â» Si vous lui proposez une partie de campagne: Â«Non, merci, rÃ©pond-il; il faut de la gaietÃ© dans ces sortes de plaisirs; invitez vos aimables, ils valent mieux que moi pour cela.Â» Cet homme ne jouit de rien, n'est propre Ã rien; il est rongÃ© de modestie, mais d'une affreuse modestie, d'une humilitÃ© hostile qui le met en garde contre tout le monde: c'est une lÃ¨pre imaginaire qui lui

fait fuir ses semblables. Cette maladie est heureusement fort rare en ce pays, et nous n'en parlons que pour la constater.

Notre monsieur Ã©tait de ces gens-lÃ , non parce qu'il se croyait sans mÃ©rite, mais parce qu'il se sentait petit, et que sans cesse il se disait Ã lui-mÃªme--que plus il vieillirait, plus il engraisserait et plus il paraÃ®trait petit.

Pour lui tout Ã©tait gÃªne et souffrances. Ce petit corps renfermait un grand cÅ ur plein de haine, d'une belle haine aux proportions herculÃ©ennes, toujours vivace, toujours renouvelÃ©e, universelle, et cependant partiale; car, s'il dÃ©testait tous les hommes en gÃ©nÃ©ral, il abhorrait en particulier:

1Â° Tout Ãªtre douÃ© d'une haute stature; il le regardait comme son ennemi, comme un voleur qui lui avait dÃ©robÃ© six pouces. Une grande taille lui semblait une spoliation, dont il avait droit de tirer vengeance;

2Â° Tout Ã©colier de douze ans qui le dÃ©passait de quelques lignes et que l'on ne trouvait pas trop grand pour son Ã¢ge;

3Â° Tout enfant qu'il voyait grandir et qui menaÃ§ait de le rattraper.

Dans un salon, il n'Ã©tait poursuivi que d'une idÃ©e: se placer avantageusement.

Il Ã©vitait les hommes trÃ¨s-grands, parce qu'auprÃ¨s d'eux, il paraissait encore plus minime. Il Ã©vitait aussi les belles femmes, parce que leur majestÃ© l'humiliait; mais ce qu'il dÃ©testait plus que tout au monde, c'Ã©tait de rencontrer, ce qui Ã©tait rare, un homme de sa taille!!

Oh! alors il souffrait le martyre, il se sentait appareillÃ©; c'Ã©tait affreux. Son ridicule s'attelait Ã celui d'un autre et se complÃ©tait; il n'y pouvait tenir. Que faisait-il alors? il prenait son chapeau, le mettait sur sa tÃªte, et il s'en allait.

Eh bien! tout cela n'Ã©tait rien; il y avait un tourment plus horrible que tous ces tourments, une malÃ©diction qui poursuivait encore cet homme, une fatalitÃ© qui mettait le sceau Ã ses misÃ¨res--c'Ã©tait son nom. Ah! ce nom Ã©tait un hasard bien cruel dans sa position. Quelle amÃ¨re ironie! quel jeu du sort! quelle Ã©pigramme de la nature! quelle mauvaise plaisanterie du destin!! Ce petit homme se nommait M. Legrand.

M. Legrand arriva chez madame Poirceau Ã minuit moins un quart, en vÃ©ritable ami de la maison; il Ã©tait encore plus maussade qu'Ã l'ordinaire. Il n'aimait pas les bals, les soirÃ©es d'apparat, parce que ces jours-lÃ il lui fallait quitter ses bottes Ã hauts talons, et qu'en souliers vernis il perdait douze lignes...

--Toujours Ã©lÃ©gant! lui dit une mÃ¨re dont la fille dansait--et l'on sait que les pauvres mÃ¨res, contraintes Ã rester assises sur une banquette toute la soirÃ©e, sont alertes Ã la conversation. Le premier causeur qui traverse la salle de danse est bien vite saisi au passage, elles l'attrapent au vol; elles s'ennuient tant!...

--Comme vous venez tard! dit celle-ci.

M. Legrand ne rÃ©pondit point; deux hommes placÃ©s devant lui, lui dÃ©robaient entiÃ¨rement la vue du bal.--Il Ã©tait furieux; il se sentait si petit, si tristement perdu dans la foule!

--Vous arrivez? poursuivit la mÃ¨re en turban; vous n'avez pas encore vu le phÃ©nix dont chacun s'entretient ici?

Puis, s'Ã©tablissant dans cette plaisanterie, elle ajouta:

--Nous avions la compagnie du PhÃ©nix, maintenant voici le phÃ©nix de la compagnie.

M. Legrand ne goÃ»ta point ce jeu de mots.

--Je ne sais de quel phÃ©nix vous voulez parler, madame, rÃ©pondit-il froidement.

--De l'Apollon, du CÃ©ladon, de l'Adonis, de la coqueluche de toutes ces dames.

--Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre Apollon, votre CÃ©ladon, votre Adonis et votre coqueluche, madame.

La mÃ¨re en turban fut blessÃ©e de l'affectation que mettait M. Legrand Ã rÃ©pÃ©ter ses paroles, et pour se venger:

--Je pensais, dit-elle, que vous le connaissiez, puisqu'il est _aussi_ de la maison.

Aussi Ã©tait foudroyant. M. Legrand rougit.

--Le voici, poursuivit la mÃ©chante personne; quels beaux yeux! quel air noble! Le voyez-vous?

M. Legrand ne voyait rien; il avait toujours un monsieur devant lui qui lui cachait tout le bal.--Enfin, il se rÃ©volta, il franchit la foule, et, se faufilant Ã§Ã et lÃ , il parvint jusqu'Ã la maÃ®tresse de la maison. TancrÃ¨de s'approchait d'elle dans le mÃªme instant. M. Legrand l'aperÃ§ut--il resta _mÃ©dusÃ©_. Des ruisseaux de fiel lui parcoururent toutes les veines. La haine,

la rage la plus fÃ©roce Ã©tincelÃ¨rent dans ses regards. Il y a des romans oÃ¹ l'on dÃ©peint des nains furieux, des gnomes rageurs--eh bien, c'Ã©tait cela.

TancrÃ¨de s'avanÃ§a d'un air serein et gracieux, sans se douter que ses destins se dÃ©cidaient dans ce petit corps inaperÃ§u; et pourtant, par cette seule prÃ©sence, tout son avenir venait d'Ãªtre changÃ©.

En vain il se rÃ©jouissait depuis une heure de se voir si bien accueilli, d'avoir pour protecteur un homme qui pouvait, par ses relations, l'aider dans sa fortune;--en vain il se prÃ©parait une douce coquetterie avec la niÃ¨ce de la maison, en vain il formait les plus beaux projets--tout sera dÃ©truit, bouleversÃ© par un petit Ãªtre inutile qu'il n'a pas mÃªme vu entrer et qu'il ne verra pas sortir.

Ã fatalitÃ©! c'est la vie.--Une petite pierre roulante fera s'abattre un fier coursier; un sot indiscret ou mÃ©chant fait avorter les plans sublimes d'un hÃ©ros.

--Vous ne m'avez point oubliÃ©, n'est-ce pas, madame? dit TancrÃ¨de Ã madame Poirceau. Voici la sixiÃ¨me contredanse, celle que vous avez bien voulu m'accorder.

Le petit homme entendit cela et bondit.

--Vous n'Ãªtes point de ceux qu'on oublie, rÃ©pond madame Poirceau.

Ã€ ces mots, le petit homme rebondit.

Madame Poirceau n'avait de sa vie prononcÃ© une parole si gracieuse; et ce devait Ãªtre alarmant.

M. Poirceau vint alors chercher TancrÃ¨de pour le prÃ©senter Ã un de ses amis.

--Vous ne danserez pas avec ce bellÃ¢tre, dit aussitÃ´t M. Legrand tremblant de colÃ¨re.

--Moi! et pourquoi, monsieur? reprit madame Poirceau avec dignitÃ©.

--Parce qu'il me dÃ©plaÃ®t.

--Il faudra pourtant vous accoutumer Ã son visage, puisque M. Poirceau le prend chez lui et qu'il vient ici Ã la place de M. DuprÃ©.

--Cela ne sera pas, madame; ce fat ne remplacera pas DuprÃ©, je ne le souffrirai pas.

--Mais, monsieur...

--Prenez-y garde, madame: il faut choisir, madame, entre ce fat ou moi. Vous m'entendez?

IL DIT.

Et le lendemain--lorsque le pauvre TancrÃ¨de se prÃ©senta chez M. Poirceau pour s'emparer de son nouvel emploi, le respectable directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie le reÃ§ut avec mÃ©lancolie, et, l'ayant regardÃ© tristement comme un ami qu'il faut quitter, lui tint Ã peu prÃ¨s ce langage:

--Mon cher monsieur Dorimont, vous voyez un homme dÃ©solÃ©; il m'est impossible, de toute impossibilitÃ©, de vous

donner la place que je vous avais promise. J'en suis vraiment bien contrariÃ©; vous me plaisiez tant! tout ce que je savais de vous me parlait en votre faveur. Mais j'ai dÃ» cÃ©der, j'ai dÃ» me rendre; ma femme est une femme raisonnable, trÃ¨s-raisonnable, voyez-vous; elle n'est pas de ces Ã©vaporÃ©es qui aiment Ã traÃ®ner Ã leur char de beaux Ã©lÃ©gants, des muscadins, des _gants jaunes_, comme on dit aujourd'hui. Non, c'est une femme simple, qui ne cherche point Ã briller, et je ne vous cacherai point que votre extrÃªme beautÃ© l'a effarouchÃ©e.

TancrÃ¨de, Ã ces mots, fit un mouvement de surprise; il y pensait si peu Ã sa beautÃ©! et Ã madame Poirceau encore moins!

--Â«Il n'est pas convenable, m'a-t-elle dit ce matin, continua cet excellent directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie, il n'est pas convenable qu'un si bel homme entre chez nous, cela ferait jaser; avec un mari vieux et infirme, une femme ne doit point admettre dans sa maison un jeune homme d'une beautÃ© si remarquable, cela serait aller au devant des propos, cela jetterait sur vous du ridicule, et je ne le souffrirai jamais.Â» Que pouvais-je rÃ©pondre Ã cela? rien; tout cela Ã©tait juste, et il a fallu me soumettre. Les femmes, mon cher, ont souvent plus de tact que nous; et toutes ces choses qui ne m'avaient point frappÃ©, moi, lui ont sautÃ© aux yeux tout de suite. Que voulez-vous? chaque avantage a son inconvÃ©nient; c'est un avantage que la beautÃ©, mais c'est un malheur quelquefois.

TancrÃ¨de ne rÃ©pondit rien. Ce vieux bonhomme, qui lui parlait depuis un quart d'heure de sa beautÃ©, commenÃ§ait Ã l'ennuyer--et puis toutes ses espÃ©rances renversÃ©es pour une si misÃ©rable cause! il y avait de quoi se dÃ©piter.

--On est Ã©tonnÃ©, continua M. Poirceau, de dÃ©couvrir que les gens sont Ã plaindre, prÃ©cisÃ©ment pour ce que l'on serait tentÃ© de leur envier: il faut encore que je vous fasse un aveu.

--Allons, pensa TancrÃ¨de, qu'est-ce qu'il va m'avouer, Ã prÃ©sent?

--M. Nantua, chez qui vous Ãªtes allÃ© l'autre jour, qui vous a si bien recommandÃ© Ã moi, a renoncÃ© Ã l'idÃ©e de vous admettre chez lui pour le mÃªme motif.

--Comment! il me trouvait...?

--Trop beau, mon cher, trop beau; il a eu peur pour sa fille.

--Mais c'est absurde, tout cela! s'Ã©cria TancrÃ¨de hors de lui.

--Non pas, cela est fort prudent, et Ã sa place j'aurais fait comme lui. Mais Ã©coutez, je m'intÃ©resse Ã vous. Achille Lennoix, ce jeune ingÃ©nieur qui vient d'obtenir la concession d'un chemin de fer de Paris Ã Saint-Quentin, m'a demandÃ© quelqu'un; celui-lÃ est jeune, il n'a point de femme, point de fille Ã marier, et je crois que vous ferez son affaire. Je lui ai Ã©crit cette lettre pour vous, portez-la-lui de ma part, et vous serez bien reÃ§u. Adieu, mon beau jeune homme, ne perdez point courage, et ne vous en prenez qu'Ã la nature des difficultÃ©s que vous rencontrez, elle a Ã©tÃ© trop prodigue envers vous; tout se paie dans la vie. Au revoir, j'espÃ¨re, et mille regrets.

Ce fut ainsi que TancrÃ¨de, refusÃ© pour la seconde fois, se sÃ©para du bon M. Poirceau, directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie.

IV

TROISIÃ ME ESPÃ RANCE

M. Achille Lennoix Ã©tait un homme plein d'imagination et d'activitÃ©, et toujours la proie de ses idÃ©es; il avait un coup d'Å il prompt; il se dÃ©cidait vite, et au risque de se tromper; car il prÃ©tendait qu'on perd moins de temps Ã commettre et Ã rÃ©parer une erreur qu'Ã hÃ©siter entre deux combinaisons et Ã choisir le meilleur parti Ã prendre. Il avait tant travaillÃ©, tant sollicitÃ© depuis un mois, pour obtenir cette concession d'un chemin de fer de Paris Ã Saint-Quentin, qu'il Ã©tait tombÃ© malade--et, comme il Ã©tait horriblement contrariÃ© d'Ãªtre malade quand une si grande affaire le rÃ©clamait, Ã force de se tourmenter, il se mettait hors d'Ã©tat de guÃ©rir.

TancrÃ¨de entra chez lui. M. Lennoix le regarda rapidement des pieds Ã la tÃªte, causa quelques minutes avec lui--et puis sa rÃ©solution fut prise.

--C'est l'homme qu'il me faut, pensa-t-il. Il a bonne faÃ§on, ce garÃ§on-lÃ ; il va nous faire honneur: on verra que nous n'employons pas que des maÃ§ons.

Ensuite ils parlÃ¨rent mathÃ©matiques, TancrÃ¨de Ã©tait assez fort en mathÃ©matiques; on parla de l'Angleterre, TancrÃ¨de s'offrit pour faire un voyage Ã Londres, sachant parfaitement l'anglais. Il offrit aussi de venir travailler le soir mÃªme prÃ¨s du malade, comprenant tout ce que M. Lennoix devait Ã©prouver d'ennui par l'oisivetÃ© oÃ¹ le condamnaient ses souffrances. M. Lennoix saisit cette idÃ©e avec empressement. Les deux jeunes gens s'entendirent Ã merveille.

AprÃ¨s une heure de conversation, TancrÃ¨de se retira, et son subit ami lui donna rendez-vous pour le soir Ã sept heures aprÃ¨s dÃ®ner.

En le voyant partir, M. Lennoix se frotta les mains:

--Ce jeune homme me convient, pensa-t-il. D'abord il m'a compris; il a vu tout de suite que ce qui me rend malade, c'est de perdre mon temps. Je devinerais que c'est un homme d'esprit, rien qu'Ã cela.

M. Lennoix Ã©tait loin de s'alarmer de la beautÃ© du nouvel employÃ©; au contraire, cet air noble et distinguÃ© le sÃ©duisait. Les gens de mÃ©rite sont _possibles_ Ã sÃ©duire par ce qui est bien: il n'appartient qu'aux petits esprits de s'effrayer des avantages--et puis les hommes d'imagination ne sont jamais envieux. Ils valent mieux que tout le monde dans leur avenir; personne ne marche oÃ¹ ils vont, personne n'est jamais arrivÃ© oÃ¹ ils prÃ©tendent: ils ne peuvent envier ce qu'ils voient, car ce qu'ils rÃªvent est au delÃ .

Pendant que M. Lennoix se livrait Ã ses rÃ©flexions, TancrÃ¨de se perdait dans un corridor.

C'Ã©tait l'heure fatale, l'heure de mÃ©lancolie et de mystÃ¨re, oÃ¹ le soleil, qui est encore l'astre du jour pour l'homme des champs, n'est plus, pour le triste habitant des villes, qu'un rÃ©verbÃ¨re Ã moitiÃ© Ã©teint, qu'une lanterne mourante et perfide qui, dans l'ombre, Ã©gare ses pas. Sur les grandes places, les quais, les boulevards, il fait encore jour--dans les rues, c'est un doux crÃ©puscule, un quasi clair de lune--dans l'intÃ©rieur des maisons, c'est la nuit--et dans les corridors, qu'est-ce donc? tÃ©nÃ¨bres, profondes tÃ©nÃ¨bres!

C'est l'heure de toutes les fautes, l'heure des vols et des aveux; c'est l'instant oÃ¹ la rougeur n'est pas visible, oÃ¹ l'on peut dire: Â«Je vous aime,Â» effrontÃ©ment, et malheureusement on le dit--c'est l'heure oÃ¹ l'ouvriÃ¨re trop laborieuse persiste Ã travailler et se trompe: cette lueur incertaine Ã©gare ses yeux; elle passe, dans un canevas, une maille dans le filet, que sais-je? Elle commet une toute petite erreur qui cause par la suite de grands dÃ©rangements; c'est enfin l'heure oÃ¹ les antichambres sont dÃ©sertes, oÃ¹ les domestiques allument les lampes: il y en a mÃªme de prudents qui ont dÃ©jÃ fermÃ© les volets avant que les lumiÃ¨res n'aient paru.

TancrÃ¨de s'Ã©garait dans une obscuritÃ© complÃ¨te en sortant de l'appartement de M. Lennoix. Il nagea quelques instants dans le sombre corridor, comme sur un fleuve Ã©troit, se retenant des deux cÃ´tÃ©s au rivage; il craignait un escalier inattendu, ses pas Ã©taient inquiets. En appuyant ses bras aux parois du mur, il rencontra une porte qui cÃ©da aussitÃ´t, et il se trouva dans un petit salon fort Ã©lÃ©gant, que le rÃ©verbÃ¨re de la rue Ã©clairait suffisamment Ã travers la fenÃªtre.

Une faible lueur filtrait entre la fente d'une autre porte vers laquelle TancrÃ¨de se dirigea. Il frappa lÃ©gÃ¨rement par prudence.

--Entrez, dit une assez douce voix.

TancrÃ¨de ouvrit la porte.

--Pardon, madame, dit-il en voyant une petite femme assez jolie et assez jeune s'avancer vers lui.

--Monsieur, dit-elle, puis elle s'arrÃªta.

L'aspect du beau jeune homme lui semblait une apparition divine.

--Monsieur dÃ©sire parler Ã mon...

Elle allait dire mon fils, mais le mot expira sur ses lÃ¨vres: elle aurait voulu n'avoir que seize ans.

--Je vous fais mille excuses, madame, dit TancrÃ¨de, mais il n'y a pas de lumiÃ¨re dans le corridor... et...

--Vraiment, monsieur, cela est incroyable. Baptiste! allumez donc la lampe! Baptiste, venez Ã©clairer monsieur.

Baptiste allumait trop de lampes en ce moment pour en avoir une seule Ã apporter.

--Il ne vient pas. Je vais vous Ã©clairer moi-mÃªme.

En disant cela, madame Lennoix (car c'Ã©tait la mÃ¨re de M. Lennoix) prit son bougeoir qu'elle avait allumÃ© pour cacheter une lettre; et, malgrÃ© les instances que fit TancrÃ¨de, elle le conduisit jusqu'Ã l'escalier.

Et puis elle le regarda partir.

Cette circonstance n'est rien en apparence, et cependant qu'elle fut terrible!... Ã rencontre fatale!....

Madame Lennoix Ã©tait dans l'Ã¢ge oÃ¹ l'on recommence Ã admirer les beaux hommes. Ã€ quinze ans on les admire par instinct; Ã quarante, par conviction.

Ce qui prouve que les avantages de vanitÃ© et de convention mondaines sont des niaiseries, c'est qu'avec l'Ã¢ge on les mÃ©prise; c'est qu'en vieillissant, ce qui est vrai, ce qui est

rÃ©ellement beau, a plus d'attrait pour nous que ces agrÃ©ments imaginaires, ces qualitÃ©s factices qu'on trouvait jadis prÃ©fÃ©rables Ã tout. Ainsi, la femme qui, Ã vingt ans, choisit un fat mal tournÃ© parce qu'il est duc ou parce qu'il a de beaux chevaux--Ã quarante ans, si elle est veuve, Ã©pousera un jeune homme qui n'aura ni cÃ©lÃ©britÃ© ni fortune.--Ainsi, l'homme qui a passÃ© sa jeunesse Ã courir aprÃ¨s de faux plaisirs, de faux honneurs, Ã cinquante ans se retire dans sa terre pour y respirer un air pur, y semer des sapins et du blÃ© noir, et lÃ il se sent plus heureux.

Est-ce donc qu'il faut avoir Ã©tudiÃ© le monde pour apprendre Ã aimer la nature? Si les jeunes gens savaient cela, que d'ennui ils Ã©viteraient! que de dÃ©goÃ»ts, de jours amers ils pourraient s'Ã©pargner! comme ils resteraient dans leur ville natale; qu'ils y seraient heureux! Cela me rappelle ces deux charmants vers que M. de La Touche adresse Ã un de ses amis, en lui parlant des bords enchantÃ©s de la Creuse:

Le bonheur Ã©tait lÃ sur ce mÃªme rocher D'oÃ¹ nous sommes tous deux partis--pour le chercher!

Ces vers devraient Ãªtre gravÃ©s en lettres d'or Ã l'entrÃ©e de tous les villages. Quelle douce morale ils renferment! quelle leÃ§on!

Madame Lennoix Ã©tait ainsi revenue, par les effets de l'Ã¢ge, aux pures Ã©motions du cÅ ur. Elle ne put voir TancrÃ¨de sans un trouble plein de charmes, et sa douce image la poursuivait encore lorsqu'elle rentra dans son appartement. DÃ©sormais pour elle plus de repos. Les perfides traits de Cupidon l'ont blessÃ©e, car le dieu malin s'occupe encore des mÃ¨res

de famille Ã marier. Elle aussi elle sent qu'elle aime... qui?... toute la question est lÃ .--Les passions de madame Lennoix ressemblent aux rÃ©solutions de son fils: elles sont promptes.--Mille pensÃ©es corruptrices et entraÃ®nantes viennent aussitÃ´t l'assaillir:

--Je suis riche, je suis libre, je suis encore jolie et jeune, puisqu'un architecte m'a prise l'autre jour pour la femme de mon fils; qui m'empÃªche de me remarier? Mon fils me nÃ©glige, ses affaires l'absorbent; il peut s'Ã©loigner d'un moment Ã l'autre, je resterais seule. Pourquoi ne pas profiter de mes avantages pendant qu'il en est temps encore?

C'en est fait, elle est dÃ©cidÃ©e: c'est une beautÃ© qui n'a pas de temps Ã perdre.

Tremblante, elle va chez son fils.

--Quel est ce jeune homme, dit-elle, qui sort Ã l'instant de chez vous?

--C'est un ami de M. Poirceau; il m'est trÃ¨s-recommandÃ© par lui.

--Est-ce un jeune homme de bonne famille?

--Oui, certainement: c'est le fils d'un officier distinguÃ©, M. Dorimont.

--Dorimont! c'est un joli nom qui lui va bien. Vous Ãªtes-vous entendu avec lui?

--Oui; ma mÃ¨re, parfaitement; il est plein d'esprit, et il m'a paru fort instruit.

--Avoir de l'esprit, et Ãªtre si beau!

--Oui, en effet, il est bien.

--Bien, bien; mais il est admirable! je n'ai jamais vu un aspect plus sÃ©duisant, des traits plus distinguÃ©s, une physionomie plus expressive: grÃ¢ce, noblesse, finesse, il rÃ©unit tout!

--Ah! mon Dieu! comme vous vous enflammez, ma mÃ¨re, dit M. Lennoix en riant; en vÃ©ritÃ©, je crois que vous voulez l'Ã©pouser.

Ã€ ces mots, madame Lennoix devint rouge, rouge comme une jeune fille.

Or, connaissez-vous rien de plus pÃ©nible, de plus triste pour une personne qui a de la dÃ©licatesse dans le cÅ ur, que d'avoir fait rougir sa mÃ¨re?

M. Lennoix fut d'abord affligÃ© d'avoir causÃ© de l'embarras Ã une femme qu'il respectait; mais ensuite cette rougeur singuliÃ¨re l'alarma.

Il avait fait une mauvaise plaisanterie, sans nulle idÃ©e qu'elle pÃ»t s'appliquer aux pensÃ©es de madame Lennoix; mais cette rongeur, l'Ã©motion qu'il regardait dans les yeux de sa mÃ¨re, tout cela lui inspirait, la crainte d'un Ã©vÃ©nement auquel il n'avait jamais songÃ©. Un autre incident vint encore le dÃ©cider dans ses terreurs.

La sÅ ur de madame Lennoix entra.

--Mon neveu, dit-elle, quel est ce jeune homme qui sort de chez vous et que je viens de rencontrer dans la cour? Quelle tournure! quel beau visage! jamais je n'ai rien vu de si admirable!

Champmartin doit venir dÃ®ner aprÃ¨s-demain chez moi; il faut absolument, ma sÅ ur, que tu m'amÃ¨nes ce jeune homme; il y a de quoi tourner la tÃªte Ã un peintre! c'est Ã se mettre Ã genoux!

--Allons, bien! voilÃ ma tante qui s'en mÃªle, pensa M. Lennoix.

--Est-ce que tu ne l'as pas vu, ma sÅ ur?

--Si vraiment, rÃ©pondit madame Lennoix toute troublÃ©e... Mon fils l'a Ã peine remarquÃ©.

--Mon neveu a la berlue, en ce cas! s'Ã©cria la tante, qui avait aimÃ© un artiste dans sa jeunesse;--il faut Ãªtre privÃ© de sens pour ne pas voir que c'est le plus bel homme de Paris, du monde entier! RaphaÃ«l, Carlo Dolci, Le Poussin, Murillo, n'ont pas, dans tous leurs chefs-d'Å uvre, un type comme celui-lÃ . Pour moi, je n'ai jamais vu une plus belle tÃªte!

Madame Lennoix ne disait rien, elle restait Ã©mue, elle Ã©tait modeste: c'Ã©tait son beau jeune homme,--Ã elle qui l'avait admirÃ© la premiÃ¨re. Ce n'Ã©tait plus Ã elle qu'il appartenait de le louer. Ne lui avait-elle pas offert dans sa pensÃ©e son cÅ ur, sa fortune et sa main?... Elle attendait qu'il voulÃ»t bien rÃ©pondre; maintenant, la dÃ©licatesse exigeait qu'elle ne se mÃªlÃ¢t plus de rien.

Le fils, au regard d'aigle, pÃ©nÃ©tra dans l'Ã¢me de sa mÃ¨re. En un moment, tous ces flÃ©aux lui apparurent: mariage absurde, fortune partagÃ©e, tyrannie d'un beau-pÃ¨re, procÃ¨s, querelles, dÃ©mÃ©nagement, sÃ©paration, enfants,

peut-Ãªtre! petits frÃ¨res trÃ¨s-mal venus, larmes, ruine, drames intÃ©rieurs, scÃ¨nes de famille, ennuis de tous genres...

Et sa rÃ©solution fut prise au mÃªme instant.

Et le soir mÃªme, lorsque TancrÃ¨de rentra dans sa demeure pour faire sa toilette, on lui remit un billet de la part de M. Lennoix.

La fiÃ¨vre avait repris au jeune malade, disait la perfide lettre, et le mÃ©decin exigeait impÃ©rieusement le plus grand repos; il ne pouvait donc pas songer Ã reprendre ses travaux de fort longtemps.

Quelques jours aprÃ¨s, TancrÃ¨de alla s'informer des nouvelles de M. Lennoix. Le portier rÃ©pondit que M. Lennoix allait beaucoup mieux, et qu'il Ã©tait sorti.

TancrÃ¨de aperÃ§ut Ã la fenÃªtre madame Lennoix, leurs yeux se rencontrÃ¨rent... il devina tout.

La conduite du fils lui fut expliquÃ©e par un seul regard de la mÃ¨re.

--Malheur Ã moi! s'Ã©cria TancrÃ¨de; toujours des femmes!... et il s'Ã©loigna furieux.

Et comme son dÃ©sespoir Ã©tait au comble, il prit le seul parti raisonnable dans sa position. Il alla passer la soirÃ©e Ã l'OpÃ©ra.

V

LA CANNE DE M. DE BALZAC

Nous l'avions bien dit, que l'extrÃªme beautÃ© est un malheur pour un homme, surtout pour un jeune homme qui a sa fortune Ã faire. Vous comprenez maintenant ces paroles, qui d'abord ont paru inintelligibles: Â«Il Ã©tait une fois un jeune homme trÃ¨s-beau qui Ã©tait triste,Â» et vous comprenez aussi pourquoi il se sentait dÃ©couragÃ©, et pourquoi il maudissait la nature.

C'est que trois fois ce pauvre TancrÃ¨de avait Ã©tÃ© repoussÃ©, prÃ©cisÃ©ment Ã cause de cette mÃªme beautÃ© qui lui semblait un brillant avantage, et qui n'Ã©tait pour lui qu'une source de dÃ©sappointements et de chagrins.

Que faire?... s'enlaidir?--Quel homme en aurait le courage!--quelle femme le lui aurait conseillÃ©!...

Il alla donc Ã l'OpÃ©ra. Quand un malheur est sans remÃ¨de, la sagesse est de l'oublier; quand on ignore la route qu'il faut suivre, on se fie au hasard, et l'on fait bien. Le hasard n'est hostile qu'aux gens qui nÃ©gligent pour lui leurs devoirs;--pour l'homme qui n'a rien Ã faire, et qui a le droit de chercher des aventures, le hasard est toujours favorable.

On donnait _Robert le Diable_ ce jour-lÃ . TancrÃ¨de alla se placer Ã une stalle de l'orchestre; mais Ã peine il Ã©tait assis, qu'un objet Ã©trange attira ses regards.

Sur le devant d'une loge d'avant-scÃ¨ne se pavanait UNE CANNE.--Ã tait-ce bien une canne? Quelle Ã©norme canne! Ã

quel gÃ©ant appartient cette grosse canne?

Sans doute c'est la canne colossale d'une statue colossale de M. de Voltaire. Quel audacieux s'est arrogÃ© le droit de la porter?

TancrÃ¨de prit sa lorgnette et se mit Ã Ã©tudier cette _canne-monstre_.--Cette expression est reÃ§ue: nous avons eu le concert-monstre, le procÃ¨s-monstre, le budget-monstre.

TancrÃ¨de aperÃ§ut alors au front de cette sorte de massue, des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses; et derriÃ¨re tout cela, deux grands yeux noirs plus brillants que les pierreries.

La toile se leva; le second acte commenÃ§a, et l'homme--qui appartenait Ã cette canne--s'avanÃ§a pour regarder la scÃ¨ne.

--Pardon, monsieur, dit TancrÃ¨de Ã son voisin; oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux?

--C'est M. de Balzac.

--Lequel? l'auteur de la _Physiologie du Mariage_?

--L'auteur de la _Peau de Chagrin_, d'_EugÃ©nie Grandet_, du _PÃ¨re Goriot_.

--Ah! Monsieur, je vous remercie mille fois.

TancrÃ¨de se mit de nouveau Ã lorgner M. de Balzac et sa canne.

Mais cette canne le prÃ©occupait.

--Comment, se disait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne?--Peut-Ãªtre contient-elle un parapluie; il y a un mystÃ¨re lÃ -dessous.

L'affectation--que mettait TancrÃ¨de Ã ne pas regarder la scÃ¨ne, Ã toujours, toujours lorgner du mÃªme cÃ´tÃ©, donna le change Ã une trÃ¨s-jolie femme dont la loge Ã©tait voisine de la loge de M. de Balzac. La jeune femme minauda, croyant que c'Ã©tait elle que ce beau jeune homme contemplait.

L'affectation--que mettait cette jolie femme Ã regarder Ã la mÃªme place dans l'orchestre, donna le change au voisin de TancrÃ¨de qui se mit Ã lorgner exclusivement la jolie femme, ne doutant pas que ses regards ne s'adressassent Ã lui.

Enfin l'affectation de son voisin Ã lorgner toujours la mÃªme femme attira l'attention de TancrÃ¨de, qui devina alors clairement que ces Å illades Ã©taient pour lui.

La preuve, c'est que, dÃ¨s que ses yeux eurent rencontrÃ© ceux de la jeune femme, elle cessa de le regarder.

Mines--rougeur--petite toux--boa rejetÃ© sur les Ã©paules--petit gant Ã´tÃ© pour laisser voir une blanche main--cassolette vingt fois ouverte et respirÃ©e--airs penchÃ©s--demi-soupirs--regards obliques--sourires furtifs, toute cette pantomime infaillible de la coquetterie fÃ©minine fut au mÃªme instant employÃ©e pour prÃ©venir TancrÃ¨de qu'il allait Ãªtre aimÃ©.

Il se le tint pour dit--et, lorsqu'un peu avant la fin du spectacle, il vit sa jolie conquÃªte se lever et quitter la loge oÃ¹ elle Ã©tait, il sortit de l'orchestre et alla guetter sa belle au bas du grand escalier.

Elle le vit, et ne sembla pas Ã©tonnÃ©e; elle oublia d'Ãªtre Ã©mue, mais elle parut mÃ©diter un projet.

Sur ces entrefaites passa un dÃ©putÃ© qu'elle connaissait Ã peine; il Ã©tait pressÃ© et marchait vite. Elle l'arrÃªta.

--Vous irez demain aux Italiens, dit-elle?

En disant ces mots, elle regarda TancrÃ¨de.

--Moi? rÃ©pondit le dÃ©putÃ©. Pourquoi cela? je n'y vais jamais. La musique m'ennuie Ã mourir, je n'aime que les ballets.

La jeune femme s'inquiÃ©tait fort peu de ce qu'aimait le dÃ©putÃ©. Elle l'avait fait servir Ã entendre ce qu'elle voulait dire Ã un autre. Son rÃ´le Ã©tait fini, elle lui rendit la libertÃ©.

Pendant ce temps, le bel inconnu jouait aussi sa petite pantomime. Son air parfaitement sÃ©rieux--son maintien ultra-respectueux--son regard particuliÃ¨rement langoureux--exprimaient suffisamment sa pensÃ©e.

La jeune femme ne pouvait plus douter de sa victoire; alors elle fit ce que font toutes les coquettes--aprÃ¨s avoir Ã©tÃ© scandaleusement provoquantes, elles affectent tout Ã coup une superbe dignitÃ©; mais il faut pour cela qu'elles soient bien sÃ»res qu'on ne puisse pas s'y mÃ©prendre; elles ne hasardent la dignitÃ© que lorsqu'elle ne peut plus leur faire de tort.

Or donc, la fiÃ¨re CÃ©limÃ¨ne de la rue de Provence, voyant que son esclave lui Ã©tait soumis, s'Ã©loigna noblement d'un pas d'impÃ©ratrice, sans daigner jeter un regard sur lui, mais se disant tout bas, dans sa vanitÃ© satisfaite:

--Il a compris.

VI

PRÃ OCCUPATIONS

TancrÃ¨de rentra chez lui Ã moitiÃ© consolÃ© de ses malheurs. Les distractions ont cela d'agrÃ©able, si elles ne chassent pas le chagrin, elles le vieillissent, du moins; les Ã©vÃ©nements mÃªme indiffÃ©rents, que l'on met entre la mauvaise nouvelle du matin et le soir, la reculent presque d'une annÃ©e; alors c'est un vieil ennui dont on ne daigne plus souffrir. Notre imagination ressemble Ã nos domestiques, qui, pour nous apaiser quand nous leur montrons une chose cassÃ©e, nous rÃ©pondent avec sang-froid. Â«Oh! il y a dÃ©jÃ bien longtemps!Â» C'est absurde, et pourtant cela nous console aussitÃ´t.

TancrÃ¨de avait oubliÃ© madame Lennoix, son fils et tous les chemins de fer imaginables, prÃ©occupÃ© qu'il Ã©tait de l'OpÃ©ra, de M. de Balzac, de sa canne, et puis de sa nouvelle conquÃªte.

--Ce n'est pas toujours un malheur d'Ãªtre beau, se disait-il, puisque... car enfin... cette femme ne me connaÃ®t pas, et si... eh bien! c'est sur ma bonne mine.

Il se coucha et s'endormit. Au milieu de la nuit, il s'Ã©veilla. Il Ã©tait agitÃ©; il ne pouvait s'expliquer ce qui le tourmentait. Il pensait, il pensait, il pensait vite et malgrÃ© lui.

Ã€ cette jolie femme qui voulait l'aimer?

Non, ce n'Ã©tait pas un rÃªve d'amour.

Ã€ madame Lennoix qui voulait l'Ã©pouser?

Non, ce n'Ã©tait pas non plus un cauchemar.

Il pensait, vous le dirai-je?... Ã la canne de M. de Balzac.

Madame Lennoix, c'Ã©tait un danger passÃ©.

La jeune coquette, c'Ã©tait une aventure dont le dÃ©nouement Ã©tait prÃ©vu: il n'y avait lÃ ni mystÃ¨re ni merveilleux; mais cette canne, cette Ã©norme canne, cette monstrueuse canne, que de mystÃ¨res elle devait renfermer! elle pouvait mÃªme renfermer!

Quelle raison avait engagÃ© M. de Balzac Ã se charger de cette massue? Pourquoi la porter toujours avec lui? Par Ã©lÃ©gance, par infirmitÃ©, par manie, par nÃ©cessitÃ©? Cachait-elle un parapluie, une Ã©pÃ©e, un poignard, une carabine, un lit de fer?

Mais par Ã©lÃ©gance on ne se donne pas un ridicule pareil, on en choisit de plus sÃ©duisants.--Par nÃ©cessitÃ©?--je ne sache pas que M. de Balzac soit boiteux, ni malade; d'ailleurs un malade qui peut badiner avec cette canne-lÃ me semble peu digne de pitiÃ©. Cela n'est point naturel, cela cache un grand, un beau, un inconcevable mystÃ¨re. Un homme d'esprit ne se donne pas un ridicule gratuitement. J'aurai le mot de cette Ã©nigme; je m'attache Ã M. de Balzac, dussÃ©-je aller chez lui le questionner, l'ennuyer, le tourmenter; je saurai pourquoi il se condamne Ã traÃ®ner avec lui partout cette grosse vilaine canne qui le vieillit, qui le gÃªne, et qui ne me paraÃ®t bonne Ã rien.

Enfin, la preuve que cette canne couvre un mystÃ¨re, c'est qu'elle me prÃ©occupe; car, au fait, qu'est-ce que cela me fait, Ã moi?

Ainsi se parlait TancrÃ¨de. Ce raisonnement, qui paraÃ®t d'abord une niaiserie, ne manquait pas cependant de justesse. Quand une chose nous est de sa nature trÃ¨s-indiffÃ©rente et qu'elle nous prÃ©occupe singuliÃ¨rement, c'est un indice que nous devons nous en inquiÃ©ter. Notre instinct nous inspire, nous avertit, notre intelligence flaire ce que notre raison ne voit pas, car l'instinct c'est le nez de l'esprit... Mille pardons de cette absurditÃ©, malheureusement elle exprime ma pensÃ©e.

AprÃ¨s une heure de semblables rÃ©flexions, TancrÃ¨de se rendormit.

Le matin, en s'Ã©veillant, il se demanda ce qu'il avait Ã faire: rien, absolument rien. Il n'avait aucun protecteur Ã aller Ã©prouver, aucune lettre de recommandation dont il espÃ©rÃ¢t quelque bon rÃ©sultat. C'Ã©tait le fier dÃ©sÅ uvrement du dÃ©sespoir; et comme il n'avait aucun reproche Ã se faire, que toutes ses dÃ©marches avaient Ã©chouÃ© sans qu'il y eÃ»t de sa faute, TancrÃ¨de se mit Ã savourer ce qu'il appelait sa libertÃ©. En effet, cet Ã©tat sera la libertÃ© tant que dureront les mille Ã©cus de sa mÃ¨re.

Pauvre mÃ¨re! elle avait dit: Â«Il ne faut pas qu'il arrive sans argent Ã Paris;Â» et alors elle s'Ã©tait mise Ã l'Å uvre, et elle Ã©tait parvenue Ã composer mille Ã©cus--elle avait trouvÃ© ce que les alchimistes cherchent depuis tant d'annÃ©es: le secret de faire de l'or.

Que de petits diamants, que de boucles d'oreilles, d'Ã©tuis, de dÃ©s en or, de bracelets, d'anneaux, de ciseaux mÃªme il a fallu rechercher, rassembler, et puis faire peser, pour arriver Ã com-

poser une si grosse somme avec deux mille francs pour tout revenu!

Cette bonne madame Dorimont, que de petits et cruels sacrifices il lui a fallu faire pour parvenir Ã ce trÃ©sor! que d'hÃ©sitations et peut-Ãªtre de regrets!

--Quoi! cette chaÃ®ne aussi?

J'y tenais, elle me venait de... mais elle est bien lourde, elle y passera. Cette Ã©pingle, c'est mon oncle qui me l'a donnÃ©e... je n'ai plus que cela de lui... Ce bracelet est redevenu Ã la mode, il Ã©tait joli, c'est dommage; ce collier, comme il m'allait bien! si j'avais une fille, je le lui donnerais... Ces boucles d'oreilles, elles ont toujours Ã©tÃ© trop pesantes; ce cachet? pauvre Ã douard... Cette bague? cher Alfred!...

Et la bague et le cachet vont rejoindre le reste, avec un soupir, une larme, et puis un vieux juif emporte tout cela sous sa redingote bien sale. Il emporte votre passÃ©, vos souvenirs, l'histoire de votre vie, divisÃ©e en bracelets, en agrafes, en chaÃ®nes, en anneaux. Et pour un si grand sacrifice, vous gardez, vous, un peu d'argent; joyeuse, vous le donnez Ã votre fils qui ne sait pas ce qu'il vous coÃ»te, qui le prend comme si cela lui Ã©tait dÃ», et qui, presque toujours, s'en va le perdre dans une maison de jeu Ã Paris.

Et vous avez fait alors ce qu'il y a de plus pÃ©nible sur la terre, plus amer qu'un dÃ©senchantement, plus poignant qu'une humiliation, plus rÃ©voltant qu'une injustice, plus accablant qu'un regret; vous avez fait UN SACRIFICE INUTILE!

Oh! connaissez-vous rien de plus dÃ©chirant que cette pensÃ©e: je pouvais ne pas faire ce qui m'a tant coÃ»tÃ©?

Un sacrifice inutile! comme mademoiselle de Sombreuil: boire du sang pour sauver son pÃ¨re, et voir son pÃ¨re monter Ã l'Ã©chafaud. Sentir toute sa vie le sang d'un autre, le sang qu'on a bu, courir dans vos veines, et n'avoir point sauvÃ© celui qu'on voulait sauver! Avoir fait un effort sublime de courage, avoir vaincu le dÃ©goÃ»t, l'horreur... pour rien!... Oh! cela fait frÃ©mir! Un grand sacrifice inutile... inutile!... c'est presque un remords.

Heureusement madame Dorimont ne connut point ce supplice. Son fils Ã©tait un bon sujet, et lorsqu'il avait acceptÃ© les mille Ã©cus hÃ©roÃ¯ques improvisÃ©s par sa mÃ¨re, il s'Ã©tait bien promis de les lui rendre avec usure.

Avec mille Ã©cus et une chambre louÃ©e cent francs par mois, on vit bien quinze jours Ã Paris; et quinze jours, c'est un bel avenir Ã vingt ans.

VII

FINESSES

TancrÃ¨de se souvint toutefois qu'il avait un devoir Ã remplir; savoir, d'aller au ThÃ©Ã¢tre-Italien ce soir-lÃ .

La premiÃ¨re personne qu'il aperÃ§ut en arrivant ce fut sa superbe conquÃªte.

Elle semblait chercher quelqu'un; elle le vit... et ne chercha plus.

Cette jeune femme faisait habituellement beaucoup plus de mines au ThÃ©Ã¢tre-Italien qu'Ã l'OpÃ©ra. Elle levait les yeux Ã chaque note de Rubini; elle secouait la tÃªte en mesure pour prouver qu'elle Ã©tait musicienne. La salle Ã©tant plus petite que celle de l'OpÃ©ra permettait de mieux apprÃ©cier les dÃ©tails de sa coquetterie, et lÃ elle se livrait Ã ses avantages avec un abandon qui les faisait valoir.

TancrÃ¨de vit bien qu'il ne pouvait faire autrement que d'en Ãªtre amoureux; mais, pour cela, il fallait aller aux renseignements.

Il questionna poliment son voisin; et pour n'avoir pas l'air trop niais, il affecta l'accent anglais en demandant le nom de cette jolie femme. Par malheur, le voisin Ã©tait Anglais, et il rÃ©pondit en anglais qu'il ne la connaissait pas, mais qu'il la rencontrait presque tous les jours aux Tuileries. Par bonheur, TancrÃ¨de savait trÃ¨s-bien l'anglais, et il supporta la maniÃ¨re dont l'autre prononÃ§a le mot _Thioulliourille_. Certes, il fallait bien savoir l'anglais pour comprendre cela.

AprÃ¨s une soirÃ©e d'Å illades et de roulades, TancrÃ¨de retourna chez lui sans autre Ã©vÃ©nement.

Aux Tuileries, le lendemain, il retrouva sa belle.

La dame Ã©tait fort Ã©lÃ©gante; elle donnait le bras Ã sa mÃ¨re, vieille femme assez mal mise qui promenait un chien.

Elle aperÃ§ut M. Dorimont et rougit.

C'Ã©tait dans l'ordre.

Il y eut un quart d'heure de promenade intelligente.

La jeune femme parut chercher son mouchoir dans son manchon, et laissa tomber un petit portefeuille qui renfermait des cartes de visites.

La mÃ¨re ne vit rien de cela, ou peut-Ãªtre Ã©tait-elle accoutumÃ©e aux maladresses de sa fille.

TancrÃ¨de vit tomber le petit portefeuille, et s'approcha pour le ramasser.

La dame doubla le pas sans faire attention Ã lui.

TancrÃ¨de ne comprit pas cette manÅ uvre; il resta d'abord immobile, et rÃ©flÃ©chit un moment.

La belle promeneuse revint de son cÃ´tÃ©.

TancrÃ¨de l'attendit; puis, s'avanÃ§ant vers elle d'un air trÃ¨s-respectueux:

--Ceci vous appartient, je crois, madame? dit-il, en lui prÃ©sentant le portefeuille.

--Non, monsieur, reprit l'audacieuse personne, ce n'est pas Ã moi.

La mÃ¨re parlait Ã son chien en ce moment, elle n'avait pas entendu; elle vit alors TancrÃ¨de s'Ã©loigner.

--Que nous veut ce beau jeune homme? dit-elle.

--Rien, ma mÃ¨re, c'est un bracelet qu'il a trouvÃ©... mais j'ai froid, nous allons rentrer.

Les deux femmes sortirent des Tuileries.

TancrÃ¨de resta Ã considÃ©rer le portefeuille, sans comprendre cette profonde ruse. Il crut d'abord s'Ãªtre trompÃ©; il craignit d'avoir fait une bÃ©vue. Cependant il ouvrit le portefeuille.

--Peut-Ãªtre ces tablettes renferment-elles un billet? pensa-t-il.

Cette idÃ©e le refroidit: c'Ã©tait aller trop vite.

Le portefeuille ne renfermait point de billet, mais des cartes de visites, beaucoup de cartes de visites.

M. et madame Montbert, rue de Provence, nÂº ***.

Madame Virginie Montbert, rue de Provence, nÂº ***.

M. Isidore Montbert, rue de Provence, nÂº ***.

Et puis cela recommenÃ§ait: M. et madame Montbert, madame Virginie Montbert, M. Isidore Montbert.

--Ah! bien! j'y suis, pensa TancrÃ¨de, c'est pour que je sache son nom.--Ã Virginie! s'Ã©cria-t-il en riant, nom charmant! Il me vient une idÃ©e...c'est d'aller lui reporter moi-mÃªme ce petit portefeuille rue de Provence, nÂº ***. Je dirai qu'en me promenant aux Tuileries, je l'ai trouvÃ©, et que ces cartes de visites m'ayant indiquÃ© Ã qui appartenait ce... ImbÃ©cile! s'Ã©cria-t-il tout Ã coup en se frappant le front, c'est cela qu'elle veut, c'est ce qu'elle t'a indiquÃ© si clairement et que tu as Ã©tÃ© si longtemps Ã comprendre. Et moi qui croyais avoir trouvÃ© ce rusÃ© moyen... qu'elle-mÃªme m'avait donnÃ©... Oh! les femmes, les femmes! elles nous sont supÃ©rieures en tout. Nous

nous croyons bien forts, bien ingÃ©nieux, et nous n'avons pas une bonne idÃ©e qui ne nous vienne d'elles.

VIII

FATALITÃ

--Le bel homme! ah! le bel homme! dit la femme de chambre de madame Montbert, aprÃ¨s avoir fait entrer TancrÃ¨de dans le salon; le beau garÃ§on! Ã la bonne heure, celui-lÃ !

--Qu'est-ce que vous avez donc, AdÃ¨le? Y a-t-il du monde chez ma fille? dit la mÃ¨re de madame Montbert.

--Oui, madame; et je disais que jamais de ma vie je n'avais vu un plus bel homme.

Madame Pavart entra chez sa fille; elle n'y resta qu'un instant, et ne voulut mÃªme pas s'y asseoir. S'Ã©tant informÃ©e des projets de madame Montbert pour la soirÃ©e, elle sortit; mais en fermant la porte:

--Prends garde, ma fille, prends garde, dit-elle.

Il y avait tout un passÃ© dans ce peu de mots.

Cela voulait dire: Â«Tu ne seras pas toujours si heureuse; celui-lÃ sera plus difficile Ã cacher.Â»

TancrÃ¨de voulut reprendre sa conversation. Les progrÃ¨s qu'il avait faits jusqu'alors dans le cÅ ur de madame Montbert avaient Ã©tÃ© sensibles: on ne juge pas plus vite qu'elle n'avait aimÃ©.

Mais les paroles prudentes de la mÃ¨re avaient refroidi la pauvre jeune femme; elle avait pressenti tout le danger. De grands embarras lui Ã©taient apparus, des difficultÃ©s sans nombre, un bonheur plein de ronces et d'Ã©pines. Elle eut peur un instant.

TancrÃ¨de s'aperÃ§ut de ce refroidissement; il redoubla de grÃ¢ce et d'amabilitÃ©.

Cette sÃ©duction triompha d'une crainte passagÃ¨re, et madame Montbert alla mÃªme jusqu'Ã engager M. Dorimont Ã revenir la voir bientÃ´t.

TancrÃ¨de s'Ã©loigna trÃ¨s-satisfait de cette premiÃ¨re visite.

Sous la porte cochÃ¨re, il aperÃ§ut un homme qui le regardait attentivement. Cet homme semblait Ãªtre lÃ pour l'attendre.

Pourtant il n'y avait rien d'Ã©tonnant Ã ce que cet homme fÃ»t lÃ . C'Ã©tait le portier, que la femme de chambre avait prÃ©venu, et qui voulait voir si les Ã©loges de mademoiselle AdÃ¨le Ã©tait mÃ©ritÃ©s.

TancrÃ¨de se trouva donc en face de lui, et le portier l'admira.

Une semaine encore se passa en rencontres, en promenades, en langage muet, en regards, et l'amour grandissait chaque jour dans le cÅ ur Ã©prouvÃ© de Virginie; et collationnant tous ses souvenirs, elle sentait qu'elle n'avait jamais aimÃ© de la sorte. TancrÃ¨de pouvait se dire, dans toute la puissance de ce mot, qu'il Ã©tait prÃ©fÃ©rÃ© Ã tous; et cela Ã©tait trÃ¨s-flatteur, je vous assure!

TancrÃ¨de jugea qu'il avait langui un temps convenable, et qu'il pouvait hasarder une seconde visite Ã sa dame. Il retourna donc chez elle. Le portier, en le voyant, dit:

--Tiens, v'lÃ encore le beau jeune homme! il paraÃ®t qu'il vient souvent.

Voyez un peu le malheur! TancrÃ¨de n'Ã©tait venu que deux fois chez madame Montbert, et cela comptait pour dix, tant on l'avait remarquÃ©!

Madame Montbert Ã©tait seule. Elle s'Ã©mut Ã l'aspect de M. Dorimont, et TancrÃ¨de la trouva encore plus jolie. Ils causÃ¨rent un moment. Ils allaient s'entendre... quand M. Montbert rentra.

M. Montbert fronÃ§a le sourcil en reconnaissant TancrÃ¨de. Cet accueil glacÃ© Ã©tait peu encourageant, TancrÃ¨de fit un profond salut et se retira.

DÃ¨s qu'il fut sorti:

--Que veut ce bellÃ¢tre? dit M. Montbert Ã sa femme; il vous suit partout comme une ombre: aux spectacles, aux Tuileries; quand nous sortons, je ne rencontre que lui!

Madame Montbert ne rÃ©pondit rien.

--Mon mari qui l'avait remarquÃ©! pensa-t-elle.

TancrÃ¨de Ã©tait mÃ©content. Cependant, comme M. Montbert n'Ã©tait jamais chez sa femme, il ne se dÃ©couragea point, et peu de jours aprÃ¨s, il retourna la voir.

--Ah! mon Dieu! s'Ã©cria-t-elle en le voyant, quelle imprudence! Vous ne pouvez plus revenir ici, mon mari a tout dÃ©couvert!

--DÃ©jÃ ? pensa TancrÃ¨de. Mais il n'y a rien.

--Il m'est impossible de vous recevoir ouvertement, continua madame Montbert.

Ces mots, qui Ã©taient pleins de naÃ¯vetÃ© et d'avenir, rassurÃ¨rent M. Dorimont.

--Mon mari, continua-t-elle, vous a remarquÃ© Ã l'OpÃ©ra; l'autre soir, au Gymnase. Il a des soupÃ§ons; je ne le reconnais plus, en vÃ©ritÃ©? C'est dÃ©solant! ajouta-t-elle avec tendresse; jamais cela ne m'Ã©tait arrivÃ©. Jusqu'Ã prÃ©sent j'avais Ã©tÃ© si tranquille! J'ai du malheur! car c'est la seule fois que j'aime, et justement....

Ces mots, qui Ã©taient pleins de niaiserie et de passÃ©, refroidirent M. Dorimont.

--Et moi aussi, j'ai du malheur, madame, reprit-il avec une extrÃªme politesse, puisque le sort veut que j'Ã©choue oÃ¹ tout le monde rÃ©ussit.

TancrÃ¨de prononÃ§a cet adieu d'un ton si parfaitement respectueux, que madame Montbert n'en sentit pas toute l'insolence; elle prit cela pour un regret dÃ©chirant, et leva ses beaux yeux au ciel, en signe de sympathie. Ce ne fut que plus tard, par la suite--M. Dorimont ne demandant point Ã revenir--Ã©vitant de la regarder au spectacle et paraissant avoir renoncÃ© Ã toute conclusion--qu'elle reconnut qu'il s'Ã©tait moquÃ© d'elle.

Elle s'en consola facilement. Il Ã©tait bien beau, c'est dommage! mais c'eÃ»t Ã©tÃ© trop difficile, pensa-t-elle--et elle l'oublia. Or, vous savez ce que ces Ã¢mes-lÃ appellent oublier!

IX

GRANDE DÃ COUVERTE

Cependant le pauvre TancrÃ¨de Ã©tait furieux, non pas des obstacles qu'il venait de trouver, car on peut dire qu'il avait profitÃ© de ces obstacles, mais des difficultÃ©s que cette aventure lui prÃ©sageait.

TancrÃ¨de n'avait pas Ã©tÃ© longtemps Ã deviner Ã quelle catÃ©gorie de femmes et Ã quelle rÃ©gion d'esprits appartenait madame Montbert. C'Ã©tait une de ces sylphides, parfaitement jolies et insignifiantes, qu'on aime tant que cela est commode et que l'on quitte Ã la premiÃ¨re difficultÃ©.

On vient Ã elles avec tant de confiance, que la moindre contrariÃ©tÃ© dÃ©courage; on ne l'avait point prÃ©vue, on n'y Ã©tait point prÃ©parÃ©, elle dÃ©route. Les pauvres femmes! on ne leur en veut pas; la contrariÃ©tÃ© ne vient jamais d'elles; mais elles n'ont pas ce qu'il faut pour donner le gÃ©nie de la surmonter.

Ce n'Ã©tait donc pas Ã cause de madame Montbert que TancrÃ¨de Ã©tait si affligÃ© de la fatalitÃ© qui le poursuivait; il ne l'aimait pas et ne pouvait la regretter; mais une autre pensÃ©e, plus douce, plus profonde, plus chÃ¨re, le prÃ©occupait depuis quelque temps.

Cette charmante jeune femme qu'il avait retrouvÃ©e au bal chez madame Poirceau, cette sÃ©duisante Malvina, il l'avait revue souvent dans le monde; il avait Ã©tÃ© reÃ§u plus d'une fois chez elle, chez sa mÃ¨re, et le souvenir de Malvina le charmait. TancrÃ¨de Ã©tait en travail de lui plaire; et, par une singuliÃ¨re coÃ¯ncidence, son aventure avec madame Montbert le dÃ©rangeait dans ses projets de sÃ©duction auprÃ¨s de madame ThÃ©lissier; car enfin, s'il trouvait tant d'obstacles auprÃ¨s de la premiÃ¨re, qui paraissait avoir tant d'expÃ©rience pour les vaincre, combien n'en trouverait-il pas prÃ¨s de la seconde, jeune femme si candide, si bien Ã©levÃ©e, si entourÃ©e, et qui devait avoir tant de mÃ©nagements Ã garder.

Ainsi, il arrive souvent qu'un Ã©vÃ©nement sans importance nous rend malheureux, parce qu'il est un avertissement pour un autre qui nous intÃ©resse davantage et qui semble lui Ãªtre Ã©tranger. Nos amis ne comprennent rien Ã notre tristesse; ils nous disent:

En vÃ©ritÃ©, c'est un enfantillage que de s'affliger ainsi pour rien...

Rien! c'est quelquefois tout notre avenir.

TancrÃ¨de Ã©tait rÃ©voltÃ© contre son destin. C'est trop fort, se disait-il, c'est Ã en devenir fou, c'est Ã n'y pas tenir. Les maris me voient, les portiers m'admirent, les femmes ont peur de moi. Je suis un paria, un lÃ©preux, un maudit, on m'a ensorcelÃ©; mais qu'y faire? Ã qui me plaindre? Puis-je aller dire que rien ne me rÃ©ussit, que partout on me repousse, parce que je suis trop beau? En vÃ©ritÃ©, je voudrais Ãªtre affreux; oui, en vÃ©ritÃ©, ou... invisible. Oh! que ce serait charmant

d'Ãªtre invisible! de pÃ©nÃ©trer partout sans Ãªtre vu, d'aimer et de ne jamais compromettre celle qu'on aime, d'Ãªtre prÃ¨s d'elle sans qu'on le sache, sans qu'elle sache elle-mÃªme... Oh! quel bonheur!... c'est le don que je choisirais...

Et voilÃ cette grande colÃ¨re qui s'Ã©vapore en rÃªverie.

Puis sa gaietÃ© revient.

--Je veux aller Ã l'OpÃ©ra, dit TancrÃ¨de, exprÃ¨s pour ne pas la regarder, cette stupide Virginie; nous verrons si son mari le remarquera.

TancrÃ¨de arrive Ã l'OpÃ©ra.

--M. de Balzac n'est point ici ce soir, se dit-il; tant pis, cet homme et sa canne m'intÃ©ressent.

TancrÃ¨de s'assied Ã l'orchestre; il lÃ¨ve les yeux. M. de Balzac est en face de lui avec sa canne.

--Ah! voilÃ M. de Balzac! je ne l'ai pas vu entrer. C'est singulier.

Mademoiselle *** danse un pas avec M***. M. de Balzac se lÃ¨ve.

TancrÃ¨de, voyant bien que ces deux danseurs ne sont pas trÃ¨s-remarquables, se remet Ã regarder M. de Balzac.

M. de Balzac a disparu, et cependant personne n'est sorti de sa loge.

La porte n'a pas mÃªme Ã©tÃ© ouverte.

Mesdemoiselles Essler viennent danser ce joli pas fraternel si Ã©lÃ©gant, si gracieux.

TancrÃ¨de les admire d'abord, puis, prÃ©occupÃ© de la fuite de M. de Balzac, il regarde de nouveau du cÃ´tÃ© de sa loge.

Ã surprise! M. de Balzac est assis Ã sa place... il est lÃ avec sa canne, comme s'il y avait toujours Ã©tÃ©. TancrÃ¨de croit avoir le dÃ©lire.

Mesdemoiselles Essler dansent, puis elles s'envolent, leur pas est fini.

Ã merveille! M. de Balzac n'est plus lÃ ... s'est-il donc envolÃ© avec elles?

TancrÃ¨de est de plus en plus intriguÃ©.

D'abord il s'agite, il s'Ã©meut, tout son Ãªtre frissonne comme Ã l'approche d'un grand Ã©vÃ©nement; ensuite il s'arme de rÃ©solution, il se pose en face de la loge oÃ¹ Ã©tait naguÃ¨re M. de Balzac, et lÃ il reste immobile, en arrÃªt devant le mystÃ¨re pour le forcer Ã se rÃ©vÃ©ler. Il regarde, il Ã©pie, il observe, il fait passer toute la force de son Ã¢me en ses regards. Ah! quand un homme s'acharne de la sorte Ã un secret, il faut bien qu'il finisse par le possÃ©der.

--OÃ¹ est en ce moment M. de Balzac? il n'est point sorti de sa loge, il y est, je ne le vois pas. Qu'est-ce Ã dire? personne n'est sorti de cette loge, la porte est, tout le temps, restÃ©e fermÃ©e, et pourtant un homme en a disparu!... S'il est parti, par oÃ¹ est-il sorti? S'il est lÃ , pourquoi ne le voit-on plus? Il est donc invisible... Invisible!...

Ce mot replongea TancrÃ¨de dans ses rÃªveries.

Que je voudrais Ãªtre invisible!... Ah! si j'Ã©tais invisible!...

GigÃ¨s avait un anneau qui le rendait invisible... _Robert le Diable_ a aussi un rameau qui le rend invisible. Ah! si j'avais ce rameau!... Dans la fable, dans toutes les poÃ©sies, les anciens, les Arabes, ont imaginÃ© des objets qui rendaient invisible...

Et TancrÃ¨de, en rÃªvant, regardait toujours. Au mÃªme instant, et subitement, M. de Balzac reparut--et la porte de la loge ne s'Ã©tait point ouverte! Il Ã©tait certain que M. de Balzac n'avait pu quitter la loge.

Et M. de Balzac tenait en main sa grosse canne...

TancrÃ¨de le voit, et voit cette canne...

--Cette canne pense-t-il. Si cette canne Ã©tait comme l'anneau de GigÃ¨s, comme le rameau de Robert le Diable! Si cette canne avait le don de rendre invisible!... C'est cela... oui, c'est cela... s'Ã©crie alors TancrÃ¨de, hors de lui.

Et il sort de la salle en rÃ©pÃ©tant comme un fou:

--Je le sais, je le sais; je le disais bien, qu'il y avait un mystÃ¨re; je le connais, je n'en doute plus...

Il arrive dans le foyer oÃ¹ M. de Balzac se promenait avec M***.

TancrÃ¨de l'accoste hardiment.

--Qu'importe ce qu'il va dire de moi? il me prendra pour un original, et il m'observera comme tel: les gens d'esprit sont accoutumÃ©s aux choses bizarres, il me comprendra.

--Pardon, monsieur, dit TancrÃ¨de en s'efforÃ§ant de vaincre son embarras, son Ã©motion, vous pouvez me rendre un important service.

--Moi, monsieur? mais je n'ai pas l'honneur de vous connaÃ®tre, rÃ©pond M. de Balzac; en quoi puis-je vous obliger?

--En voulant bien me prÃªter votre canne pendant quelques minutes.

Ã€ ces mots, M. de Balzac se trouble.

--Ma canne, monsieur? et pourquoi?

--C'est un pari que j'ai fait avec quelques amis... Je vous la demande pour cinq minutes seulement... croyez que...

--Cela m'est impossible, monsieur, reprend M. de Balzac sÃ¨chement. Cela m'est impossible; j'en suis fÃ¢chÃ©... Monsieur.

Ã€ ces mots, M. de Balzac s'Ã©loigne; et s'adressant Ã la personne Ã laquelle il donnait le bras:

--Que me veut ce fou? dit-il, comprends-tu rien Ã cela?

--_Ce monsieur est bu_, rÃ©pond l'ami de M. de Balzac, en contrefaisant Arnal dans je ne sais plus quelle piÃ¨ce.

M. de Balzac sourit, mais il est inquiet.

--Quelle idÃ©e peut avoir ce jeune homme? pense-t-il.

Cependant l'intrÃ©pide TancrÃ¨de ne dÃ©sespÃ¨re pas encore de rÃ©ussir; il revient Ã la charge, et, s'approchant du

cÃ©lÃ¨bre Ã©crivain, il dit tout bas d'un ton d'oracle:

--Ce refus est un aveu, monsieur; j'ai votre secret; mais croyez que je saurai le respecter.

M. Balzac paraÃ®t de plus en plus troublÃ©.

--Rassurez-vous, monsieur, continua TancrÃ¨de, je n'abuserai point d'une dÃ©couverte due au hasard... Je comprends parfaitement que vous ne puissiez consentir Ã vous sÃ©parer d'une canne si prÃ©cieuse, surtout en faveur d'un inconnu; je sais combien j'ai Ã©tÃ© indiscret de vous l'avoir demandÃ©e, et je vous prie de recevoir mes excuses.

--Sans doute, monsieur, rÃ©pond alors M. de Balzac, Ã©videmment fort agitÃ©, cette demande m'a paru singuliÃ¨re; mais, si je savais le motif qui vous a fait me l'adresser, je pourrais...

--Je ne puis m'expliquer ici, devant tout le monde, si vous voulez m'accorder un moment...

--Demain, oui, demain, interrompit M. de Balzac, venez chez moi Ã midi, nous causerons de cela.

TancrÃ¨de s'inclina gracieusement et s'Ã©loigna.

--Connais-tu ce jeune homme? dit aussitÃ´t M. de Balzac Ã son ami.

--Non, je ne sais pas son nom; mais je le vois souvent Ã l'OpÃ©ra, aux Italiens; c'est quelque agrÃ©able de province.

--Il est beau, mais je le crois fou; qu'est-ce qu'il me veut?

--Rien, reprend l'ami; c'est un prÃ©texte pour voir de plus prÃ¨s un grand homme. Il est bien aise de pouvoir dire en retournant dans sa petite ville: Â«J'ai vu Balzac, j'ai vu Lamartine, j'ai vu Berryer.Â» Je te le dis, c'est quelque niais de province qui t'admire.

--Merci, reprit en riant M. de Balzac.

Et il s'Ã©loigna, non sans inquiÃ©tude, car la pÃ©nÃ©tration du jeune inconnu le tourmentait.

X

MERVEILLE

Eh bien, oui, cela Ã©tait ainsi; cette affreuse canne Ã©tait semblable Ã l'anneau de GigÃ¨s, au rameau d'or de Robert le Diable: elle rendait invisible.

Cela ne se peut pas, dira-t-on.

Et n'a-t-on pas dit cela de toute chose?

Toute invention n'a-t-elle pas Ã©tÃ© niÃ©e Ã sa naissance? tout problÃ¨me fraÃ®chement rÃ©solu n'est-il pas mensonge jusqu'au jour oÃ¹ il passe Ã l'Ã©tat de vulgaritÃ©?

L'industrie, de nos jours, enfante des merveilles, fait des miracles! Relisez, je vous prie, les _Mille et une Nuits_, et vous verrez que les chimÃ¨res les plus flatteuses, les prodiges jadis inventÃ©s pour sÃ©duire l'imagination, sont rÃ©alisÃ©s, popularisÃ©s de nos jours, sans que mÃªme on conÃ§oive l'idÃ©e

qu'ils aient Ã©tÃ© rÃªvÃ©s comme impossibles. Ainsi, par exemple, dans l'histoire du prince Ahmed et de la fÃ©e Paribanou, il est dit que:

Le prince Houssain, frÃ¨re du prince Ahmed, possÃ©dait un tapis sur lequel il suffisait de s'asseoir pour Ãªtre transportÃ©, presque dans le mÃªme moment, oÃ¹ l'on souhaitait aller, sans que l'on fÃ»t arrÃªtÃ© par aucun obstacle, et qu'il avait payÃ© ce tapis quarante bourses.

On fit dans le temps beaucoup de bruit de cette merveille. Eh bien, aujourd'hui, nous avons mieux que cela, oui, mieux: les chemins de fer!--Ils sont cent fois prÃ©fÃ©rables Ã ce tapis, par eux d'abord on va plus vite, on va plusieurs, et assurÃ©ment Ã bien meilleur marchÃ©.

Il est dit encore:

Que le prince Ali, frÃ¨re puÃ®nÃ© du prince Houssain, avait achetÃ© trente bourses un petit tuyau d'ivoire avec lequel il voyait tout ce qui se passait chez les gens les plus Ã©loignÃ©s.

Eh bien! ce tuyau dont on faisait grand Ã©talage n'Ã©tait autre chose qu'une lunette d'approche, merveille Ã laquelle nous faisons, nous autres, fort peu d'attention; et pourtant quoi de plus admirable que d'Ãªtre lÃ , tranquillement assis Ã sa fenÃªtre, et de voir tout lÃ -bas, lÃ -bas, des vaisseaux qui arrivent, des hommes qui se battent, et d'assister ainsi Ã toutes sortes de dangers qui ne peuvent nous atteindre? mais qui donc a jamais pensÃ© Ã admirer une lunette d'approche?

Enfin, on raconte:

Que le prince Ali, frÃ¨re du prince Houssain, avait, de son cÃ´tÃ©, fait emplette, dans le bezeistein de Samarcande, d'une pomme artificielle qu'il paya trente-cinq bourses. Cette pomme avait la vertu de guÃ©rir toute espÃ¨ce de maladies, et cela par le moyen du monde le plus facile, _puisque c'Ã©tait simplement en la faisant flairer Ã la personne._

Eh bien, je vous le demande, l'homÅ opathie n'en fait-elle pas bien d'autres?

Au lieu d'une pomme, c'est un petit flacon; vous le respirez, et vous voilÃ guÃ©ri.

Vous allez mourir... un peu de poudre sur la langue, et vous voilÃ sauvÃ©... Avouons qu'il n'y a rien de plus vulgaire que les prodiges.

Dans les _Mille et une Nuits_, il est bien encore question d'un petit pavillon Ã©conomique, qui, dÃ©ployÃ© d'une certaine maniÃ¨re, abritait une armÃ©e de deux cent mille hommes. Je ne sache pas qu'on ait imaginÃ© encore rien de semblable; peut-Ãªtre n'en a-t-on pas besoin. Bonaparte, lui, logeait chaque soir en idÃ©e ses soldats dans les villes qu'il comptait prendre dans la journÃ©e: nous, nous les logeons chez nous pour l'instant; mais si nous faisions la guerre, je gage que nous remplacerions avec avantage le parasol de la fÃ©e Paribanou, et que, ce qui fut la merveille d'un conte arabe, ne sera pour nous qu'un procÃ©dÃ© Ã©conomique fort ingÃ©nieux.

Tout cela vous explique comment un rival de _Verdier_, dont nous ne vous donnerons pas l'adresse, par des raisons qui nous sont particuliÃ¨res, a trouvÃ© le moyen de faire une canne merveilleuse, qui a la propriÃ©tÃ© de rendre invisible celui qui la

porte. Invisible, invisible seulement; non pas insensible, non pas impalpable: j'en conviens, l'invention n'est pas encore perfectionnÃ©e. Il faut mÃªme, pour que la canne ait toute sa puissance, qu'on la tienne de la main gauche. Dans la main droite, elle n'a aucune vertu; on vous voit, on la voit, elle est fort laide, et voilÃ tout. Mais sitÃ´t que votre main gauche s'en empare, vous disparaissez aux yeux des humains; on vous cherche... vainement... vous Ãªtes lÃ et vous n'Ãªtes plus lÃ ... c'est admirable...

Dans un an, tout le monde aura de ces cannes-lÃ : cela deviendra commun et inutile; car, si tout le monde est invisible, Ã quoi servira-t-il de l'Ãªtre soi-mÃªme? Ã quoi bon se cacher pour observer des Ãªtres qu'on ne verra pas. Cela serait une nuit universelle, sans intÃ©rÃªt. Heureusement, le procÃ©dÃ© est jusqu'Ã prÃ©sent inconnu. M. de Balzac est le seul qui en ait usÃ©, peut-Ãªtre mÃªme abusÃ©; car, nous le disons Ã regret, peut-Ãªtre a-t-il manquÃ© de dÃ©licatesse en dÃ©voilant ainsi dans ses ouvrages les secrets qu'il avait surpris Ã l'aide de son invisibilitÃ©. N'importe, voilÃ maintenant son talent expliquÃ©; nous savons comment il a fait pour lire dans l'Ã¢me de ses hÃ©ros: de _la Femme de trente ans_, d'_EugÃ©nie Grandet_, de _Louis Lambert_, de _Madame Jules_, de _Madame de BeausÃ©ant_, du _PÃ¨re Goriot_, et dans tant d'autres Ã¢mes dont il a racontÃ© les souffrances avec une vÃ©ritÃ© si palpitante.

On se disait: Â«Comment se fait-il que M. de Balzac, qui n'est point avare, connaisse si bien tous les sentiments, toutes les tortures, les jouissances de l'avare? Comment M. de Balzac, qui n'a jamais Ã©tÃ© couturiÃ¨re, sait-il si bien toutes les pensÃ©es,

les petites ambitions, les chimÃ¨res intimes d'une jeune ouvriÃ¨re de la rue Mouffetard? Comment peut-il si fidÃ¨lement reprÃ©senter ses hÃ©ros, non-seulement dans leurs rapports avec les autres, mais dans les dÃ©tails les plus intimes de la solitude? Qu'il sache les sentiments, soit: l'art peut les rÃªver et rencontrer juste; mais qu'il connaisse si parfaitement les habitudes, les routines, et jusqu'aux plus secrÃ¨tes minuties d'un caractÃ¨re, les manies d'un vice, les nuances imperceptibles d'une passion, les familiaritÃ©s du gÃ©nie... cela est surprenant. La vie privÃ©e, voilÃ ce qu'il dÃ©peint avec tant de puissance; et comment est-il parvenu Ã tout dire, Ã tout savoir, Ã tout montrer Ã l'Å il Ã©tonnÃ© du lecteur?Â» C'est au moyen de cette canne monstrueuse.

M. de Balzac, comme les princes populaires qui se dÃ©guisent pour visiter la cabane du pauvre et les palais du riche qu'ils veulent Ã©prouver, M. de Balzac se cache pour observer; il regarde, il regarde des gens qui se croient seuls, qui pensent comme jamais on ne les a vus penser; il observe des gÃ©nies qu'il surprend au saut du lit, des sentiments en robe de chambre, des vanitÃ©s en bonnet de nuit, des passions en pantoufles, des fureurs en casquettes, des dÃ©sespoirs en camisoles, et puis il vous met tout cela dans un livre!... et le livre court la France; on le traduit en Allemagne, on le contrefait en Belgique, et M. de Balzac passe pour un homme de gÃ©nie! Ã charlatanisme! c'est la canne qu'il faut admirer, et non l'homme qui la possÃ¨de; il n'a tout au plus qu'un mÃ©rite:

La maniÃ¨re de s'en servir:

Or, il arriva cela. TancrÃ¨de alla voir M. de Balzac, et lui conta comment il avait dÃ©couvert la vertu singuliÃ¨re de sa canne.

--J'Ã©tais si prÃ©occupÃ©, lui dit-il, du besoin d'Ãªtre invisible, qu'il n'est pas Ã©tonnant que j'aie devinÃ© une merveille que je rÃªvais.

--Vous? s'Ã©cria M. de Balzac. Il me semble que vous avez moins intÃ©rÃªt qu'un autre Ã n'Ãªtre pas vu.

TancrÃ¨de alors raconta naÃ¯vement tous les Ã©checs que sa trop grande beautÃ© lui avait valus depuis son sÃ©jour Ã Paris.

M. de Balzac l'Ã©couta avec curiositÃ©. Cette situation nouvelle lui plut Ã observer; il chercha Ã se lier plus intimement avec un jeune homme qu'il trouvait distinguÃ©, spirituel, et qui d'ailleurs possÃ©dait son secret: grÃ¢ce Ã sa canne, M. de Balzac sait bien vite Ã quoi s'en tenir sur le caractÃ¨re de ses amis. TancrÃ¨de, de son cÃ´tÃ©, ne nÃ©gligea rien pour capter la confiance de l'illustre Ã©crivain. Il se rapprocha de lui, loua un appartement dans son voisinage, et enfin trouva le moyen de lui rendre un de ces services qui fondent une amitiÃ© pour la vie.

Nous ne dirons point quel fut ce service--dont le sexe mÃ©rite des Ã©gards--les personnes qu'il pourrait compromettre nous sauront grÃ© de cette discrÃ©tion.

Il suffit de savoir que TancrÃ¨de fit preuve en cette occasion de tant de dÃ©licatesse, de prÃ©sence d'esprit, de rÃ©serve, que M. de Balzac consentit Ã lui prÃªter, pendant quelques jours, sa canne prÃ©cieuse, sans crainte qu'il voulÃ»t jamais abuser de la puissance qu'elle lui donnait.

TancrÃ¨de Ã©tait ravi, transportÃ©, au comble de sa joie, il possÃ©dait enfin ce qu'il avait tant dÃ©sirÃ©; mais il lui arriva ce qui arrive quelquefois aux gens qui voient soudain leurs

vÅ ux les plus extraordinaires accomplis; ils se trouvent dÃ©routÃ©s, ce bonheur inattendu les dÃ©range; ils n'y comptaient pas, ils s'amusaient Ã rÃªver une chose, parce qu'ils la croyaient impossible; et puis, lorsqu'ils l'obtiennent, ils ne savent plus qu'en faire. Ã humanitÃ©!

TancrÃ¨de Ã©tait toujours charmÃ© de pouvoir Ãªtre invisible Ã volontÃ©, mais il se demandait Ã quoi cette puissance lui servirait?

--Comment, par exemple, se disait-il, Ã moins d'aller dÃ©valiser les maisons, ce don me mÃ¨nera-t-il Ã faire fortune?

Une circonstance vint heureusement rÃ©pondre Ã cette question.

XI

UN BEAU HASARD

Sur ces entrefaites, TancrÃ¨de reÃ§ut une lettre de sa mÃ¨re--qui d'abord lui demandait pardon de l'avoir fait si beau--et qui ensuite le recommandait, en derniÃ¨re espÃ©rance, Ã M***, ministre de ***, auprÃ¨s duquel elle avait un protecteur tout-puissant.

TancrÃ¨de alla se faire protÃ©ger chez le protecteur, qui le protÃ©gea, et qui ne fit en cela rien d'extraordinaire, car il avait un bureau de bienveillance Ã©tabli chez lui, certains jours Ã de certaines heures: il protÃ©geait rÃ©guliÃ¨rement une douzaine d'intrigants tous les jeudis dans la matinÃ©e.

TancrÃ¨de, ainsi recommandÃ©, s'en alla chez le ministre, dont il avait reÃ§u une lettre d'audience. M. le ministre, qui avait Ã©tÃ© taquinÃ©, tourmentÃ©, Ã©pluchÃ© la veille par un dÃ©putÃ© de l'opposition--cela s'appelle, je crois, interpellÃ©--M. le ministre Ã©tait de fort mauvaise humeur; d'ailleurs, il fallait qu'il parÃ»t indignÃ© dans sa rÃ©ponse Ã la Chambre, et il se maintenait en courroux pour se prÃ©parer Ã un discours violent; il traitait son Ã©loquence comme un cheval de course qu'on _entraÃ®ne_ avant le combat. M. le ministre bousculait tout le monde--terme de bureaux--il bouscula TancrÃ¨de, il ne l'Ã©couta point, lui rÃ©pondit mal; enfin, il abusa de sa position pour le blesser sans qu'il eÃ»t le droit de se plaindre.

TancrÃ¨de se rÃ©volta.

--Ah! monsieur le ministre, pensa-t-il, vous me traitez ainsi parce que je suis un jeune homme inconnu dont vous n'avez rien Ã craindre; ah! vous m'Ã©crasez de votre puissance, parce que vous me croyez sans crÃ©dit. Eh bien, moi aussi, j'ai une puissance; et puisque vous abusez de la vÃ´tre, j'userai de la mienne, et nous verrons.

TancrÃ¨de traversa les salons, descendit l'escalier du ministre sans avoir encore de projets arrÃªtÃ©s.

Il rejoignit Ã la porte de l'hÃ´tel le cabriolet qui l'avait amenÃ©, prit la canne qu'il avait laissÃ©e dans son manteau, congÃ©dia le cocher de cabriolet, et, bravant le suisse implacable, rentra invisible dans la vaste cour de l'hÃ´tel.

Il se promena quelque temps invisible fort en colÃ¨re.

Comme il marchait, la voiture de M. le ministre vint s'arrÃªter devant le perron. Un valet de pied bizarre, vÃªtu d'une livrÃ©e non-seulement de fantaisie, mais je dirais mÃªme fantastique, vint ouvrir la portiÃ¨re.

M. le ministre descendait lentement l'escalier, suivi d'un autre personnage qui lui parlait avec chaleur, et le domestique tenait toujours la portiÃ¨re de la voiture, dont le marchepied Ã©tait baissÃ©.

TancrÃ¨de, comme un Ã©colier, s'approche; puis une idÃ©e folle s'empare de lui.

Voyant ce carrosse bÃ©ant depuis un quart d'heure, il veut s'y asseoir et s'y reposer. Soudain il s'Ã©lance invisible sur le marchepied, et va se placer au fond de la voiture.

Le mouvement qu'il imprime Ã la voiture fait avancer les chevaux, le cocher les retient facilement; mais le bruit a rÃ©veillÃ© M. le ministre de sa conversation. Il se rappelle qu'il est en retard, il se hÃ¢te et grimpe dans sa voiture. TancrÃ¨de veut sortir et se lÃ¨ve aussitÃ´t; mais le ministre, qui vient de s'asseoir, se penche en dehors de la portiÃ¨re, il ferme l'entrÃ©e de toute sa capacitÃ©. TancrÃ¨de espÃ¨re encore s'Ã©chapper, mais M. le ministre Ã©tend ses jambes officiellement, donne ses ordres; la portiÃ¨re de la voiture se referme, et voilÃ les chevaux partis.

M. le ministre s'Ã©tablit dans son carrosse, il s'Ã©tale, il se carre et prend autant de place qu'il en peut prendre. TancrÃ¨de, au contraire, se presse, se blottit, se cache comme s'il n'Ã©tait pas invisible. Il se sent indiscret, et il n'en veut plus tant au ministre. Les torts que nous nous trouvons avoir envers une personne qui nous a offensÃ© calment tout Ã coup nos ressenti-

ments, surtout lorsqu'ils sont involontaires, que nous ne les avons pas choisis. Un caractÃ¨re noble n'imagine qu'une noble vengeance; il ne rÃªve que des cruautÃ©s dignes de lui. Les torts de hasard, les mauvais procÃ©dÃ©s de circonstances qu'il a envers son ennemi lui semblent au-dessous de sa haine, il en est honteux. Dans la loyautÃ© de sa raison, il reconnaÃ®t que son ennemi n'a pas agi si mal que lui, et comme il est dÃ©senchantÃ© de sa propre haine, il pardonne par humilitÃ©. TancrÃ¨de se reprochait sa conduite; le ministre avait simplement manquÃ© d'Ã©gards en l'accueillant lÃ©gÃ¨rement; mais lui manquait de dÃ©licatesse en le suivant Ã son insu comme un espion.

TancrÃ¨de se livrait Ã ces rÃ©flexions, lorsque tout Ã coup le ministre s'Ã©cria:

--Messieurs....

TancrÃ¨de ne put s'empÃªcher de sourire, il se pinÃ§ait les lÃ¨vres, il faisait des grimaces pour garder son sÃ©rieux, sans penser qu'on ne pouvait le voir; mais on a de la peine Ã s'accoutumer Ã Ãªtre invisible.

--Messieurs, continua le ministre, le ministÃ¨re n'est pas embarrassÃ© de rÃ©pondre aux attaques de ses ennemis...

Ici l'orateur s'arrÃªta; puis il reprit:

--Nous sommes en mesure, Messieurs, de prouver Ã nos adversaires...

L'orateur s'arrÃªta de nouveau... Il reprit:

--Ce n'est pas la premiÃ¨re fois, Messieurs, que l'opposition nous...

Il s'arrÃªta encore...

--Bon, dit-il, je trouverai tout cela lÃ -bas.

M. le ministre avait raison, il ne retrouvait toutes ses idÃ©es qu'Ã la tribune, ce qui Ã©tait fÃ¢cheux. Cela faisait dire qu'elles y restaient.

--Il paraÃ®t que nous allons Ã la Chambre, pensa TancrÃ¨de; je n'y suis pas encore allÃ©, tant mieux!

M. le ministre se remit Ã chuchoter entre ses dents.

--Le voilÃ maintenant qui se parle Ã lui-mÃªme, se dit TancrÃ¨de.

Mais le ministre Ã©levant la voix...

--Sire... cela ne se peut pas. J'ai dÃ©jÃ eu l'honneur de le dire au roi, cela fera crier... on dira encore que...

En ce moment la voiture s'arrÃªta, non pas Ã la Chambre des DÃ©putÃ©s, comme le pensait TancrÃ¨de, mais aux Tuileries.

Le ministre descendit de voiture, TancrÃ¨de le suivit aussitÃ´t. Par bonheur, le valet de pied Ã©tait un lourdaud qui lui laissa le temps de descendre avant qu'il eÃ»t pensÃ© Ã relever le marchepied.

EntraÃ®nÃ© par le hasard et la curiositÃ©, TancrÃ¨de s'attacha aux pas du ministre; il n'avait jamais visitÃ© les Tuileries: tout cela l'amusait. Il franchit le grand escalier dont la magnificence l'Ã©blouit, traverse la salle des Gardes, et pÃ©nÃ¨tre,

toujours Ã la suite de M. le ministre, dans un grave salon tendu en bleu, au milieu duquel est une grande table recouverte d'un tapis de velours bleu,--chambre historique, autrefois le salon de l'Empereur, aujourd'hui le laboratoire diplomatique, qu'on appelle Ã Paris la _boutique ministÃ©rielle_, qu'on nomme en Europe le cabinet des Tuileries.

Plusieurs hommes Ã©taient dÃ©jÃ rÃ©unis dans ce salon. Le ministre, que TancrÃ¨de escortait comme un recors invisible, Ã©tait Ã©videmment en retard; chez lui c'Ã©tait un systÃ¨me. Si l'exactitude est la politesse des rois, l'inexactitude est, au contraire, l'habiletÃ© des ministres, de ceux du moins qui sont influents. D'abord elle ajoute Ã leur importance; ensuite un homme ingÃ©nieux, qui a les idÃ©es, ne risque rien de laisser les autres Ã©puiser les mots, discuter longtemps, retourner, embrouiller les questions que lui seul sait pouvoir rÃ©soudre. C'est un avantage que d'arriver sain et frais d'esprit au milieu de gens fatiguÃ©s, dÃ©goÃ»tÃ©s de leurs opinions par toutes les objections qu'elles ont essuyÃ©es; c'est un beau rÃ´le Ã jouer; il semble toujours qu'on rallie les camps divers; on est toujours l'Ã©pÃ©e qui fait pencher la balance. C'est trÃ¨s-adroit, mais pour cela il faut Ãªtre homme d'importance; car il est force gens que l'on n'attendrait pas, des malheureux que l'on n'attend jamais, que l'on n'a jamais attendus pour rien; oh! ceux-lÃ , nous leur conseillons d'Ãªtre exacts, d'arriver mÃªme un peu avant l'heure, s'ils veulent obtenir en leur vie une part de quoi que ce soit et Ãªtre entrÃ©s pour quelque chose dans une dÃ©cision quelconque.

Le ministre de TancrÃ¨de fut donc accueilli comme un homme qu'on attendait, et dont on attendait une idÃ©e.

Un personnage qui paraissait avoir une sorte de prÃ©pondÃ©rance sur les autres, vint Ã lui en lui tendant cordialement la main.

--Mais, pensa TancrÃ¨de, j'ai vu cette figure-lÃ quelque part, cet homme ne m'est pas inconnu...

--Le roi sait-il?... dit un des ministres.

--Que je suis fou! pensa aussitÃ´t TancrÃ¨de, c'est le roi; comment n'ai-je pas devinÃ© cela tout de suite? je devais pourtant bien m'attendre Ã trouver le roi ici.

Le roi, peu d'instants aprÃ¨s, s'assit devant la table, et les ministres prirent chacun leur place au conseil.

TancrÃ¨de Ã©tait singuliÃ¨rement embarrassÃ©, combattu entre la curiositÃ© d'Ã©couter tout ce qu'on allait dire et la honte de commettre un espionnage indigne de lui.

Enfin, il capitula avec sa conscience.

--L'espionnage, se dit-il, consiste Ã rÃ©pÃ©ter, et non pas Ã savoir.

Et il se disposa Ã Ã©couter.

Par malheur, en se promenant dans l'hÃ´tel du ministÃ¨re, il avait eu froid. Ce froid avait rÃ©veillÃ© un gros rhume qu'il combattait depuis huit jours et qui semblait l'avoir obliÃ© un moment. C'Ã©tait un de ces beaux rhumes qui font scandale au spectacle et Ã l'AcadÃ©mie, une de ces toux opiniÃ¢tres qu'on appelle quintes pendant toute la premiÃ¨re jeunesse, mais qui, vers la fin de la vie, sont respectÃ©es sous le nom plus imposant de catarrhes.

TancrÃ¨de lutta d'abord avec la quinte ennemie, il Ã©touffait et suffoquait; bientÃ´t le combat devint impossible, il toussa, il toussa hardiment, et se livra Ã toute la frÃ©nÃ©sie de son rhume.

Le roi Ã©tait occupÃ© Ã lire, il parcourait, un travail qu'un des ministres venait de lui remettre; il ne leva pas les yeux, mais il entendit cette toux effroyable et il ne douta pas qu'elle n'appartÃ®nt Ã un de ses ministres. Jugeant un homme de guerre, Ã©puisÃ© par de nombreuses campagnes, plus capable d'en Ãªtre le propriÃ©taire que les autres ministres plus jeunes que lui, il s'adressa au ministre de la guerre, et lui dit avec bontÃ©:

--Vous Ãªtes bien enrhumÃ©, monsieur le marÃ©chal?

Le marÃ©chal n'Ã©tait point enrhumÃ©; mais, trop bien Ã©levÃ© pour contrarier son souverain et pour dÃ©tourner une marque d'intÃ©rÃªt qui pouvait faire envie Ã d'autres, il rÃ©pondit en s'inclinant respectueusement:

--Oui, sire, oh! trÃ¨s-enrhumÃ©; l'autre jour Ã la revue...

Et il se mit Ã tousser avec enthousiasme.

TancrÃ¨de Ã©tait sauvÃ©.

Une flatterie avait rendu probable ce rhume fantastique, dont le roi aurait pu s'Ã©tonner.

Il toussa de concert avec le marÃ©chal, qui bientÃ´t finit par le surpasser. La toux de celui-ci, d'abord flatteuse, Ã©tait devenue sincÃ¨re.

Ce genre de ruse est facile Ã cet Ã¢ge; il s'en acquittait mÃªme si bien que TancrÃ¨de fut tentÃ© de lui dire:

--Merci, brave homme, assez, on n'a plus besoin de vous.

En cet instant un huissier entra; il remit au ministre des affaires Ã©trangÃ¨res un paquet qui contenait des dÃ©pÃªches.

--Un courrier de Londres, dit le roi.

Il rompit le cachet.

Â«Le ministÃ¨re est changÃ©. Lord *** a donnÃ© sa dÃ©mission.Â»

Cette nouvelle fit sensation dans le conseil. On s'agita, on s'alarma. Le roi prit la parole; la discussion s'engagea vivement et devint des plus intÃ©ressantes... si intÃ©ressante enfin, qu'il nous est dÃ©fendu de la rapporter.

--VoilÃ qui va faire baisser les fonds, dit un des ministres bas Ã un de ses collÃ¨gues pendant que les autres discouraient.

Ce fut ce que TancrÃ¨de comprit le mieux de toute la discussion.

--Si je profitais de cette circonstance? pensait-il.

Alors il n'Ã©couta plus rien de ce que l'on disait; il se perdit dans ses combinaisons, mÃ©dita vingt projets, rejeta les uns, pesa les autres, et finit par se dÃ©cider Ã courir chez M. Nantua pour lui faire part de la nouvelle dont un hasard l'avait instruit.

Un huissier rentra sous je ne sais quel prÃ©texte.

DÃ¨s que la porte fut ouverte, TancrÃ¨de s'Ã©chappa.

Il arriva bientÃ´t chez M. Nantua. C'Ã©tait prÃ©cisÃ©ment son jour d'audience, car le moindre millionnaire a ses jours de

rÃ©ceptions matinales.

M. Nantua, se rappelant la maniÃ¨re dont il avait trompÃ© TancrÃ¨de dans ses espÃ©rances, le reÃ§ut d'abord avec embarras, mais TancrÃ¨de le mit bien vite Ã son aise.

--Monsieur, dit-il, je viens vous faire part d'une chose trÃ¨s-importante, et vous pouvez, de votre cÃ´tÃ©, me rendre un grand service. Une circonstance, que des raisons de dÃ©licatesse ne peuvent me permettre de vous expliquer, me rend, avant tout le monde, possesseur d'une nouvelle qui doit avoir la plus grande influence sur les fonds; je suis venu vous en instruire en toute hÃ¢te, en ne demandant, pour prix de ma bonne volontÃ©, qu'un modeste intÃ©rÃªt dans vos opÃ©rations.

--Mais, mon cher enfant, dit le banquier en souriant, je ne vous comprends pas, car enfin...

--Et voilÃ bien le malheur! s'Ã©cria TancrÃ¨de; ah! monsieur, si je pouvais m'expliquer clairement, si je pouvais vous dire la vÃ©ritÃ©, comme vous verriez qu'il n'y a pas de doute, je vous tiendrais un autre langage, je vous dicterais de plus sÃ©vÃ¨res conditions; mais j'ai besoin, avant tout, de vous inspirer de la confiance; et comme rien n'est plus extraordinaire que la situation oÃ¹ je me trouve, je ne suis prÃ©occupÃ© que d'une idÃ©e; c'est de ne point passer Ã vos yeux pour un fou, et cependant il y a de quoi perdre la tÃªte. Tenir entre ses mains sa fortune, et ne pouvoir la faire! et cela parce qu'on est inconnu. Croyez, Monsieur, que si j'avais le moindre crÃ©dit, je ne viendrais pas vous tourmenter, j'aurais bien su faire mon affaire Ã moi tout seul, je vous en rÃ©ponds.

--Vous oubliez, mon cher, reprit M. Nantua avec malice, que votre intention Ã©tait de me rendre service.

TancrÃ¨de se mit Ã rire Ã son tour.

--Sans doute, je voudrais aussi vous rendre service, reprit-il, je voudrais surtout pouvoir vous parler franchement; mais vous connaissez trop le monde pour ne pas comprendre qu'il est vingt circonstances, dans la vie aventureuse d'un jeune homme, qui peuvent le mettre en possession d'un secret, honnÃªtement, lÃ©galement mÃªme, sans qu'il puisse cependant expliquer comment il en a eu connaissance; mais tenez, je m'engage, si je vous trompe... Oui, je signe Ã l'instant mÃªme une obligation de cinquante mille francs, avec laquelle vous pourrez me faire jeter en prison pendant une annÃ©e, si la nouvelle que je vais vous apprendre n'est pas exacte.

--Eh bien, dit M. Nantua, j'ai confiance en vous; mais ayez aussi confiance en moi: dites-moi votre nouvelle, et si je juge...

--Au fait, dit TancrÃ¨de, je vous la dirai toujours; seul, je n'en puis rien faire, et j'aime autant que vous en profitiez.

--Eh bien?

--Eh bien, le ministÃ¨re anglais est changÃ©, lord *** a donnÃ© sa dÃ©mission.

Cette nouvelle produisit sur le banquier encore plus d'effet qu'elle n'en avait produit sur le conseil des ministres.

--Mais, Ãªtes-vous bien sÃ»r?... dit-il.

--J'en suis aussi certain qu'il est possible de l'Ãªtre, et je donnerais en ce moment tout l'argent que je voudrais gagner pour

pouvoir vous inspirer ma conviction et vous raconter les Ã©tranges Ã©vÃ©nements qui me l'ont donnÃ©e. Je le sais, vous dis-je, je le sais positivement.

--Comment le tÃ©lÃ©graphe n'a-t-il pas dÃ©jÃ ?... Ah! le brouillard est tel depuis trois jours, que cela se comprend... Allons, mais vous me donnez votre parole d'honneur...

--Ma parole d'honneur, dit TancrÃ¨de avec l'accent de la loyautÃ©.

--Eh bien, au revoir, mon associÃ©! revenez demain matin.

TancrÃ¨de s'Ã©loigna fort agitÃ©.

En le voyant partir:

--C'est quelque histoire de femme, pensa M. Nantua; ce beau garÃ§on Ã©tait sans doute cachÃ© dans quelque boudoir lorsque le ministre a lu ses dÃ©pÃªches. Il doit Ãªtre discret, c'est cela.

La nouvelle Ã©tait vraie, comme nous le savons. La baisse des fonds fut plus forte qu'on ne l'avait imaginÃ©, et M. Nantua gagna une somme plus considÃ©rable qu'il ne l'osait espÃ©rer.

TancrÃ¨de eut sa part dans ses bÃ©nÃ©fices, et cette fortune imprÃ©vue suffit Ã son ambition du moment.

TancrÃ¨de s'Ã©tait dit:

--Je ne puis vivre sans argent.

Et il s'Ã©tait mis en peine de trouver de l'argent.

Maintenant il se dit:

--Je ne puis vivre sans amour.

Et il se mit en peine de trouver de l'amour. C'Ã©tait plus facile, dira-t-on; je ne le crois pas, moi. Les pauvres de cÅ ur sont les plus nombreux Ã Paris; et comme il n'y a pas d'hospice pour ceux-lÃ , on risque de les rencontrer partout, et ce sont ceux qui vous attaquent et vous dÃ©valisent.

XII

LA CANNE EST EN DANGER

Rien n'est si dangereux qu'un premier succÃ¨s. Tout bonheur est un piÃ©ge que nous tend le destin. D'ailleurs, il rÃ©sulte toujours de la grande application d'esprit qu'exige la rÃ©ussite d'une entreprise audacieuse, il rÃ©sulte toujours une fatigue de la pensÃ©e, une dÃ©tente de toutes les facultÃ©s, une courbature de nos sens, une nÃ©gligence, suite de l'enivrement mÃªme du triomphe, qui nous amÃ¨ne Ã compromettre le succÃ¨s que la veille nous avons achetÃ© par tant d'efforts. En bataille, en amour, en toute chose, le lendemain est un grand jour; LE LENDEMAIN!

Et pourtant c'est ce jour-lÃ qu'on dÃ©daigne; et c'est ce jour-lÃ qu'on s'endort. Ã danger! Ã´ folie!... Lendemain, jour terrible, dÃ©cisif et solennel, l'avenir dÃ©pend de toi, tu le fais, il t'appartient. En gloire, qu'est-ce qu'une bataille gagnÃ©e, sans le lendemain qui la consacre?--En amour, qu'est-ce qu'un jour de bonheur, sans le lendemain qui le purifie? Le lendemain, c'est la sagesse dans la gloire, c'est la conscience dans l'amour. C'est du

lendemain que l'histoire attend ses jugements; c'est du lendemain que le cÅ ur date ses souvenirs.

Et ce proverbe qui dit: Â«Il n'est pas de fÃªte sans lendemain,Â» ne veut pas dire qu'il faille s'amuser deux jours de suite; il signifie que c'est le lendemain seulement que nous saurons si nous avons eu raison de nous rÃ©jouir de la veille.

Ã sagesse des nations!

TancrÃ¨de devait Ã sa canne un grand succÃ¨s qui l'Ã©tourdit, cela Ã©tait tout simple.

Lui, quelques jours auparavant, sans ressource, repoussÃ© de toutes les maisons oÃ¹ d'abord on l'avait accueilli avec bienveillance, tourmentÃ© de l'idÃ©e de ne pouvoir restituer Ã sa mÃ¨re ces pauvres mille Ã©cus si chÃ¨rement obtenus, lui malheureux, dÃ©couragÃ©, sans argent, sans amis, se trouvait tout Ã coup en possession d'une somme fort considÃ©rable, et, ce qui Ã©tait mieux encore, en relation d'affaires avec un des banquiers les plus considÃ©rÃ©s de Paris.

Son extrÃªme beautÃ© n'Ã©tait plus un obstacle alors Ã ses rapports avec M. Nantua; il ne s'agissait plus de faire partie de sa maison et d'Ãªtre commis dans ses bureaux: mademoiselle Nantua n'avait aucune chance de le voir. TancrÃ¨de pouvait donc rencontrer M. Nantua Ã la Bourse, Ã l'OpÃ©ra, et faire de grandes affaires avec lui, sans aucun danger pour l'imagination romanesque de sa jeune fille.

D'ailleurs, le pÃ¨re prudent avait moins de scrupules depuis que M. Dorimont servait si bien ses intÃ©rÃªts. TancrÃ¨de Ã©tait donc dans une bonne veine, et il Ã©prouvait cette grande

joie d'une Ã¢me soulagÃ©e, cet allÃ©gement d'un esprit dÃ©livrÃ©, ce bonheur apprÃ©ciÃ© qui est fatal; car le sort est gÃ©nÃ©reux en cela qu'il nous laisse le bonheur tant que nous ne le sentons pas, et puis si quelque imprudent ose dire: Que je suis heureux! alors le destin se rÃ©volte, le monde crie au scandale, et quelque bonne catastrophe vient aussitÃ´t rÃ©tablir l'Ã©quilibre dans le cÅ ur, c'est-Ã -dire les regrets, la crainte et l'ennui; et le front qui s'Ã©levait s'abaisse, et la voix qui chantait s'Ã©teint, et tout rentre dans l'ordre accoutumÃ©.

TancrÃ¨de Ã©tait fatalement heureux; il venait d'Ã©crire Ã sa mÃ¨re le changement de sa position, qu'il avait expliquÃ© par un mensonge; il lui renvoyait aussi, avec une gÃ©nÃ©reuse usure, la somme qu'elle lui avait donnÃ©e en partant. Cette longue lettre, Ã©crite avec plaisir, avait renouvelÃ© sa joie. Il ne pouvait tenir en place, il se promenait dans sa chambre, il se parlait, se racontait Ã lui-mÃªme ses projets; enfin, pour employer son agitation, il prit sa canne et son chapeau, et s'en alla faire des visites. Sa canne et son chapeau! remarquez bien cela, ces mots toujours insignifiants sont d'une grande importance dans cette occasion, et TancrÃ¨de n'y attacha point assez d'importance. Il prit sa canne et son chapeau, comme un autre aurait pris sa canne et son chapeau. Malheureux le trÃ©sor qui tombe aux mains d'un si jeune homme! les trÃ©sors ne sont pas faits pour la jeunesse: Ã vingt ans on ne sait ni Ãªtre riche ni Ãªtre aimÃ©.

TancrÃ¨de s'en allait donc comme un Ã©tourdi, joyeux et lÃ©ger, trÃ¨s-Ã©tonnÃ© qu'on ne lui fÃ®t pas compliment d'un bonheur dont il n'avait fait part Ã personne.

Les vives Ã©motions ont un instinct qui nous servirait de thermomÃ¨tre pour juger les gens qui nous aiment, si nous le

consultions plus souvent. Il est des amis que nous allons voir tout de suite quand il nous arrive quelque chose d'heureux; notre bonheur n'est complet que lorsqu'ils le connaissent, nous courons chez eux bien vite pour leur en parler, et s'ils sont sortis nous disons notre bonheur Ã leur portier pour qu'il les en instruise Ã leur retour.

Ceux-lÃ sont les vrais amis.--Il en est d'autres auxquels nous pensons avec crainte, nous disant: Comment vont-ils prendre cela? Ce sont les faux amis.--Il en est d'autres auxquels nous ne pensons pas du tout. Ce sont quelquefois les meilleurs, mais c'est que nous ne les aimons pas; et comme ce n'est pas de notre faute, il n'en faut point parler.

Le fait est que l'instinct du cÅ ur le guide vers ceux qui doivent le comprendre, les jours oÃ¹ il a besoin d'Ãªtre compris, comme la science du plaisir guide le Parisien vers le ThÃ©atre-Italien quand il dÃ©sire entendre de la musique; vers le Vaudeville quand il veut se divertir, ou vers le Rocher de Cancale quand il prÃ©tend dÃ®ner.

Ainsi, une vague pensÃ©e disait Ã TancrÃ¨de que la personne qui se rÃ©jouirait le plus de sa joie, aprÃ¨s sa mÃ¨re, Ã©tait la gentille madame ThÃ©lissier; il sentait bien qu'il ne lui Ã©tait pas indiffÃ©rent; il lisait dÃ©jÃ dans ses yeux un trouble dont elle Ã©tait bien loin de deviner la cause.--Malvina ne s'Ã©tait jamais rendu compte de ses impressions; son Ã¢me Ã©tait encore dans l'Ã¢ge d'or des sentiments; ceux qu'elle Ã©prouvait n'Ã©taient pas encore nommÃ©s. Son cÅ ur avait toujours Ã©tÃ© si occupÃ©, si _affairÃ©_, qu'il n'avait jamais eu le temps d'analyser, de baptiser ses impressions. Sa mÃ¨re, toujours souffrante, avait accaparÃ© toutes ses pensÃ©es jus-

qu'Ã l'Ã¢ge de seize ans qu'on l'avait mariÃ©e; puis les enfants Ã©taient venus si vite, si nombreux, qu'elle n'avait pas eu le temps de s'apercevoir qu'elle n'aimait pas du tout son mari. Elle l'aimait, sans doute, parce qu'il Ã©tait bon et qu'il l'aidait Ã soigner sa mÃ¨re, mais elle n'Ã©prouvait point d'amour; et puis l'amour, elle n'y avait jamais songÃ©. Elle ne pensait pas--elle vivait; son cÅ ur Ã©tait trÃ¨s-sensible, mais son imagination Ã©tait endormie. Elle aimait ses enfants, parce qu'elle Ã©tait leur mÃ¨re; mais elle ne s'Ã©tait jamais dit: Â«L'amour maternel est la passion de ma vie.Â» De mÃªme, lorsqu'elle donnait Ã sa mÃ¨re des soins si Ã©clairÃ©s, si touchants, elle ne se disait point: Â«La piÃ©tÃ© filiale occupe tous mes jours.Â» Elle ne faisait Ã©tat de rien. Quand sa mÃ¨re avait ses accÃ¨s de goutte, elle passait la nuit auprÃ¨s d'elle; quand sa mÃ¨re se portait bien, elle passait la nuit au bal, Ã s'amuser comme une jeune fille. Trop naÃ¯ve, trop naturelle pour n'Ãªtre pas coquette, elle cherchait Ã plaire, mais malgrÃ© elle; elle aimait les chapeaux, les robes, les fleurs, les rubans, sans prÃ©tendre Ãªtre une femme Ã la mode. Elle s'occupait de sa maison sans se croire une bonne mÃ©nagÃ¨re; elle remplissait tous ses devoirs sans savoir que c'Ã©tait cela qu'on appelait les devoirs; elle avait acceptÃ© tous les rÃ´les que lui avait offerts la vie, sans savoir Ã quel emploi ils appartenaient, avec innocence et bonne foi; mais tout faisait craindre aussi qu'elle n'en acceptÃ¢t de plus pÃ©rilleux avec la mÃªme innocence et la mÃªme bonne foi. C'Ã©tait enfin ce que les femmes froides et romanesques appellent, avec dÃ©dain, une bonne petite femme. Malheureusement ces bonnes petites femmes ont plus d'Ã¢me que les grandes femmes langoureuses, et Malvina Ã©tait d'autant plus sensible, qu'elle n'Ã©tait point romanesque. Elle ne croyait pas Ã tous les grands Ã©vÃ©ne-

ments qu'on raconte dans les livres; elle pensait qu'ils avaient dÃ» se passer dans les temps fabuleux de l'histoire, n'imaginant pas que, dans la rue Saint-HonorÃ© ou dans la rue de Gaillon, il pÃ»t rien arriver d'extraordinaire Ã une femme qui habitait chez son mari avec ses enfants. D'ailleurs elle lisait fort peu, quelques pages le soir pour s'endormir, comme elle le disait elle-mÃªme; et ce qu'on lit dans ce but est rarement fait pour exalter les pensÃ©es et troubler l'imagination.

Elle n'Ã©tait donc gardÃ©e par rien, ni par des rÃªveries folles, ni par des idÃ©es fausses, et un amour vÃ©ritable, un Ã©vÃ©nement singulier, devaient la trouver sans dÃ©fense. On crie beaucoup contre les imaginations romanesques; je les crois, au contraire, beaucoup moins faciles Ã entraÃ®ner que les autres. L'habitude de vivre dans un monde imaginaire leur inspire des prÃ©ventions contre tout ce qui se passe dans le monde rÃ©el. Les Ã©vÃ©nements de la vie ne leur semblent jamais dignes d'occuper leur Ã¢me, ce n'est jamais cela qu'elles attendent, pour Ã©clater. Et j'ai toujours vu ces jeunes filles au front pÃ¢le, au regard mÃ©lancolique aux phrases nÃ©buleuses et sentimentales--finir par Ã©pouser volontairement de vieux maris pour de l'argent--tandis que les femmes raisonnables et rieuses risquaient noblement leur avenir dans un mariage d'inclination. Oui, les chimÃ¨res romanesques prÃ©servent de l'amour. Je connais une femme qui, Ã l'Ã¢ge de seize ans, s'Ã©tait dit qu'elle aimerait un jeune Anglais qu'elle rencontrerait dans une prairie. VoilÃ quarante ans de cela, et cette femme n'a jamais aimÃ© parce qu'elle n'a jamais rencontrÃ© d'Anglais... dans une prairie!... Sans ce rÃªve, elle aurait peut-Ãªtre aimÃ© un ou plusieurs FranÃ§ais, rencontrÃ©s tout sim-

plement sur les boulevards. Ceci prouve encore que les travers de l'esprit sauvent le cÅ ur.

TancrÃ¨de trouva madame ThÃ©lissier entourÃ©e d'enfants, non-seulement des siens, mais de tous les enfants voisins et cousins. Cette troupe de dÃ©mons tournait, sautait, galopait dans le salon, pendant que Malvina lui jouait des contredanses, des valses et des galops.

En voyant entrer M. Dorimont, Malvina quitta le piano, Ã la grande consternation des danseurs. Les uns s'arrÃªtÃ¨rent subitement n'entendant plus la musique, les autres continuÃ¨rent de tourner, et trouvant pour obstacle ceux qui Ã©taient au repos, les heurtÃ¨rent brusquement, et plusieurs d'entre eux tombÃ¨rent sur le tapis.

La petite fille de Malvina fut de ce nombre, elle avait Ã peine trois ans. C'Ã©tait une de ces petites boules toutes rondes et toutes roses, que le moindre choc fait rouler. Elle ne se fit aucun mal, mais elle pleura beaucoup. TancrÃ¨de, la voyant par terre Ã ses pieds, se hÃ¢ta de la relever avant que Malvina ait eu le temps de venir Ã elle. Il prit la petite fille dans ses bras, la mena vers sa mÃ¨re, et tout le monde s'occupa de la consoler.

Pendant ce temps, un vilain enfant roux, enfant du voisinage, s'Ã©tait emparÃ© de la canne que TancrÃ¨de avait laissÃ©e par terre en relevant la petite fille de madame ThÃ©lissier.

Il s'Ã©tait emparÃ© de la canne merveilleuse!

De cette canne qui...

De cette canne dont.

De cette canne par laquelle... avec laquelle... enfin, de la canne de M. de Balzac. L'affreux enfant se promenait dans la salle Ã manger, autour de la table ronde, Ã cheval sur cette canne; et comme il la tenait de la main gauche entre ses jambes, il Ã©tait invisible, l'affreux enfant! et TancrÃ¨de, ne le voyant pas armÃ© de sa canne, n'eut pas l'idÃ©e de la lui reprendre. Ã fatalitÃ©!

Malvina, heureuse de voir TancrÃ¨de consoler si gentiment sa fille, la laissa dans ses bras. C'Ã©tait la seule coquetterie volontaire dont elle fÃ»t capable, elle y fut entraÃ®nÃ©e par le plaisir qu'elle trouvait Ã les regarder tous deux; c'Ã©tait un spectacle qui charmait les yeux, que cette belle tÃªte de jeune homme si prÃ¨s de ce joli visage d'enfant.

Et lui, de son cÃ´tÃ©, employait ces flatteries dÃ©tournÃ©es, si connues des jeunes gens--voire mÃªme des conscrits pour sÃ©duire les bonnes d'enfants,--ces compliments qui s'adressent Ã la petite fille, et que la mÃ¨re seule peut comprendre.

TancrÃ¨de minaudait beaucoup, il faisait l'aimable, c'Ã©tait fort bien; mais quand on veut sÃ©duire, il faut tÃ¢cher de n'avoir pas autre chose Ã faire, et, quel que soit le bien que l'on envie, il ne faut pas nÃ©gliger le trÃ©sor qu'on possÃ¨de.

TancrÃ¨de, aprÃ¨s avoir jouÃ© longtemps avec l'enfant, alla reprendre son chapeau; mais quel fut son effroi, il ne retrouva plus sa canne.

--C'est AmÃ©dÃ©e qui l'a prise, dit un autre petit garÃ§on, jaloux de n'avoir pas eu le premier cette idÃ©e.

Et chacun se mit Ã appeler AmÃ©dÃ©e.

--AmÃ©dÃ©e, vous avez pris la canne du monsieur?

--AmÃ©dÃ©e, le monsieur demande sa canne.

--AmÃ©dÃ©e! AmÃ©dÃ©e!

--Eh bien, quoi? dit l'enfant invisible, me voilÃ ; pourquoi donc criez-vous comme Ã§a?

--Tiens, il est lÃ ... OÃ¹ donc es-tu cachÃ©?

--Je ne me cache pas, je suis lÃ .

On chercha sous la table.

--Allons, monsieur AmÃ©dÃ©e, dit une tante en fureur, c'est trÃ¨s-mal d'avoir pris une canne qui ne vous appartient pas, c'est trÃ¨s-indiscret; pourquoi avez-vous pris cette canne?

L'enfant, voyant qu'on le grondait d'avoir pris cette canne, la cacha bien vite dans un coin, et, se montrant tout Ã coup, arriva les mains vides dans le salon.

TancrÃ¨de, qui n'avait pas assistÃ© Ã cette scÃ¨ne, cherchait sa canne sous tous les meubles.

--Eh bien, la canne, dit quelqu'un Ã l'enfant, qu'en avez-vous fait?

--Moi, je n'ai pas pris de canne.

--Oh! le menteur! dit l'autre petit garÃ§on.

--Comment! vous n'avez pas pris la canne de monsieur?

--Non, madame.

--Que faisiez-vous dans la salle Ã manger? on vous a cherchÃ©, et l'on ne vous a pas trouvÃ©.

--J'Ã©tais cachÃ© sous la table pour faire peur Ã Jules, dit-il avec audace--car cet affreux enfant mentait trÃ¨s-bien.

La tante, qui avait Ã©tÃ© trÃ¨s-maladroite dans sa sÃ©vÃ©ritÃ©, le fut encore plus dans son indulgence.

--En effet, dit-elle, je suis allÃ©e moi-mÃªme chercher AmÃ©dÃ©e dans la salle Ã manger, et je puis dire que je n'ai pas vu la canne de monsieur entre ses mains.

--N'importe, cherchons, s'Ã©cria TancrÃ¨de dans la plus vive inquiÃ©tude.

On se prÃ©cipita dans la salle Ã manger, on chercha derriÃ¨re les buffets, rien;--prÃ¨s du poÃªle, rien!--Enfin quelqu'un s'Ã©cria:

--La voilÃ , je l'ai trouvÃ©e derriÃ¨re la porte.

TancrÃ¨de s'approcha tout joyeux:

--Tenez, lui dit la tante.

Et la tante lui prÃ©sente une canne.

Ã douleur! ce n'est pas la sienne, ce n'est pas la canne de M. de Balzac.

C'est une grosse canne Ã parapluie. L'affreux enfant s'approche, il examine la canne, et, niais comme un voleur, il s'Ã©crie:

--Tiens, c'est drÃ´le, c'est pas celle-lÃ avec quoi j'ai jouÃ©, je l'avais pourtant mise lÃ ; on l'a changÃ©e.

--Ah! malheureux! c'Ã©tait donc toi qui l'avais prise! s'Ã©cria TancrÃ¨de hors de lui.

Puis, craignant de se trahir:

--On s'est trompÃ©, dit-il; donnez-moi ce parapluie, tÃ¢chons seulement de savoir Ã qui il appartient.

XIII

SANS LE SAVOIR

Le cabinet de M. ThÃ©lissier avait une porte qui donnait sur la salle Ã manger; et comme M. ThÃ©lissier habitait le centre de Paris, le quartier des affaires, oÃ¹ les maisons sont serrÃ©es l'une contre l'autre pour empÃªcher le jour et l'air d'y pÃ©nÃ©trer, la salle Ã manger de M. ThÃ©lissier Ã©tait parfaitement obscure Ã midi; elle n'avait qu'une seule fenÃªtre posÃ©e de travers, et donnant sur un beau mur trouÃ© Ã§Ã et lÃ de petites lucarnes, jours de souffrance s'il en fut. Il arriva qu'un gros monsieur, aprÃ¨s une longue confÃ©rence, sortit de chez M. ThÃ©lissier, et s'en vint, dans cette salle Ã manger tÃ©nÃ©breuse, reprendre sa canne Ã parapluie dans le coin oÃ¹ il l'avait laissÃ©e. Comme il n'y voyait point, qu'il agissait Ã tÃ¢tons, il se trompa, et prit la canne de M. de Balzac pour la sienne; et comme il ne pleuvait pas, il fut quelque temps avant de s'apercevoir de sa mÃ©prise.

Ce gros monsieur, par une de ces fatalitÃ©s dont la vie est semÃ©e, s'Ã©tait foulÃ© le poignet droit quelques jours auparavant--vous devinez--et il avait le bras en Ã©charpe. Le bras droit!--devinez-vous?--Il prit donc la canne merveilleuse de la main gauche, et s'en alla tranquillement sans que personne le vÃ®t, invisible sans le savoir.

Il se promena quelques moments sur les boulevards avec assez d'agrÃ©ment. Tant qu'il marcha, tout alla bien; il Ã©vitait de lui-mÃªme les gens qui venaient Ã lui, et il cheminait sans obstacle. Mais la curiositÃ© le fit s'arrÃªter devant les affiches de spectacles, il les parcourut avec attention, le Vaudeville, le Gymnase, la Porte-Saint-Martin; il voulait tout lire pour mieux choisir ses plaisirs de la soirÃ©e; il en Ã©tait au Cirque-Olympique, et lisait cette affiche remarquable:

ASCENSION, CONTRE NATURE, DE LA JUMENT NOMMÃ E BLANCHE.

lorsqu'un jeune homme, trÃ¨s-pressÃ©, rasa le trottoir d'un pas rapide, et vint se briser avec violence contre le roc immobile et curieux qui lui barrait le chemin.

L'homme curieux reÃ§ut un coup terrible.--Prenez donc garde, Monsieur, cria-t-il, je ne suis pas un ciron imperceptible, vous pouviez bien me voir.--Le jeune homme n'avait qu'une idÃ©e, Ã©viter toute querelle qui le retarderait; et comme il ne regardait rien, tant il Ã©tait prÃ©occupÃ©, il ne s'aperÃ§ut pas qu'il n'avait rien vu.

Le merveilleux fut perdu pour celui-lÃ ; il lui passait devant les yeux tant de choses, il comptait si bien sur ses distractions,

que rien, dans cette circonstance, ne lui sembla extraordinaire. On est toujours invisible pour les esprits absorbÃ©s.

Le gros monsieur se rangea de cÃ´tÃ©, de maniÃ¨re Ã ne plus fermer le passage; il reÃ§ut plusieurs coups de coude pendant un quart d'heure, il les attribua au peu d'Ã©tendue du trottoir, et continua sa route en faisant mille rÃ©flexions raisonnables sur cette manie d'imitation qui nous fait Ã©tablir des trottoirs Ã Paris dans des rues trÃ¨s-Ã©troites, parce qu'il y en a Ã Londres dans des rues trÃ¨s-larges.

Ã€ la bonne heure! pensa-t-il en rejoignant les boulevards, on peut marcher Ã l'aise ici. Au mÃªme instant, un commissionnaire qui portait sur ses Ã©paules un grand cheval de bois--le roi des joujoux! invention sublime! premiÃ¨re Ã©motion de l'enfance--sortit non sans peine du fameux magasin de Tempier. Il hÃ©sita un moment avant de s'embarquer sur le boulevard, puis, voyant un espace vide, il s'avanÃ§a hardiment. On eÃ»t dit que ce cheval de bois qu'il soutenait dans les airs Ã©tait celui du siÃ©ge de Troie. Le gros monsieur flÃ¢nait dÃ©licieusement sans savoir que derriÃ¨re lui la machine des Grecs le menaÃ§ait. En passant devant l'horloge des _Bains Chinois_, le commissionnaire s'aperÃ§ut qu'il Ã©tait en retard; il doubla le pas.--Alors un choc terrible vint Ã©branler toutes les pensÃ©es du badaud Ã©pouvantÃ©.--C'est un grand malheur d'Ãªtre invisible sans Ãªtre insensible en mÃªme temps; et cela est bien commun dans ce monde. Il arrive souvent Ã des gens qui ne font nulle attention Ã nous de dire mille choses qui nous dÃ©chirent le cÅ ur.

Le gros monsieur ayant reÃ§u un coup violent dans la tÃªte, se retourne furieux.

--Monsieur! dit-il avec indignation.

Et il se trouve nez Ã nez avec une grande tÃªte de cheval en bois qui le regarde fixement.--Voyant qu'il ne pouvait y avoir eu dans cette attaque intention de l'offenser, il s'en prit au commissionnaire.

--Maladroit, s'Ã©cria-t-il, ne me voyais-tu pas? et comme je le disais tout Ã l'heure, suis-je donc un ciron imperceptible, que tu n'aies pu m'Ã©viter?

Le commissionnaire, qui ne voyait personne, ne savait Ã qui ces paroles s'adressaient. Il continua sa route sans mÃªme se retourner, car le cheval ne le lui permettait pas.

Le gros monsieur se frotta la tÃªte, ramassa son chapeau et traversa le boulevard.

L'autre cÃ´tÃ© est plus tranquille, se dit-il.

Et il s'avanÃ§a vers le CafÃ© de Paris.

En effet, peu de personnes se promenaient sur ce boulevard; ce n'Ã©tait pas encore la saison oÃ¹ il est impraticable. Quelques femmes Ã§Ã et lÃ allaient regarder les Ã©toffes Ã©talÃ©es aux _Chinois_ et au _Sauvage_, Ã©tudiaient les bijoux nouveaux chez _Boulet_. Deux ou trois dÃ©putÃ©s, arrÃªtÃ©s par une rencontre, Ã©changeaient quelques nouvelles. Du reste, ce boulevard Ã©tait presque dÃ©sert.

Le gros monsieur s'y pavanait; mais tout Ã coup sortit de la rue du Helder une petite blanchisseuse tortue et boiteuse, portant un Ã©norme panier pendu Ã son bras, et traÃ®nant, d'un

pas indÃ©cis, elle et sa charge pÃ©niblement. Le monsieur la vit venir Ã lui.

--C'est pitiÃ©, pensa-t-il, que de charger ainsi de ce fardeau cette chÃ©tive crÃ©ature.

Et il se dÃ©tourna pour lui laisser plus d'espace; mais la petite blanchisseuse, vacillant dans sa marche, fatiguÃ©e de son fardeau, le changea de bras, et entraÃ®nÃ©e par sa pesanteur, s'en alla tomber, par un dÃ©tour, sur le prudent promeneur, en frÃ´lant avec son panier, de toute la force de sa faiblesse, les jambes du monsieur, qui poussa un cri de surprise et de fureur.

--Prenez donc garde, mademoiselle! ne pouvez-vous m'Ã©viter? En vÃ©ritÃ©, vous me feriez croire que je suis un ciron imperceptible...

--Ce panier est trop lourd, dit la petite blanchisseuse, sans voir le monsieur.

Et elle continua son chemin.

--Je ne suis pas chanceux aujourd'hui, pensa l'homme invisible. L'un me heurte au milieu du corps; l'autre me fend la tÃªte; celle-ci me prend aux jambes; en vÃ©ritÃ©, j'ai du malheur. Aussi quand on n'a pas l'usage de ses deux bras, on est tout dÃ©sorganisÃ©.

Il prit la rue du Helder, qu'il continua jusqu'Ã la rue des Trois-FrÃ¨res; arrivÃ© lÃ , il entendit une fenÃªtre s'ouvrir au-dessus de sa tÃªte--une jeune femme s'avanÃ§a sur la balustrade tenant Ã la main un vase de fleurs; c'Ã©taient des fleurs d'automne, des roses du Bengale, des reines-marguerites, des chry-

santhÃ©mum pourpres et blancs. Ces fleurs n'Ã©taient plus fraÃ®ches, on allait les renouveler.

La jeune femme regarda de tous cÃ´tÃ©s.

--Personne, dit-elle, personne!

Et le monsieur invisible Ã©tait sous la fenÃªtre.

--Personne!

Et puis elle jeta les fleurs dans la rue.--Le monsieur reÃ§ut toutes les fleurs et l'eau des fleurs--eau verdÃ¢tre et fÃ©tide, qui ne pardonne pas aux habits, et qui teignit avec une promptitude surprenante le gilet blanc du gros monsieur.

Sa colÃ¨re!... elle est impossible Ã dÃ©crire.

Sa figure! elle Ã©tait risible; heureusement, on ne la voyait pas. Des larmes vertes coulaient sur ses joues, des marguerites sÃ©parÃ©es du bouquet dans leur chute s'Ã©taient arrÃªtÃ©es sur le bord de son chapeau et lui donnaient l'air d'un berger; des chrysanthÃ©mum Ã©taient restÃ©s sur ses larges Ã©paules, des roses s'Ã©taient fixÃ©es par leurs Ã©pines sur ses bras, dans ses favoris, derriÃ¨re le collet de son habit; c'Ã©tait comme un buisson de fleurs, malheureusement de vieilles fleurs.

Honteux, furieux, il secoua tous ces bouquets, et, ne pouvant se montrer nulle part en cet Ã©tat, il retourna chez lui,--oÃ¹ personne ne l'attendait!

C'Ã©tait un dimanche: ce jour-lÃ , il avait coutume d'aller dÃ®ner chez un de ses amis; on Ã©tait joyeux au logis, le maÃ®tre ne devait pas rentrer de toute la soirÃ©e.

La cuisiniÃ¨re, qui Ã©tait fort jolie, la cuisiniÃ¨re d'un vieux garÃ§on est toujours jolie, devait aller au spectacle; elle Ã©tait belle et parÃ©e, et ne voyant pas revenir le domestique son confrÃ¨re, qui devait lui donner le bras pour la conduire Ã la _GaÃ®tÃ©_, elle Ã©tait montÃ©e dans _l'appartement_ pour savoir ce qui retardait son chevalier.

Celui-ci Ã©tait occupÃ© Ã choisir le gilet qu'il comptait emprunter tacitement Ã son maÃ®tre pour ce jour-lÃ .

Le choix fait, elle l'aidait Ã le rÃ©trÃ©cir: et l'on s'amusait, on plaisantait, on cherchait Ã remplir l'espace qui existait entre le dos et l'Ã©toffe, vu la diffÃ©rence qui existait entre la taille du maÃ®tre et celle du valet.

Le Frontin avait pris deux coussins: l'un figurait le dos de monsieur, et l'autre sa poitrine; et puis Frontin singeait son maÃ®tre, et, ce qui Ã©tait plus mal, se plaisait Ã le contrefaire.

--Mets donc l'habit de monsieur, dit la cuisiniÃ¨re; tiens, comme Ã§a... on croirait que c'est lui. Oh! que t'es laid! marche donc! Oh! que c'est bien Ã§a! le nez en l'air! Oh! c'est Ã§a! t'as l'air bÃªte comme lui.

Or, monsieur Ã©tait lÃ depuis un quart d'heure, immobile, stupÃ©fait et invisible.

Enfin, il retrouva la voix.

--Joseph! s'Ã©cria-t-il.

La rieuse cuisiniÃ¨re, ne voyant personne, s'imagina que Joseph, pour complÃ©ter la ressemblance, imitait aussi la voix de son maÃ®tre.

--C'est bien comme cela qu'il t'appelle, dit-elle. Ah! ah! ah!... c'est bien comme lui!

--Rosalie! cria de nouveau le maÃ®tre, de plus en plus irritÃ©.

Et Rosalie, ne voyant personne et poursuivant son idÃ©e, rÃ©pondait:

--C'est cela... je crois l'entendre.... quoi!

Enfin le maÃ®tre, hors de lui, jeta par terre la canne qui le rendait invisible, et s'en vint saisir au collet son insolent valet de chambre, avec la seule main qui fÃ»t capable d'exprimer sa colÃ¨re.

--Monsieur! s'Ã©crie la cuisiniÃ¨re anÃ©antie.

--Monsieur! dit le Frontin dÃ©sarmÃ©.

--Je vous chasse tous deux.

--Mais monsieur...

--Je vous chasse, entendez-vous? silence! Donnez-moi ce qu'il me faut pour m'habiller: demain vous sortirez d'ici tous les deux.

Il s'habilla.

Le valet, voyant la verdure qui recouvrait les vÃªtements de son maÃ®tre, ne put s'empÃªcher de dire:

--OÃ¹ donc monsieur a-t-il Ã©tÃ©? qu'est-il arrivÃ© Ã monsieur?

Le maÃ®tre ne rÃ©pondit point, il ne dit que ces mots en partant:

--Vous reporterez ce soir cette canne chez M. ThÃ©lissier, et vous demanderez mon parapluie que j'y ai laissÃ©.

--Oui, monsieur.

Et la canne resta aux mains d'un domestique renvoyÃ©!

XIV

NOUVEAUX PÃ RILS

Aussi courut-elle plus d'un danger.

Rosalie, trop affligÃ©e pour aller au spectacle, rendit Ã Joseph sa libertÃ©.

Joseph se prÃ©para tristement Ã reporter la canne chez M. ThÃ©lissier.

Mais, chemin faisant, il rencontre un ami.

On cause; Joseph confesse que son maÃ®tre l'a renvoyÃ©; l'ami s'Ã©tonne, il connaÃ®t une place vacante, on lui a demandÃ© quelqu'un; il propose d'entrer chez un marchand de vin pour causer de l'affaire plus Ã l'aise. Joseph accepte, on boit beaucoup.

D'autres personnes viennent chez le mÃªme marchand de vin.

Un plaisant dÃ©sire la place de ces messieurs; la plaisanterie est mal prise. Joseph est querelleur; il menace, il fait valoir la canne. On mÃ©prise la canne; la canne s'indigne, elle agit.

Injures, coups de pied, coups de poings, coups de canne; les combattants se poursuivent dans la rue. La querelle s'Ã©chauffe Ã tel point qu'on sent le besoin d'un commissaire de police. On court chercher le commissaire.

Pendant ce temps, les deux champions se disputent la canne, l'un pour la garder, l'autre pour la reprendre, elle donne trop d'avantage Ã son ennemi.

Bref, dans la lutte, tous deux la tiennent de la main gauche.

Le commissaire arrive.

--OÃ¹ sont-ils?

Plus de combattants.

--Vous m'aviez dit que deux hommes se battaient! je ne les vois pas, dit M. le commissaire.

--Ah! je les entends, reprend la servante; ils sont sans doute dans l'autre rue.

Ã mystÃ¨re! on entend des injures Ã©pouvantables, on ne voit personne; personne que des tÃ©moins hÃ©bÃ©tÃ©s qui regardent sans rien comprendre.

Enfin les deux ennemis, Ã©puisÃ©s de fureur, lÃ¢chent la canne tous deux en mÃªme temps--- et viennent tomber aux pieds de M. le commissaire, que leur chute fait reculer d'un pas. La canne est tombÃ©e avec eux.

M. le commissaire d'un air trÃ¨s-majestueux la ramasse. Comme il a besoin de toute son Ã©loquence et qu'il parle plus facilement de la main droite, il prend la canne de la main gauche.

Plus de commissaire!

Ã clipse totale d'un commissaire de police!

--Ah! dit le marchand de vin aux deux querelleurs, M. le commissaire est lÃ qui va vous mettre Ã la raison.

--Eh bien, oÃ¹ est-il donc, M. le commissaire? il Ã©tait lÃ il n'y a qu'un instant.

--Je l'entends qui parle, dit quelqu'un.

En effet, M. le commissaire, quoique invisible, n'en Ã©tait pas moins conciliant; son discours pacifiant allait toujours son petit train. Son attitude Ã©tait trÃ¨s-noble, son air trÃ¨s-calme, malheureusement ce beau maintien Ã©tait perdu.

Enfin Joseph, revenu Ã lui-mÃªme, demande sa canne; il crie qu'on lui a volÃ© sa canne, et M. le commissaire, pour la lui rendre avec plus de dignitÃ©, la fait passer dans sa main droite.

M. le commissaire reparaÃ®t.

Comme il y avait de chaque cÃ´tÃ© du cabaret deux portes qui donnaient sur deux rues diffÃ©rentes, ces disparitions merveilleuses furent expliquÃ©es, et, la querelle terminÃ©e, on ne s'en inquiÃ©ta plus. M. le commissaire fit une allocution pleine de sagesse aux deux ennemis, qui s'humiliÃ¨rent.

Joseph se hÃ¢ta de reporter la canne chez madame ThÃ©lissier, qui s'empressa elle-mÃªme de la renvoyer Ã M. Dorimont, sans se douter, la pauvre femme, des tourments qu'elle lui prÃ©parait.

Que ceux qui ont retrouvÃ© un amour qu'ils croyaient perdu, qui ont sauvÃ© un ami en danger, qui ont obtenu la grÃ¢ce d'un condamnÃ©, qui ont vu guÃ©rir un malade, qui ont refait leur fortune, se figurent ce qu'Ã©prouva TancrÃ¨de en retrouvant son trÃ©sor Ã©garÃ©. Pour nous, nous reconnaissons l'impossibilitÃ© de le dÃ©crire.

XV

SÃ DUCTIONS

Une fois rentrÃ© en possession de son trÃ©sor, TancrÃ¨de ne songea plus qu'Ã ses amours, et la canne lui fut trÃ¨s-utile pour continuer ses assiduitÃ©s.

TancrÃ¨de allait presque tous les jours chez madame ThÃ©lissier; mais il se rendait chez elle si adroitement, qu'il ne pouvait la compromettre.

SitÃ´t qu'il arrivait dans la rue de Gaillon, il passait la canne dans sa main gauche et devenait invisible. Il entrait ainsi dans la maison Ã l'insu du portier; il montait l'escalier, il sonnait, on faisait attendre un instant, puis le domestique venait ensuite ouvrir la porte: ne voyant personne, il s'avanÃ§ait vers l'escalier pour savoir qui avait sonnÃ©, et s'Ã©criait:

--On est parti!

Pendant ce temps, M. Dorimont entrait chez Malvina.

--J'ai trouvÃ© la porte ouverte, disait-il.

--Ce sont mes enfants qui l'ont laissÃ©e ouverte sans doute; Pauline ne sait pas encore la fermer.

Et le merveilleux s'expliquait toujours.

TancrÃ¨de restait avec Malvina tant qu'elle Ã©tait seule; s'il entendait venir quelqu'un, il se levait et s'en allait bien vite, en repassant la canne dans sa main gauche.

--De sorte que jamais on ne le voyait chez madame ThÃ©lissier, ou du moins rarement, et pourtant il y venait tous les jours.

Malvina ne se doutait de rien, et comme elle Ã©vitait de prononcer le nom de M. Dorimont, parce que ce nom la faisait rougir, elle ne s'apercevait pas qu'on ne parlait jamais de lui; elle croyait que ce silence venait d'elle, et elle ne songeait pas Ã s'en Ã©tonner.

TancrÃ¨de Ã©tait heureux; il Ã©tait aimÃ©, on ne le lui cachait pas; mais il y avait encore loin de l'aveu chaste qu'il avait obtenu, au bonheur cruel qu'il ambitionnait.

--Cette petite femme-lÃ qui paraÃ®t si naÃ¯ve, pensait-il, sera trÃ¨s-difficile Ã entraÃ®ner.

Il avait raison. De nos jours, il n'y a plus que la candeur qui soit farouche.

Cette situation est insupportable, se dit-il un jour; je ne puis pas vivre plus longtemps dans cette incertitude, et d'ailleurs ma canne! il faut bien l'employer.

Il rÃ©flÃ©chit beaucoup, et il alla voir une seconde fois _Robert le Diable_ pour s'inspirer.

Madame Damoreau Ã©tait encore Ã l'OpÃ©ra, Ã cette Ã©poque; elle chanta d'une maniÃ¨re si admirable l'air du quatriÃ¨me acte: _GrÃ¢ce! grÃ¢ce pour toi-mÃªme! et grÃ¢ce pour moi!_... et elle Ã©tait si jolie Ã genoux, que TancrÃ¨de fut Ã©lectrisÃ©.

Il ne comprit rien Ã la gÃ©nÃ©rositÃ© de Robert; la musique est si belle, qu'elle produit prÃ©cisÃ©ment l'effet contraire Ã celui qu'elle doit produire dans l'ouvrage. C'est lÃ le mÃ©rite. TancrÃ¨de sortit de l'OpÃ©ra passionnÃ©ment impitoyable, et il se dirigea vers la demeure de Malvina, armÃ© de sa canne diabolique.

Et la pauvre Malvina, Ã ce pouvoir magique, Ã ce prestige, n'avait rien Ã opposer, ni talisman, ni chaperon, pas mÃªme ce redoutable dÃ©fenseur des jeunes femmes, cette Ã©gide qui les prÃ©serve souvent dans de bien grands pÃ©rils: la prÃ©sence de ses enfants; car le protecteur naturel des femmes est moins un vieux pÃ¨re, un grand frÃ¨re, qu'un tout petit enfant.--et Malvina, par un hasard fatal, n'avait prÃ¨s d'elle ni ses fils ni sa fille ce soir-lÃ , depuis deux jours elle les avait confiÃ©s Ã leur grand'mÃ¨re, par crainte de la rougeole qui Ã©tait dans sa maison. C'Ã©tait un soin prudent; mais, hÃ©las! cela porte toujours malheur Ã une jeune mÃ¨re, de quitter ses enfants.

Il Ã©tait minuit!

XVI

GRÃ-CE! GRÃ-CE POUR TOI-MÃ ME!... ET GRÃ-CE POUR MOI!

--Quoi, Monsieur, vous ici?... Ã cette heure?... Mais c'est affreux!...

--Malvina!

--C'est infÃ¢me!

--Est-ce Ã moi que vous devez parler ainsi, Malvina? Je croyais que vous m'aimiez?...

--Oui, je croyais... mais... mais comment Ãªtes-vous ici? Qui vous a fait entrer?... Si JosÃ©phine Ã©tait capable...

--Ne l'accusez pas; ce n'est pas elle.

--Je la chasserai!

--De grÃ¢ce, calmez-vous; personne ne m'a vu venir.

--Une heure du matin!... Venir chez une femme qui ne vous a jamais donnÃ© le droit d'agir ainsi! chez une femme qui vous aimait... qui aurait sacrifiÃ© sa vie pour vous, qui avait confiance en vous. Ah! c'est horrible!

--Rassurez-vous, madame; je vous aime, vous Ãªtes libre auprÃ¨s de moi. Je ne voulais que votre amour; mon seul tort est d'y avoir cru.

--Qui vous a fait entrer ici? Expliquez-moi ce mystÃ¨re. FranÃ§ois vous est-il vendu?

--Je n'ai sÃ©duit aucun de vos domestiques, madame, et si ma prÃ©sence vous irrite Ã ce point, je puis m'Ã©loigner sans qu'aux yeux de personne vous soyez compromise.

--Je ne vous comprends pas, c'est Ã devenir folle! Dites, par oÃ¹ Ãªtes-vous venu?

--Par la fenÃªtre, rÃ©pondit TancrÃ¨de audacieusement.

--Ah! mon Dieu! s'Ã©cria-t-elle, il pouvait se tuer...

Et TancrÃ¨de improvisa ce mensonge:

--J'Ã©tais chez un jeune peintre de mes amis, qui demeure prÃ¨s de vous. Les fenÃªtres de son atelier donnent sur votre cour. Je l'ai quittÃ© ce soir, Ã l'heure ordinaire; mais au lieu de sortir par la porte, je suis montÃ© sur la terrasse, de lÃ sur les toits... et j'ai pu pÃ©nÃ©trer dans cette maison par la fenÃªtre du grenier qu'on a laissÃ©e ouverte.

Ce rÃ©cit Ã©tait absurde, et par cela mÃªme il fit bon effet. L'extravagant est le probable, en amour.

Malvina fut si Ã©pouvantÃ©e du danger que TancrÃ¨de avait couru pour elle, qu'elle lui pardonna sa tÃ©mÃ©ritÃ©.

--Mon Dieu, dit-elle, quelle folie! cette maison est si haute!...

TancrÃ¨de, voyant le cÅ ur de la femme reparaÃ®tre, Ã©prouva quelque honte d'avoir par un mensonge usurpÃ© cette pitiÃ©; il perdit de son audace.

--Puisque mon imprudence vous offense, dit-il, je vais vous quitter; mais avant de me renvoyer si cruellement... Malvina, pardonnez-moi.

--Vous ne pouvez partir; redescendre de cette terrasse serait plus difficile que d'y monter. Il faut attendre.

--Attendre qu'il fasse jour, pour qu'on me voie?

--Non, il faut vous cacher.

--OÃ¹ me cacher?...

Elle rÃ©flÃ©chit un moment, puis elle reprit:

--Dans la lingerie... oui, personne n'y viendra. Vous y resterez jusqu'au matin, et puis quand tout le monde sera levÃ© dans la maison, Ã l'heure enfin oÃ¹ vous pourriez vous montrer convenablement, vous partirez...

--Non, j'aime mieux vous quitter; je me repens dÃ©jÃ d'Ãªtre venu, dit-il avec tristesse.

--Que vous Ãªtes mÃ©chant!

Il voulut s'Ã©loigner.

Elle frÃ©mit.

--Attendez un moment encore, dit-elle, peut-Ãªtre y a-t-il un autre moyen...

--Si c'est pour m'Ã©pargner un danger que vous me retenez, madame, rassurez-vous, je n'ai rien Ã craindre.

--Vous ne pouvez repartir par cette terrasse, je ne le veux pas.

--Ah! c'est juste, reprit-il avec amertume, si l'on trouvait un homme tombÃ© d'une fenÃªtre de votre maison, cela pourrait vous compromettre.

Elle fut si blessÃ©e de cette idÃ©e, qu'elle n'y rÃ©pondit point.

Elle Ã©tait agitÃ©e, elle tremblait; enfin, elle prit un parti.

--Restez, monsieur, dit-elle froidement.

Puis elle s'approcha de la cheminÃ©e, ranima le feu, alluma d'autres bougies, ferma les rideaux de son lit, et, s'Ã©tant enveloppÃ©e d'un grand chÃ¢le, vint s'asseoir dans un fauteuil, en faisant signe Ã son hÃ´te importun de prendre une chaise en face d'elle.

TancrÃ¨de s'Ã©tablit alors comme une visite, elle comme une voyageuse rÃ©signÃ©e Ã passer la nuit dans le salon d'une auberge dont toutes les chambres sont occupÃ©es.

TancrÃ¨de la regardait en silence; tant de calme et de fermetÃ© le rÃ©voltait.

--Elle ne m'aimait point, pensait-il, je m'Ã©tais trompÃ©.

Cette pensÃ©e le faisait souffrir; il voulut s'en venger. Il affecta une grande indiffÃ©rence, et joua le rÃ´le d'un homme subitement guÃ©ri de son amour; il sentait sa situation ridicule. Malvina avait sur lui trop d'avantages par sa froideur et sa dignitÃ©; il voulut la dÃ©concerter en dÃ©truisant ce prestige, en Ã´tant Ã cette scÃ¨ne toute la solennitÃ© que le maintien grave de madame ThÃ©lissier lui donnait.

Alors il prit la parole, comme s'il causait dans un salon, et dit d'un air parfaitement sÃ©rieux:

--Vous savez, madame, que M. Guizot a offert sa dÃ©mission?

Malvina, qui ne s'attendait nullement Ã M. Guizot, Ã cette heure, ne put s'empÃªcher de sourire.

--Il est un peu tard pour parler politique, dit-elle.

--Oh! je n'y tiens pas...

Il se tut encore quelques instants; puis il reprit avec le mÃªme aplomb:

--Scribe se met, dit-on, sur les rangs, pour Ãªtre de l'AcadÃ©mie; on croit qu'il sera nommÃ©.

Elle sourit encore malgrÃ© elle.

--Quelle manie de conversation avez-vous donc? dit-elle.

--Quoi! vous voulez que je reste sans mot dire, sans dormir, sans aimer, depuis deux heures du matin jusqu'Ã deux heures de la journÃ©e? car il ne sera pas convenable que je m'en aille avant l'heure oÃ¹ j'aurais pu venir.

--Et bien! causez, dites ce qu'il vous plaira.

Il resta quelques moments Ã chercher, aprÃ¨s quoi il continua:

--Vous avez lÃ de jolis flambeaux, madame, mais je remarque sur ces Ã©tagÃ¨res plusieurs choses du mÃªme genre, ces vases, ces flacons; vous aimez donc beaucoup les Chinois, madame?

Ce mot de Chinois est en possession de faire rire depuis des siÃ¨cles, on ne sait pourquoi; mais prononcÃ© d'une maniÃ¨re si pÃ©dante, Ã cette heure et dans la situation romanesque oÃ¹ se trouvait Malvina, ce mot Ã©tait irrÃ©sistible, elle ne put l'entendre sans rire. TancrÃ¨de, la voyant moins sÃ©vÃ¨re, ajouta:

--Vous n'avez jamais rÃ©flÃ©chi, madame, Ã cette prÃ©fÃ©rence qui vous entraÃ®ne, Ã votre insu, vers le Chinois?

--Non, monsieur, rÃ©pondit-elle, il fallait qu'un homme vÃ®nt Ã cette heure, chez moi, malgrÃ© moi...

Elle ne put achever, et se mit Ã rire franchement.

--Ah! vous vous moquez de moi, dit-il avec grÃ¢ce, et vous avez raison.

Mais en disant cela, il se rapprocha d'elle et voulut lui prendre la main; elle la retira vivement.

--Non, laissez-moi, dit-elle, je vous en veux; je ris, parce que cette situation est ridicule, et que vous me dites des folies; mais sÃ©rieusement votre conduite me fÃ¢che, et je regrette la confiance que j'avais en vous.

Pauvre femme! ces paroles Ã©taient une grande faute, car elles ramenaient la conversation et toutes les pensÃ©es vers l'amour. Quand on est fÃ¢chÃ© contre un homme qu'on aime, c'est une trÃ¨s-grande faiblesse que de lui parler de ses torts; c'est risquer qu'il se justifie; et c'Ã©tait une grande imprudence pour une si jeune femme que de s'exposer Ã Ã©couter les excuses d'un si beau jeune homme, Ã deux heures et demie du matin. Un pardon accordÃ© Ã cette heure est bien vite un crime pour tous deux.

HÃ©las! il se justifia--par la seule excuse qui explique de semblables imprudences, par trop d'amour; et c'est une bien bonne excuse prÃ¨s d'une femme! Il demanda pardon si humble-

ment, qu'on n'osa plus lui en vouloir. Il Ã©tait si malheureux d'avoir dÃ©plu, qu'il fallut bien le consoler.

Que vous dirai-je? Ã peine quelques minutes s'Ã©coulÃ¨rent--et un changement notable s'Ã©tait opÃ©rÃ© dans le dialogue de ces gens naguÃ¨re si irritÃ©s l'un contre l'autre. La conversation Ã©tait devenue plus en harmonie avec l'heure, le lieu et la situation des personnages; on n'avait plus besoin, pour la soutenir, de parler ministÃ¨re, acadÃ©mie, et il ne fut plus question une seule fois de l'Ã©lection de M. Scribe et de la dÃ©mission de M. Guizot.

XVII

JOIE INCONNUE

Il est pour les femmes un moment de dÃ©lire, que l'Ãªtre le plus aimÃ© ignore, et qui serait le plus beau secret de sa vie, s'il pouvait le deviner.

C'est l'heure de solitude qui suit une prÃ©sence adorÃ©e; c'est l'instant oÃ¹, rendue Ã elle-mÃªme par la suspension d'une fÃ©licitÃ© trop grande, l'Ã¢me s'Ã©panouit et savoure avec enchantement une joie naguÃ¨re trop puissante, presque pÃ©nible par son excÃ¨s; c'est l'instant oÃ¹ la pensÃ©e timide s'Ã©lance, s'abandonne, se livre, oÃ¹ la passion s'exprime, oÃ¹ l'extase retrouve la voix.

Alors la vie s'illumine, notre cÅ ur s'enflamme de mille clartÃ©s, comme un temple pour un triomphe, il se pare de toutes ses gloires, il brille comme pour une fÃªte: c'est un

triomphe que d'Ãªtre aimÃ©, et dans les transports de sa reconnaissance, il Ã©lÃ¨ve vers l'objet de son culte un _Te Deum_ d'actions de grÃ¢ces, un hymne de bonheur et d'amour.

Rester seule avec cette enivrante pensÃ©e: Il m'aime!... Ce moment est peut-Ãªtre le plus doux moment pour une femme, chez qui la passion la plus vive est toujours voilÃ©e d'un nuage de timiditÃ©. C'est alors qu'elle aime, alors qu'elle ose aimer! Elle est seule, sans tÃ©moin, car celui qu'on chÃ©rit le plus est encore un tÃ©moin.

En sa prÃ©sence, l'Ã¢me est longtemps gÃªnÃ©e; son aspect nous jette dans un si grand trouble, sa voix nous fait tressaillir, son regard nous Ã©blouit, sa pensÃ©e nous absorbe; une Ã©motion si violente est presque un tourment. Nous sommes alors la proie de notre bonheur, nous ne songeons pas Ã le savourer.

Mais sitÃ´t qu'un adieu passager nous dÃ©livre, notre Ã¢me magnÃ©tisÃ©e respire, elle s'exhale, elle retrouve sa volontÃ©, elle se comprend, elle sait qu'elle aime; elle ne subit plus son amour, elle l'accepte, pour ainsi dire. Alors elle ose rappeler le maÃ®tre qui vient de la quitter, elle ose l'Ã©voquer, elle le ramÃ¨ne par la pensÃ©e, elle le retient, elle lui parle, elle lui confie toute sa folie, elle lui raconte son bonheur; comme il n'est plus lÃ que par un rÃªve, elle n'a plus peur de lui, elle peut Ãªtre franche, elle lui dit tout. Seule, elle a plus d'amour qu'en sa prÃ©sence; seule, elle est plus Ã lui que sur son cÅ ur.

Et Malvina se croyait seule.

Quand il avait fallu se quitter, tremblante et d'un pas discret, elle avait conduit TancrÃ¨de dans une espÃ¨ce d'antichambre

oÃ¹ il devait passer le reste de la nuit.

TancrÃ¨de y Ã©tait restÃ© quelques instants. Mais--il y a toujours des hasards comiques dans les plus romanesques aventures.--Il arriva qu'un chien, un malheureux chien, qui habitait une chambre voisine, sentit notre hÃ©ros et s'alarma; il se prit Ã aboyer sous prÃ©texte qu'il Ã©tait de bonne garde; il aboya si fort, si obstinÃ©ment, si fidÃ¨lement, que TancrÃ¨de comprit qu'il ne pouvait sÃ©journer plus longtemps dans cet endroit, sans attirer l'attention de toute la maison; car le don d'invisibilitÃ© ne protÃ©ge pas contre la divination nasale du chien.

TancrÃ¨de revint sur ses pas. Madame ThÃ©lissier n'avait pas encore refermÃ© les portes de l'appartement; la bougie qu'elle portait s'Ã©tait Ã©teinte, et cela l'avait retardÃ©e. TancrÃ¨de voulut d'abord lui parler, lui expliquer son danger, mais il changea d'idÃ©e. Pourquoi l'inquiÃ©ter? pensa-t-il; et il rentra invisible dans la chambre de Malvina.

Et Malvina se croyait seule et il Ã©tait lÃ !

Comme elle Ã©tait Ã©mue!--Ã peine pouvait-elle se soutenir.

Elle s'appuya sur une table, puis elle passa sa main sur son front pour recueillir ses idÃ©es; elle croyait rÃªver;--mais quand elle eut jetÃ© les yeux autour d'elle, qu'elle eut regardÃ© la place oÃ¹ il Ã©tait, encore parÃ©e de sa prÃ©sence, elle comprit la vÃ©ritÃ©, elle comprit qu'elle aimait, qu'elle venait de donner sa via par amour.

Alors elle pensa Ã lui, rien qu'Ã lui--elle ne pense pas Ã ses enfants qu'elle adore, Ã son mari qu'elle respecte et qu'elle a tra-

hi, Ã sa mÃ¨re qui fut toujours irrÃ©prochable et qui la maudirait... elle ne sait plus rien de sa vie passÃ©e; elle a oubliÃ© sa naissance, son nom, sa jeunesse--son existence ne date que d'une heure; elle ne pourrait pas dire qui elle est, elle a tout oubliÃ©, vous dis-je, et c'est son excuse.

Elle aime!... ce mot puissant remplit tout son cÅ ur. Demain, elle se ressouviendra, demain elle retrouvera des remords et des larmes; ce soir elle est aimÃ©e, et toute sa pensÃ©e est amour!

HÃ©las! rien ne l'avait prÃ©parÃ©e Ã l'amour; il l'a frappÃ©e comme la foudre, sans qu'elle pÃ»t songer Ã l'Ã©viter. Une si violente passion dans un cÅ ur si jeune est terrible; Malvina est trop faible pour avoir l'idÃ©e de combattre, trop franche pour n'Ãªtre pas heureuse; mais cette joie est mortelle, elle l'enivre, elle l'Ã©gare; pauvre femme! dans sa joie elle fait pitiÃ©.

Oui, mais Ã lui elle doit plaire; pour lui elle est sÃ©duisante, ainsi!

Quel dÃ©lire! quelle fiÃ¨vre! elle parle, il l'Ã©coute.

--Que je l'aime! dit-elle d'une voix Ã©touffÃ©e, qu'il est charmant! qu'il est beau! oh! mon Dieu! comme je l'aime!

Elle est folle... mais il la trouve sublime dans sa dÃ©mence, lui!--Il la contemple, il l'adore.

Tout Ã coup il la voit sourire; puis, gracieuse comme une enfant, rassembler dans ses mains ses longs et noirs cheveux; elle les regarde, elle se rappelle comme il les a baisÃ©s; et folle, elle les baise et les admire. Elle admire ses bras, ses belles et blanches mains; elle se souvient de ce qu'il a dit en les caressant; elle se

rÃ©pÃ¨te ces paroles si tendres, ces voluptueuses flatteries qui l'enivraient; elle se rÃ©jouit d'Ãªtre belle, elle s'enorgueillit d'elle-mÃªme, elle s'aime comme un souvenir.

Une pensÃ©e la fait rougir, une autre l'attendrit, elle pleure; puis la joie plus vive revient. Elle l'appelle, lui qu'elle aime, elle dit son nom avec ivresse, elle lui rÃ©vÃ¨le toute sa passion; et pÃ¢le, tremblante, vaincue par une Ã©motion si nouvelle, elle tombe Ã genoux, Ã©puisÃ©e, fondant en larmes et souriant d'amour.

Et lui est lÃ ... immobile... enivrÃ©; il est lÃ qui la regarde aimer!

Longtemps il a respectÃ© son dÃ©lire, pour mieux surprendre tant d'amour: mais bientÃ´t cet amour l'entraÃ®ne; Malvina est si belle Ã genoux!--Son courage l'abandonne; il va s'Ã©lancer auprÃ¨s d'elle, la soutenir dans ses bras, la serrer sur son cÅ ur...--Adieu ses serments! adieu le mystÃ¨re de la canne merveilleuse!--Monsieur de Balzac, vous serez trahi; Malvina va savoir par quel prodige TancrÃ¨de l'a suivie, votre secret sera dÃ©voilÃ©... Monsieur de Balzac, tremblez donc!...--mais non, vous Ãªtes l'auteur de la _Physiologie du Mariage_, et vous conserverez tous vos droits.

Comme TancrÃ¨de, emportÃ© par sa tendresse, allait rÃ©vÃ©ler sa prÃ©sence, des pas traÃ®nants se firent entendre dans le corridor.

Malvina se lÃ¨ve... elle Ã©coute; la clef tourne dans la serrure; la porte de sa chambre s'ouvre... M. ThÃ©lissier, vÃªtu d'une robe de chambre Ã ramages, coiffÃ© d'un bonnet de soie

noire et tenant une veilleuse Ã la main, entre dans l'appartement de sa femme.

TancrÃ¨de, quoique invisible, recule Ã©pouvantÃ©.--Malvina frÃ©mit: mais ce n'est pas le remords qui l'agite; le remords, c'est dÃ©jÃ la raison, c'est de la force; un remords, c'est dÃ©jÃ une distraction dans l'amour, et l'amour dans son cÅ ur est encore tout-puissant; l'heure des remords n'est pas encore venue; l'aspect de son Ã©poux ne lui en donne mÃªme pas. Ce n'est point de la honte qu'elle Ã©prouve Ã sa vue, c'est de la haine. Elle n'a pas peur de sa colÃ¨re, elle a horreur de sa tendresse, elle ne songe qu'Ã l'Ã©viter. Elle s'indigne, toute son Ã¢me se rÃ©volte contre lui; elle ne lui appartient plus, elle est libre, elle s'est affranchie par la trahison.--Ã misÃ¨re! ses devoirs ont changÃ© de maÃ®tre; sa fidÃ©litÃ© est Ã celui qu'elle aime; l'homme qu'elle n'aime pas est son ennemi.

M. ThÃ©lissier Ã©tait loin de deviner ce qui se passait dans l'Ã¢me de sa femme; il la croyait incapable d'Ã©prouver la moindre passion. Il avait Ã©pousÃ© Malvina si jeune qu'il la traitait toujours comme une enfant. Les gens qui nous ont vus naÃ®tre ne nous connaissent jamais; ils ne veulent pas comprendre que l'on grandisse, ils nous regardent toujours avec leurs prÃ©ventions; et, dans leur Ã©tonnement stupide, ils appellent Â«Ã©trange changement de caractÃ¨reÂ» les dÃ©veloppements naturels que l'Ã¢ge amÃ¨ne dans nos idÃ©es, dans nos dÃ©fauts et dans nos sentiments.--On ne peut pas imaginer qu'une femme qu'on a vue jouer Ã la poupÃ©e Ã l'Ã¢ge de six ans, puisse mourir d'un chagrin d'amour Ã vingt-cinq ans, et pourtant cela s'est vu.

M. ThÃ©lissier, d'ailleurs ne comprenait rien aux dÃ©licatesses, disons mieux, aux corruptions du cÅ ur; c'Ã©tait ce qu'on appelle un bon mari, facile Ã vivre, gÃ©nÃ©reux; mais professant sur les femmes les idÃ©es les moins romanesques, regardant une _Ã©pouse_ enfin comme une servante lÃ©gitime, faite pour Ã©lever les enfants et tenir le mÃ©nage, mais indigne d'occuper sÃ©rieusement les pensÃ©es d'un galant homme; ce qui ne l'empÃªchait pas toutefois de trouver Malvina fort jolie.

--Te voilÃ levÃ©e aussi, Mina? dit-il en voyant sa femme prÃ¨s de la cheminÃ©e; ce maudit chien t'a rÃ©veillÃ©e comme moi?

--Je suis malade, reprit-elle d'une voix tremblante.

--Malade, mon enfant! qu'as tu donc? veux-tu que j'aille chercher Villermay?

--J'ai une fiÃ¨vre horrible, laissez-moi.

--Tu fais la mÃ©chante, ce soir.

En disant ces mots, M. ThÃ©lissier posait sa veilleuse sur une table et se prÃ©parait Ã aller fermer la porte qu'il avait laissÃ©e ouverte.

--Ne fermez pas cette porte, dit-elle, j'ai besoin d'air, j'Ã©touffe.

TancrÃ¨de Ã©tait au supplice, il voulut s'en aller; mais une curiositÃ© cruelle le retint.

--Je suis trÃ¨s-souffrante, dit Malvina avec impatience, voyant que son mari s'Ã©tablissait dans sa chambre avec l'inten-

tion d'y rester.

--J'ai besoin de me soigner, allez, laissez-moi?

--Personne ne te soignera mieux que moi, Minette; mais tu n'as pas l'air malade du tout, tu es rose, et si...

--J'ai la tÃªte en feu, je souffre horriblement.

--Il faut te recoucher; relÃ¨ve tes cheveux et remets-loi au lit.

--Je ne veux pas, vous dis-je; je me levais quand vous Ãªtes venu.

--Mais, qu'as-tu donc? je ne te reconnais plus: tu me dis Â«vous,Â» comme Ã un monsieur! allons, ne fais pas la capricieuse, viens m'embrasser.

Malvina tressaillit; un froid mortel courut dans ses veines.

--Tu me boudes, reprit M. ThÃ©lissier, eh bien, je ne suis pas fier, j'irai moi-mÃªme.

M. ThÃ©lissier, Ã ces mots, s'avanÃ§a vers sa femme; elle voulut s'Ã©loigner, il la retint.

--Voyons, dit-il en passant sa main sur le front de Malvina, voyons si cette petite tÃªte est bien brÃ»lante?

Et puis il lui donna, sur le front, un affreux baiser...

Ce baiser retentit au cÅ ur de TancrÃ¨de comme un coup de fusil; il s'Ã©lanÃ§a vers la porte et s'enfuit.

Ã DÃ SENCHANTEMENT!

Ce baiser avait rÃ©veillÃ© Malvina de sa stupeur; un si grand danger la rendit perfide, elle se radoucit tout Ã coup, et d'un ton presque gracieux: Je t'en prie, dit-elle, laisse-moi, va, je t'appellerai si je suis plus souffrante; mais va, si je peux dormir, demain je serai mieux.

Le bon M. ThÃ©lissier cÃ©da aux instances de sa femme; il avait un peu froid, et il ne fut pas fÃ¢chÃ© d'aller se recoucher.

Malvina, seule, pleura tout le reste de la nuit, la pauvre femme! elle pleure encore... car l'ingrat TancrÃ¨de n'est jamais revenu.

Le coup qu'il avait reÃ§u Ã©tait si fort, qu'il avait tuÃ© son amour. Malvina lui apparaissait toujours dans les bras de son mari; il ne pouvait se dÃ©livrer de cette image; de tous ses souvenirs, celui-lÃ seul Ã©tait restÃ©. Quelquefois il se disait:

--D'oÃ¹ vient donc ce dÃ©goÃ»t?... Je le savais bien, pourtant... oui, mais je ne l'avais pas vu. Ã maudite canne! s'Ã©criait-il dans sa fureur, est-ce lÃ le bonheur que je devais attendre de toi? c'Ã©tait bien la peine de me faire invisible pour... Malheureux! je l'aimais tant! je l'aimerais encore sans ce don fatal. Quelle leÃ§on!

Pourquoi s'Ã©tonnait-il? c'est la vie.--Entrevoir ce qui charmait notre Ã¢me et nos yeux sous un jour dÃ©favorable, n'est-ce pas ce qu'on appelle

CONNAÃ TRE?

DÃ©couvrir qu'on avait tort d'aimer, de croire et d'espÃ©rer, n'est-ce pas ce qu'on appelle

SAVOIR?

Et il y a des gens qui se donnent beaucoup de peine pour en arriver lÃ ! Si l'on faisait une nouvelle mythologie, nous exigerions que l'Amour fÃ»t, non pas fils de la beautÃ©, mais de l'ignorance... Et que dis-je? c'est la morale des malheurs de PsychÃ©, tant punie pour avoir voulu savoir qui elle aimait.

TancrÃ¨de prit dÃ¨s ce jour une rÃ©solution terrible.

--Je n'aimerai plus que des veuves ou des jeunes filles, se dit-il, c'est la FEMME LIBRE qu'il me faut.

Et comme un apÃ´tre de M. de Saint-Simon, il se mit Ã la recherche de la FEMME LIBRE.

XVIII

UNE SOIRÃ E POÃ TIQUE

Un soir qu'il ne pleuvait pas, TancrÃ¨de errait dans les rues de Paris, ne sachant Ã quel thÃ©Ã¢tre se vouer.

Au Vaudeville, on donnait:

LA CROIX D'OR.

Aux VariÃ©tÃ©s, on jouait:

LA CROIX D'OR.

Au thÃ©Ã¢tre du Palais-Royal, on reprÃ©sentait:

LA CROIX D'OR.

Toujours LA CROIX D'OR! Laquelle choisir? L'embarras Ã©tait grand.

Si chacun de ces thÃ©Ã¢tres avait donnÃ© une piÃ¨ce diffÃ©rente, TancrÃ¨de aurait pu se dÃ©cider; mais le mÃªme sujet partout! il aurait fallu Ãªtre un vieux coureur de spectacles pour savoir au juste celui qu'on devait prÃ©fÃ©rer.

TancrÃ¨de cheminant sur le boulevard, aperÃ§ut, au coin de la rue Taitbout, une espÃ¨ce de file de voitures.

Est-ce qu'il y a un thÃ©Ã¢tre par lÃ ? se dit-il, et machinalement il dirigea ses pas du cÃ´tÃ© que suivait la file.

Les voitures avaient toutes des armes peintes sur leurs panneaux; les chevaux Ã©taient mÃ©lancoliques, les cochers misÃ©rables; mais, en revanche, les valets de pied Ã©taient bien tenus et sentaient la bonne maison.

De temps en temps des femmes vieilles ou jeunes montraient un turban, un bonnet, et c'Ã©tait plaisir que de voir leur mauvaise humeur.

Tout Ã coup la glace d'une des voitures s'abaisse, un jeune homme passe sa tÃªte blonde:

--Qu'est-ce donc? dit-il, pourquoi n'avanÃ§ons-nous pas?

--Monsieur, c'est la file.

--Comment, nous sommes Ã la file? ah! c'est charmant, s'Ã©cria-t-il; madame de D*** qui m'Ã©crit: Â«Venez, nous serons entre nous; je n'ai invitÃ© personne, c'est une petite soirÃ©e sans faÃ§on.Â» Et puis, voilÃ qu'elle a rassemblÃ© tout Paris!

--Elle ne pouvait faire autrement, dit une autre voix qui sortait du fond de la mÃªme voiture: tout le monde voulait entendre les vers de Lamartine, et madame de D*** se serait brouillÃ©e avec tous ses amis.

--Ah! pensa TancrÃ¨de, il paraÃ®t que ces messieurs vont Ã une soirÃ©e littÃ©raire. Eh! mais, moi aussi, je serais curieux d'entendre des vers de Lamartine. Pourquoi ne me donnerais-je pas aussi ce plaisir-lÃ ? La canne me doit une rÃ©paration--et TancrÃ¨de fit passer la canne dans sa main gauche.

La voiture des deux jeunes gens s'arrÃªta devant la porte d'un joli petit hÃ´tel de la rue Saint-Georges, et les deux superbes dandys entrÃ¨rent dans l'antichambre, sans se douter qu'ils Ã©taient trois.

Ils quittÃ¨rent leurs manteaux; TancrÃ¨de, Ã©tourdiment, allait faire comme eux; mais heureusement il se rappela que ce soin Ã©tait inutile; il garda sa grosse redingote de voyage, et remit sur sa tÃªte son chapeau, que, par une routine de politesse, il avait Ã´tÃ© en entrant.

Les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et TancrÃ¨de passa bien vite le premier pendant qu'on annonÃ§ait les nouveaux venus, occupÃ©s Ã rÃ©tablir un aimable dÃ©sordre dans les boucles de leurs cheveux.

TancrÃ¨de commenÃ§ait Ã s'accoutumer Ã Ãªtre invisible: cependant ce jour-lÃ , pour lui-mÃªme, il se sentait gÃªnÃ© de se trouver ainsi mal vÃªtu, avec des bottes crottÃ©es, une redingote du matin, dans un salon fleuri, dorÃ©, parfumÃ© et parÃ© des femmes les plus Ã©lÃ©gantes de Paris. Une grande crainte s'empara de lui:

--Si par mÃ©garde, pensa-t-il, j'allais prendre ma canne de la main droite, si l'on allait me voir, que deviendrais-je?

Il en frÃ©mit; il Ã©prouva tant de honte qu'il se hÃ¢ta de passer dans un autre salon, moins riche, moins Ã©clairÃ© que le prÃ©cÃ©dent, et qui Ã©tait plus en harmonie avec son costume et ses pensÃ©es. TancrÃ¨de Ã©tait timide et embarrassÃ© de lui, comme si on l'avait pu voir.

Il ne fut pas encore Ã son aise dans ce second salon; il y avait trop de monde, il se rÃ©fugia dans un troisiÃ¨me beaucoup plus petit, oÃ¹ il n'y avait personne, et alla s'Ã©tablir devant une table couverte de livres, de journaux, d'albums, pour se donner une contenance.--Comment trouvez-vous cela? un homme invisible qui sent le besoin de se donner une contenance? Cela prouve que le monde agit toujours sur nous, alors mÃªme que nous sommes le plus indÃ©pendants de lui.--Cela nous prouve aussi que chacun de nos avantages est une science, et qu'il faut encore de l'Ã©tude pour en tirer parti. Un _sourd-muet_ guÃ©ri ne sait point parler, il faut qu'il apprenne Ã prononcer les mots pendant des annÃ©es. Un homme enrichi ne sait pas dÃ©penser; de mÃªme, un homme invisible a besoin d'expÃ©rience et d'Ã©tude pour comprendre qu'on ne le voit pas, et tourner Ã son profit cet incalculable avantage, sinon, ce ne sera pour lui qu'un embarras de plus.

TancrÃ¨de s'amusa donc Ã regarder les albums, sans songer que ce n'Ã©tait pas pour cela qu'il Ã©tait venu en fraude dans ce salon. Tous les grands noms de la peinture lÃ©gÃ¨re rayonnaient parmi ces dessins. Il y avait des fleurs de _RedoutÃ©_, des chevaux de _Carle Vernet_, des BÃ©douins d'_Horace_, de charmantes aquarelles de _CicÃ©ri_, ces petits paysages qui ont

tant d'espace, qui font voir si loin et rÃªver si longtemps... de ravissantes Espagnoles de _GÃ©niole_, des caricatures de _Grandville_ et d'_Henri Monnier_, de beaux brigands de _Schnetz_, tous chefs-d'Å uvre au petit-pied.

En jouant avec les divers papiers qui Ã©taient sur la table, TancrÃ¨de aperÃ§ut une lettre entr'ouverte dont la signature le fit tressaillir:

CHATEAUBRIAND!

Cette lettre, par laquelle M. de Chateaubriand s'excusait de ne pouvoir venir Ã cette soirÃ©e, avait Ã©tÃ© certainement oubliÃ©e lÃ exprÃ¨s, et laissÃ©e sur la table avec intention. La maÃ®tresse de la maison comptait Ã©videmment sur les indiscrets.

TancrÃ¨de rÃ©alisa ses vues et lut avec curiositÃ© la lettre suivante:

Â«Je n'ai jamais Ã©tÃ© si tentÃ© de ma vie. _Conjurer_ d'une maniÃ¨re si aimable une vieille bÃªte comme moi! j'ai besoin de mes quarante ans de vertu pour rÃ©sister Ã cette double attaque de votre beautÃ© et de votre esprit; encore Dieu sait comme je m'en tire! HÃ©las! je ne sors point, je ne sors plus, je ne vis plus. Si je dure jusqu'Ã l'hiver prochain, je compte dÃ©poser mes trois cheveux gris sur l'autel des Parques, afin qu'elles ne se donnent pas la peine de les couper, et je prendrai mon rang parmi les plus anciennes _perruques_ de votre connaissance. Que votre jeunesse ait pitiÃ© de mes catarrhes, rhumes, rhumatismes, gouttes et autres. En me privant du bonheur de vous voir et de vous entendre, je suis plus malheureux que coupable.

Â»CHATEAUBRIAND.Â»

Cette gaietÃ©, cette coquetterie, cette prÃ©tention Ã la vieillesse dans un homme encore si jeune, cette plaisanterie encore poÃ©tique dite par un gÃ©nie si imposant, avaient quelque chose d'original qui charma TancrÃ¨de. Quoi de plus sÃ©duisant que la grÃ¢ce unie Ã la force? Connaissez-vous rien de plus joli qu'un soldat jouant avec un enfant?

TancrÃ¨de trouva ce billet si gracieux qu'il s'amusa Ã le copier au crayon.

C'Ã©tait une infidÃ©litÃ©, c'Ã©tait un crime; mais Ã quoi bon Ãªtre invisible si ce n'est pour Ãªtre indiscret.

Comme M. Dorimont Ã©tait occupÃ© Ã l'exÃ©cution de son crime, plusieurs personnes entrÃ¨rent dans le salon.

--Ã€ qui ce chapeau? dit une jeune fille rieuse.

TancrÃ¨de retourna la tÃªte vivement, et il aperÃ§ut alors son chapeau sur une chaise Ã cÃ´tÃ© de lui. Il voulut le reprendre, mais l'attention Ã©tait fixÃ©e sur ce malheureux chapeau. Il n'osa le faire disparaÃ®tre en le remettant sur sa tÃªte, car le chapeau Ã©tait invisible lorsque TancrÃ¨de le portait; mais, loin de lui, le chapeau cessait de participer au merveilleux; chacun alors pouvait l'admirer.

--Ã€ qui le chapeau! cria un jeune Ã©tranger.

--Ã€ personne, il n'y a personne ici.

--C'est l'accordeur de piano qui l'aura laissÃ© ici ce matin, dit quelqu'un en riant.

--C'est le chapeau du coiffeur de madame de D***; cachez-le donc, monsieur de Bonnard.

Et soudain un Ã©lÃ©gant coup de pied fit tomber le chapeau sous la table.

--Il est sauvÃ©! pensa TancrÃ¨de.

Une rumeur se fit entendre dans le salon.

--VoilÃ M. de Lamartine! s'Ã©cria quelqu'un.

--Non, reprit une autre personne; Lamartine est allÃ© ce soir chez son prÃ©sident. M. de *** l'a vu chez Dupin; il viendra tout Ã l'heure.

--Qu'est-ce qui arrive?

--C'est la duchesse de ***.

--La belle duchesse de ***? je ne la connais pas. Allons la voir.

Chacun retourna dans le grand salon.

--Puisque Lamartine n'est pas arrivÃ©, pensa TancrÃ¨de, je puis encore rester ici.

Et il se remit au pillage.

Un second billet se trouvait sur la table: il Ã©tait signÃ©...--BÃ©ranger--lequel? Il y a plusieurs BÃ©ranger.

Le mot _prison_, qui se trouvait dans les premiÃ¨res lignes de la lettre, ne laissait plus de doute. On voyait clairement que ce n'Ã©tait pas le pair de France ni le conseiller Ã la cour de cassation qui l'avaient Ã©crite.

Ce billet Ã©tait aussi un billet d'excuses.

Â«HÃ©las! non, madame, ce n'est pas de la coquetterie que vous faites avec moi, c'est de la bontÃ©; vous m'avez fait autrefois passer de douces consolations Ã travers les barreaux de ma prison ou de mon cachot, comme nous disons, nous autres poÃ«tes. Aujourd'hui, vous prenez pitiÃ© d'un pauvre reclus volontaire, et vous voulez le rattacher Ã ce monde qui doit vous paraÃ®tre si plein de bonheur, car il vous est reconnaissant. Malheureusement, madame, le reclus est souffrant, et son mÃ©decin lui dÃ©fend le monde et ses Ã©motions.

Â»Daignez agrÃ©er mes excuses, et me plaindre un peu de la privation qui m'est imposÃ©e.Â»

Il y avait dans ce billet un ton de mÃ©lancolie qui fit rÃªver TancrÃ¨de. Il sourit d'un rapprochement dont il eut l'idÃ©e.

--C'est un singulier hasard, pensa-t-il, qui me fait trouver une lettre si gaie du poÃ«te d'_Atala_, et un billet si gracieusement triste du chantre de _Lisette_.

Et puis il rÃ©flÃ©chit, et, se rappelant la fameuse brochure de M. de Chateaubriand, publiÃ©e en 1831, et la belle chanson de BÃ©ranger: _Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu?_ il se rÃ©pondit que les gÃ©nies bien organisÃ©s savent rÃ©unir les deux genres: la profondeur dans le sentiment et la lÃ©gÃ¨retÃ© dans l'esprit.

Tout en rÃ©flÃ©chissant ainsi, il copiait la lettre de BÃ©ranger. Il terminait Ã peine cette copie, une grande agitation se manifesta dans les salons de madame de D***.

M. de Lamartine, arrivÃ© depuis longtemps, avait consenti Ã dire quelques vers.

TancrÃ¨de se prÃ©cipita dans le salon pour l'entendre.

TancrÃ¨de n'avait jamais vu M. de Lamartine; il le reconnut entre tous: c'est ainsi qu'il l'avait rÃªvÃ©.

M. de Lamartine lut cet admirable chant de _Jocelyn_, ou plutÃ´t la scÃ¨ne de la confession de l'Ã©vÃªque dans la prison de Grenoble; car tout ce chant est une scÃ¨ne de drame et serait d'un effet superbe au thÃ©Ã¢tre. La voix de M. de Lamartine est pure et sonore; il dit les vers d'une maniÃ¨re trÃ¨s-simple, mais avec inspiration et dignitÃ©, avec cette Ã©motion profonde et voilÃ©e, d'autant plus puissante qu'elle est combattue, cette Ã©motion contrainte si communicative qui semble se rÃ©fugier dans l'auditoire, parce que le poÃ«te la repousse.

Chacun Ã©tait ravi, transportÃ©; TancrÃ¨de, enivrÃ© d'admiration, avait oubliÃ© oÃ¹ il Ã©tait, qui il Ã©tait, et la canne de M. de Balzac, et toutes les merveilles imaginables; la nÃ©cessitÃ© d'Ãªtre invisible Ã©tait bien loin de sa pensÃ©e. Il criait avec tout le monde:

--C'est sublime, c'est la plus belle poÃ©sie qui ait jamais existÃ©, c'est une inspiration divine!

Et toute sorte de choses fort justes que nous sommes loin de contester; mais, en disant tout cela, il levait les bras, il gesticulait, il applaudissait, et la canne devenait ce qu'elle voulait.

Enfin, quand M. de Lamartine arriva Ã ces mots:

Un changement divin se fit dans tout mon Ãªtre, Quand je me relevai de terre j'Ã©tais prÃªtre...

TancrÃ¨de s'Ã©tant avancÃ© pour mieux voir le poÃ«te, que chacun allait remercier, s'aperÃ§ut que plusieurs personnes l'observaient lui-mÃªme, et frÃ©mit.

Une femme d'un Ã¢ge respectable demandait son nom d'un air scandalisÃ©; le pauvre jeune Ã©tourdi se hÃ¢ta de redevenir invisible, mais il fut longtemps avant de se remettre de son trouble.

Avoir Ã©tÃ© vu si mal vÃªtu dans un monde si Ã©lÃ©gant, Ãªtre restÃ© dans un salon toute une soirÃ©e en redingote du matin, avec son chapeau sur la tÃªte, Ã´ honte! c'Ã©tait un homme dÃ©shonorÃ©.

L'admiration rend indiscret, on se croit des droits sur ce qu'on apprÃ©cie. AprÃ¨s ces beaux vers, on en dÃ©sira d'autres, on tourmenta longtemps M. de Lamartine.

--Vous avez fait de nouveaux vers? demanda quelqu'un.

--Oui, adressÃ©s Ã moi, dit un jeune poÃ«te avec fiertÃ©.

--Oh! dites-les, s'Ã©cria-t-on.

--J'ai peur de ne pas me les rappeler....

--Commencez toujours, vous les chercherez.

M. de Lamartine, qui Ã©tait d'une complaisance extraordinaire ce soir-lÃ , dit les vers suivants qu'il avait faits la veille:

Ã€ M. LÃ ON BRUYS D'OUILLY

Enfants de la mÃªme colline, AbreuvÃ©s au mÃªme ruisseau, Comme deux nids sur l'aubÃ©pine, PrÃ¨s du mien Dieu mit ton berceau.

De nos toits voisins, les fumÃ©es Se fondaient dans le mÃªme ciel; Et de tes herbes parfumÃ©es Mes abeilles volaient le miel.

Souvent je vis ta douce mÃ¨re, De mes prÃ©s foulant le chemin, Te mener, comme un jeune frÃ¨re, Ã€ moi, tout petit, par la main.

Et te soulevant vers ma lyre, Sur ses bras qui tremblaient un peu Dans mes vers t'enseigner Ã lire: Enfant qui joue avec le feu!

Et je pensais, par aventure, En contemplant cet or mouvant De ta soyeuse chevelure, OÃ¹ ses baisers pleuvaient souvent:

Â«Charmant visage, enfance heureuse! Sans prÃ©voyance et sans oubli, Que jamais la gloire ne creuse, Sur ce front blanc, le moindre pli.

Â»Que jamais son flambeau n'allume D'un feu sombre ces yeux si beaux, Ainsi qu'une torche qui fume Et se rÃ©flÃ©chit dans les eaux!

Â»Que jamais ses serres de proie N'Ã©claircissent avant le temps Ces cheveux oÃ¹ ma main se noie, Feuillage Ã©pais de tes printemps!

Â»Que jamais cette main qui vibre, Dans ma poitrine Ã tout moment, N'arrache Ã ton cÅ ur une fibre, Comme une corde Ã l'instrument!

Â»Si quelque voix chante en son Ã¢me, Que son Ã©cho mÃ©lodieux Soit dans l'oreille d'une femme, Et sa gloire dans deux beaux yeux!...Â»

Je partis: j'errai des annÃ©es; Quand je revins au vert vallon, Chercher nos jeunesses fanÃ©es, Je ne trouvai plus que ton nom.

Le feu qui m'avait fait poÃ«te, Jaloux de tes jours de repos, S'Ã©tait abattu sur ta tÃªte Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carriÃ¨re Sur ton front venait ondoyer, Dardant des reflets de lumiÃ¨re Qui te prÃ©sageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiÃ©tude, En Ã©coutant grandir la voix, Je repense Ã ta solitude, Ã€ ton enfance au fond des bois.

Pleure ton fils, Ã´ ma vallÃ©e! Il saura ce que vaut trop tard Une heure Ã ton ombre Ã©coulÃ©e, Un rÃªve qu'on berce Ã l'Ã©cart.

Le vol de la brise Ã©phÃ©mÃ¨re, Au bruit de l'onde un pur sommeil, Et ces voix de sÅ ur et de mÃ¨re, Qui nous appelaient au rÃ©veil!...

XIX

UNE MUSE

Il y avait dans le salon de madame de D*** une jeune personne que TancrÃ¨de avait remarquÃ©e, d'abord parce qu'elle

Ã©tait fort jolie, ensuite parce que l'extrÃªme simplicitÃ© de sa toilette faisait contraste avec le luxe Ã©lÃ©gant des femmes qui l'entouraient.

Cette jeune fille se nommait Clarisse Blandais; elle avait dix-sept ans, elle avait quittÃ© Limoges, sa patrie, et Ã©tait venue Ã Paris pour Ãªtre poÃ«te, comme Petit-Jean Ã©tait venu d'Amiens pour Ãªtre suisse.

Sa mÃ¨re, femme raisonnable et philosophe, s'Ã©tait dit:

--Par le temps qui court, le mÃ©tier de poÃ«te est un fort bon mÃ©tier pour les femmes: madame Valmore et madame Tastu ont une cÃ©lÃ©britÃ© qui ne nuit point Ã leur bonheur; elles trouvent dans leur talent de nobles jouissances et de pures consolations; mademoiselle G***, qui faisait des vers comme ma fille, jouit dans le monde d'une position fort agrÃ©able. Mademoiselle MercÅ ur, qu'on plaignit beaucoup, recevait du gouvernement une pension de quinze cents francs, qui suffirait Ã ma fille et Ã moi... Je ne vois pas pourquoi Clarisse, qui est incontestablement poÃ«te, ne trouverait pas les mÃªmes avantages: elle n'a point de fortune, je la marierai difficilement; tÃ¢chons de lui faire un sort par son talent.

Et la sage mÃ¨re avait fait ses paquets, avait dit adieu aux rivages de la Vienne, avait retenu trois places dans le coupÃ© de la diligence, et les messageries de Limoges avaient amenÃ©, dans la capitale, une muse de plus.

La soixantiÃ¨me, je crois.

Madame Blandais ne connaissait personne Ã Paris, et parfois elle se sentait effrayÃ©e de la hardiesse de son voyage, surtout

lorsque ses compagnons de voiture lui faisaient d'indiscrÃ¨tes questions; elle s'en tirait par des mensonges. Comment avouer qu'elle allait dans ce chaos pour se faire connaÃ®tre, et chercher des admirateurs dans ce tourbillon d'inconnus oÃ¹ elle ne comptait pas un ami? Madame Blandais, pour tout introducteur dans ce monde nouveau, n'avait qu'une seule lettre de recommandation que le dÃ©putÃ© de son arrondissement lui avait donnÃ©e pour un de ses collÃ¨gues; mais ce collÃ¨gue Ã©tait... M. de Lamartine! C'Ã©tait beaucoup. M. de Lamartine avait accueilli la jeune fille comme une espÃ©rance, elle lui avait confiÃ© quelques vers qu'il avait vantÃ©s; enfin madame de D***, ancienne amie du grand poÃ«te, s'Ã©tait chargÃ©e de faire connaÃ®tre, dans le monde littÃ©raire, la Corinne du Limousin.

Clarisse Ã©tait encore toute tremblante de l'attendrissement que lui avaient causÃ© les vers de son protecteur, lorsque la maÃ®tresse de la maison s'approcha d'elle et vint lui dire qu'on dÃ©sirait l'entendre.

--AprÃ¨s lui! dit Clarisse avec une douce indignation.

--Vous me l'avez promis ce matin, reprit madame de D***, ne vous faites pas prier.

Clarisse prit la main que lui tendait madame de D***, et alla s'asseoir Ã la place qu'elle lui dÃ©signait.

Clarisse devint d'abord trÃ¨s-rouge, parce que tout le monde la regardait; et puis elle devint trÃ¨s-pÃ¢le, parce qu'elle Ã©tait Ã©mue, car ce qu'elle Ã©prouvait Ã©tait plutÃ´t de l'Ã©motion que de la timiditÃ©. La timiditÃ© dÃ©guise toujours une espÃ¨ce de misÃ¨re; une timiditÃ© invincible naÃ®t d'un

dÃ©faut; on ne se cache jamais sincÃ¨rement que lorsqu'on n'a pas intÃ©rÃªt Ã Ãªtre vu. Madame de LavalliÃ¨re aurait peut-Ãªtre Ã©tÃ© madame de Montespan si elle n'avait pas Ã©tÃ© boiteuse. L'orgueil de la beautÃ© est dans la nature: le cheval se pose dÃ¨s qu'il sent qu'on l'admire; l'Ã©lÃ©phant lui-mÃªme n'est pas indiffÃ©rent au succÃ¨s, et je ne vois pas pourquoi nous ne conviendrions pas franchement de ce petit sentiment de vanitÃ© que nous avons de commun avec l'Ã©lÃ©phant.

Clarisse tremblait, mais elle Ã©tait brave; elle n'avait pas d'assurance, mais elle avait du courage, et puis la conscience de ce qu'elle valait, peut-Ãªtre.

Elle commenÃ§a:

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle annÃ©e...

--Attends donc, ma fille, dit une voix sortant d'un chapeau de province, couleur tourterelle, pavoisÃ© de nÅ uds de rubans rouges et verts; dis donc le sujet, ces dames ne comprendront pas.

--La mÃ¨re n'a pas une haute idÃ©e de notre intelligence, dit une jeune femme.

Madame Blandais continua:

--Voici le sujet: Il y avait, aux environs de Limoges, un homme trÃ¨s-respectable qui venait nous voir souvent Ã Chanteloube. Il Ã©tait cousin du prÃ©sident, et il avait Ã©pousÃ© en premiÃ¨res noces la niÃ¨ce d'un procureur gÃ©nÃ©ral; lui-mÃªme enfin Ã©tait directeur des contributions.

HilaritÃ© mystÃ©rieuse.

--Ma fille lui plut, il me la fit demander en mariage par le sous-prÃ©fet, lui-mÃªme; je fis part de cette proposition Ã ma fille; mais cette union disproportionnÃ©e l'effraya (le prÃ©tendant avait soixante-quatre ans). La petite me demanda trois jours pour rÃ©flÃ©chir, et au lieu de rÃ©flÃ©chir, mademoiselle fit les vers qu'elle va avoir l'honneur de vous dire.

--Cette femme parle fort bien en public, dit l'un de nos grands orateurs.

--Je n'ai pas Ã©coutÃ©, dit un autre; quel est le sujet?

--Une jeune fille qui refuse en mariage un directeur des contributions.

--C'est trÃ¨s-poÃ©tique. Et pourquoi? Ce refus est-il motivÃ©?

--Nous allons le savoir. Quelques dÃ©fauts, quelques vices, quelques infirmitÃ©s peut-Ãªtre?

--Ah! l'horreur! s'Ã©criÃ¨rent plusieurs femmes en riant.

--Elle est fort jolie, la petite, dit un jeune homme; elle a des yeux charmants.

--Chut! Ã©coutez.

--Elle est ravissante! pensait TancrÃ¨de.

La jeune fille, qui avait souri gracieusement pendant le discours de sa mÃ¨re, reprit alors d'une voix trÃ¨s-douce:

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle annÃ©e, Ma mÃ¨re, en m'imposant un douloureux lien; Union de hasard, d'avance profanÃ©e OÃ¹ le cÅ ur n'est pour rien?

La fortune, Ã votre Ã¢ge, est un bonheur peut-Ãªtre; Mais au mien, ses faveurs sont des biens superflus: Dans nos jeux innocents ses dons feraient-ils naÃ®tre Un sourire de plus?

Voulez-vous donc cacher ma blonde chevelure Sous des plis de velours, sous des bijoux pesants Ma mÃ¨re, vous voyez, cette blanche parure Suffit Ã mes quinze ans.

Je ne vais pas au bal pour Ãªtre regardÃ©e; Des fÃªtes de l'orgueil mon cÅ ur n'est point jaloux. Je mettrais en pleurant une robe brodÃ©e, PrÃ©sent d'un vieil Ã©poux.

La raison, dites-vous, veut que l'on me marie; Mais, si jeune, faut-il m'immoler Ã sa loi? Dieu me dit d'espÃ©rer.... Ah! pour l'Ã¢me qui prie, La raison, c'est la foi!

Pourquoi me repousser de votre aile avant l'heure? Mon front comme autrefois est timide et serein. Je suis heureuse ici, ma mÃ¨re; quand je pleure, Ce n'est pas de chagrin.

Loin d'un monde agitÃ© mes jours bÃ©nis s'Ã©coulent; Sur un sort qui me plaÃ®t d'oÃ¹ vous vient tant d'effroi? Vous dites qu'on se bat, que les trÃ´nes s'Ã©croulent; Je ne le sais pas, moi.

La douleur pour mon Ã¢me est encore un mystÃ¨re; Mes lÃ¨vres du banquet n'ont goÃ»tÃ© que le miel: Je ne vois que les fleurs et les fruits sur la terre, Que l'azur dans le ciel.

J'ai placÃ© ma demeure au-dessus de l'orage; J'entends le vent gÃ©mir, mais je ne le sens pas. Je n'ai que la fraÃ®cheur du torrent qui ravage Les plaines d'ici-bas.

La rose des glaciers, qu'un noir rocher protÃ¨ge, Ainsi fleurit sans crainte Ã l'abri des autans, Et dans ces champs maudits,

dans ces dÃ©serts de neige, Trouve seule un printemps.

Ainsi, dans ces vallons de misÃ¨re profonde, Dans ces champs d'Ã©goÃ¯sme oÃ¹ rien ne peut germer, Dans ce pays d'ingrats, dans ce dÃ©sert du monde, Je fleuris pour aimer.

Je ne sais quel instinct me fait chÃ©rir la vie, Quel parfum d'avenir me prÃ©sage un beau sort, Me dit: Tu connaÃ®tras la gloire sans envie, Et l'amour sans remords.

Oui, je crois au bonheur, Ã ma brillante Ã©toile; Un ange protecteur me guide par la main, Et j'irai jusqu'Ã Dieu sans dÃ©chirer mon voile Aux ronces du chemin.

Comme on croit au printemps que l'hiver nous envoie, Comme au sein de la nuit mÃªme on attend le jour, Triste... je sens venir une indicible joie... Seule... je vis d'amour!

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe; Invisible pour vous, il enchante mes yeux, Il m'apparaÃ®t charmant, Ã ma vie il assiste Comme un esprit des cieux!

Et je rougis de crainte a sa seule pensÃ©e, Et, comme en sa prÃ©sence on me voit tressaillir. Comme s'il Ã©tait lÃ , dans ma joie insensÃ©e, J'ai peur de me trahir.

Ce rÃªve de mon cÅ ur n'est pas une chimÃ¨re; Il viendra... loin de lui n'entraÃ®nez point mes pas, Gardez-moi prÃ¨s de tous... Oh! laisse-moi, ma mÃ¨re, L'attendre dans tes bras!

Ces vers causÃ¨rent tant de plaisir, qu'on en oublia la prÃ©face, qui d'abord avait fait rire. Clarisse Ã©tait charmante en les disant; son regard s'inspirait, toute sa personne s'embellissait. Cette harmonie de la beautÃ©, de la jeunesse et de la

poÃ©sie Ã©tait un ensemble sÃ©duisant. Et puis, il y avait une conviction de bonheur dans toute son Ã¢me qui dÃ©tournait la critique. La malveillance se sentait impuissante contre ce jeune cÅ ur, si riche d'espÃ©rance, si bien armÃ© en joie pour l'avenir.

Clarisse obtint le plus brillant succÃ¨s. Elle sut plaire enfin.

Savez-vous Ã qui elle ressemblait? Connaissez-vous mademoiselle Antonia Lambert, cette jeune personne dont la voix est si belle, qui chante avec inspiration, comme on voudrait dire les vers?--Eh bien! c'est elle qui peut seule donner l'idÃ©e de Clarisse. Comme elle, Clarisse Ã©tait grande et svelte; elle avait les mÃªmes yeux bleus, les mÃªmes cheveux blonds, le mÃªme doux sourire, le mÃªme gracieux maintien, et dans les maniÃ¨res ce mÃ©lange de confiance et de modestie que donne l'union d'une extrÃªme jeunesse et d'un grand talent.

Si tout le monde Ã©tait ravi, que ne dut pas Ã©prouver TancrÃ¨de, Ã qui ces vers semblaient s'adresser?

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe; Invisible pour vous, il enchante mes yeux!...

Il y avait toute une destinÃ©e dans ce hasard.

Il passa le reste de la soirÃ©e Ã observer Clarisse, et cette observation Ã©tait dangereuse. On ne pouvait la connaÃ®tre sans l'aimer. Clarisse avait beaucoup d'esprit, de finesse et de naÃ¯vetÃ©; on s'Ã©tonnait de sa simplicitÃ©.

--Elle n'est point pÃ©dante, disait-on.

Et pourquoi l'aurait-elle Ã©tÃ©?

La pÃ©danterie suppose un travail pÃ©nible; elle sert Ã faire remarquer un talent qui a coÃ»tÃ©; un pÃ©dant est un homme qui a pÃ¢li sur une idÃ©e qui n'Ã©tait mÃªme pas la sienne; il veut qu'on lui sache grÃ© de la peine qu'il s'est donnÃ©e. Le savant se souvient toujours de la science, mais le poÃ«te ne s'aperÃ§oit pas de la poÃ©sie; il ne cherche pas ses idÃ©es, elles viennent d'elles-mÃªmes le trouver, et il les exprime pour se soulager. On fait des vers comme on aime; sans le savoir; sans le vouloir. Le poÃ«te rime ses rÃªves pour Ã©pancher son Ã¢me, sans prÃ©tentions, sans demander qu'on l'admire, comme l'homme qui aime fait un aveu pour exprimer ce qu'il Ã©prouve, et jamais il n'est venu Ã l'idÃ©e de celui-ci de dire: J'ai trÃ¨s-bien dit _je t'aime_, aujourd'hui; je devais Ãªtre bien sÃ©duisant!

Oui, le vÃ©ritable poÃ«te est simple comme la vÃ©ritÃ©, il ne peut avoir de pÃ©danterie; le pÃ©dantisme vit de prÃ©tentions, et les prÃ©tentions sont incompatibles avec un talent involontaire. D'ailleurs les poÃ«tes sont les grands seigneurs de l'intelligence; pourquoi veut-on qu'ils aient, comme les pÃ©dants, des maniÃ¨res de parvenus?

XX - L'ANTRE DE LA SIBYLLE

Madame Blandais et sa fille, voyant qu'il Ã©tait dÃ©jÃ une heure du matin, se regardÃ¨rent avec anxiÃ©tÃ©.

--Il faut songer Ã nous en aller, mon enfant, dit la mÃ¨re.

--Marguerite va nous croire mortes, dit Clarisse.

Et elles se dirigÃ¨rent vers la porte.

Un valet de chambre vint Ã elles.

--Qui faut-il appeler? demanda-t-il.

Il s'imaginait qu'on allait lui rÃ©pondre: Michel, Louis, Simon, un nom de domestique quelconque.

--Je dÃ©sirerais une voiture de place, dit madame Blandais avec satisfaction.

Car c'Ã©tait pour elle un grand luxe que de s'en aller en voiture. Elle Ã©tait bien aise de le faire valoir.

TancrÃ¨de, qui avait suivi Clarisse, entendant ces mots, s'effraya de l'idÃ©e que ces pauvres femmes allaient se trouver, Ã deux heures du matin, sans protecteur, exposÃ©es Ã toutes les _intempÃ©ries_ d'un cocher de fiacre: guidÃ© par un zÃ¨le dÃ©jÃ quelque peu tendre, il rÃ©solut de les escorter invisible jusqu'Ã leur demeure.

--Je saurai leur adresse, pensa-t-il; c'est toujours cela.

Le fiacre arriva.

Madame Blandais monta la premiÃ¨re; quand ce fut le tour de Clarisse, TancrÃ¨de invisible, se plaÃ§ant entre elle et le cocher, l'aida Ã franchir le marchepied, et ce fut sur son bras qu'elle s'appuya. Il eut soin aussi de prÃ©server la blanche parure du contact de la roue, et fut rÃ©compensÃ© de ses soins en entendant la jeune fille dire ces mots en s'asseyant dans la voiture:

--Comme ils sont polis, les cochers de fiacre!

La voiture partit. TancrÃ¨de la suivit d'abord des yeux, puis, l'ardeur des coursiers s'Ã©tant ralentie, il se mit Ã leur pas; et aprÃ¨s un assez long voyage, arriva en mÃªme temps que le fiacre et la muse rue de la Bienfaisance, oÃ¹ elle demeurait.

--Allons, pensa TancrÃ¨de, du courage! mieux vaut me dÃ©senchanter tout de suite.

Et il pÃ©nÃ©tra avec les deux femmes dans leur appartement.

--Ah! vous voilÃ ! mamzelle, cria une vieille servante. Ah! mon Dieu! que j'ai eu peur! Ah! mamzelle, laissez-moi que je vous embrasse!...

--Qu'est-ce que tu as donc, Marguerite? qu'est-ce donc qui t'est arrivÃ©?

--Rien, madame, mais Ã vous? Comme j'Ã©tais inquiÃ¨te! vous vous Ãªtes donc perdues?

--Non, Marguerite, dit Clarisse d'un air glorieux; c'est la soirÃ©e qui a fini tard.

--C'Ã©tait donc une noce?

--Je te conterai cela. Dis-moi, y a-t-il encore du lait? j'ai faim.

--Quoi! vous n'avez rien mangÃ©... chez une comtesse?

--Si vraiment, il y avait des friandises excellentes, dit madame Blandais; mais Clarisse a tout refusÃ©. C'Ã©tait superbe: le beau salon! il y faisait une chaleur!... Ce chapeau m'Ã©touffait.

Madame Blandais commenÃ§ait Ã se dÃ©shabiller.

TancrÃ¨de, par discrÃ©tion, sortit alors avec Marguerite qui allait chercher dans la petite cuisine ce qu'il y pouvait rester de provisions. TancrÃ¨de profita de ce temps pour observer ce mÃ©nage plus que modeste; et tout ce qu'il voyait, ce mÃ©lange de simplicitÃ© bourgeoise et de distinction naturelle, lui plaisait.

Marguerite eut affaire dans la chambre de Clarisse; elle allait y chercher deux cuillers d'argent, car la jeune muse Ã©tait gardienne de toute l'argenterie de la maison, qui consistait en six couverts, une casserole et sa timbale de pension.

TancrÃ¨de alors s'amusa Ã Ã©tudier la petite chambre de Clarisse. Que vous dirai-je? il devint amoureux de cette chambre.

Un lit trÃ¨s-petit, trÃ¨s-jeune, si l'on peut dire ainsi, et voilÃ© de rideaux blancs, Ã©tait situÃ© au fond de la chambre. PrÃ¨s du lit Ã©tait un joli guÃ©ridon en laque; ce devait Ãªtre un prÃ©sent nouveau, sa richesse contrastait avec le reste du mobilier.

AuprÃ¨s de la fenÃªtre Ã©tait une espÃ¨ce de bureau; sur ce bureau, des livres, des dictionnaires anglais, des recueils de poÃ©sie, un panier Ã ouvrage, un vase plein de fleurs, et puis une boÃ®te de bonbons. Au mur Ã©tait attachÃ©e une petite bibliothÃ¨que; TancrÃ¨de l'examina rapidement: c'Ã©taient tous livres dÃ©pareillÃ©s; il ne put s'empÃªcher de rire. Sur la cheminÃ©e Ã©tait une petite montre, un chapelet, une bourse lÃ©gÃ¨re et un flacon. TancrÃ¨de observait tout avec plaisir, et cependant avec une malveillance volontaire.

--Je veux la connaÃ®tre, se disait-il, je veux me dÃ©senchanter tout de suite, Clarisse me plaÃ®t trop, je ne la quitterai point que je ne l'aime plus.

Et le souvenir de Malvina le fit amÃ¨rement soupirer.

Marguerite ayant terminÃ© ses recherches dans l'armoire, retourna dans la chambre de madame Blandais.

Madame Blandais Ã©tait occupÃ©e Ã relever le feu; Clarisse prÃ©parait une petite place sur la cheminÃ©e pour poser son frugal souper. La mÃ¨re avait passÃ© une robe de chambre de couleur sombre; la jeune fille avait changÃ© sa robe de mousseline contre un long peignoir de percaline bleue. Elle Ã©tait charmante ainsi.

TancrÃ¨de la trouvait bien plus jolie dans ce nÃ©gligÃ© tout Ã fait en harmonie avec son costume Ã lui, qui n'Ã©tait nullement cÃ©rÃ©monieux.

--V'lÃ du lait, mamzelle, dit Marguerite, et puis du pain.

--Ah! c'est bien, mets Ã§a lÃ . En veux-tu, maman?

--Non, vraiment, je ne bois de lait, Ã Paris, que lorsque j'y suis forcÃ©e. Quelle diffÃ©rence avec le lait de nos prairies! Ã€ Paris, le lait est dÃ©testable, il est falsifiÃ©.

--Non, maman, celui-ci est excellent, d'abord j'ai faim.

Clarisse goÃ»ta le lait, puis elle se leva pour aller chercher du sucre.

Pendant ce temps, l'invisible amoureux, tombant dans ce lieu commun des amours, voulut toucher de ses lÃ¨vres la coupe qu'une bouche adorÃ©e venait de presser; il prit la tasse de Clarisse; mais, soit distraction, soit rÃ©el appÃ©tit, il but beaucoup plus de lait qu'il n'avait intention d'en boire; il remit la tasse en tremblant.

Clarisse revint, et voyant sa coupe Ã moitiÃ© vide:

--Qu'est-ce qui a bu mon lait? cria-t-elle comme une pensionnaire.

--C'est toi, rÃ©pondit sa mÃ¨re en riant.

--Moi? j'y ai Ã peine goÃ»tÃ©; j'en suis sÃ»re, quelqu'un a bu mon lait, c'est un mystÃ¨re; il y a peut-Ãªtre un chat ici.

--Non, dit madame Blandais, c'est ton Ãªtre invisible, tu sais?

--SÃ©rieusement on a bu mon lait.

--C'est toi-mÃªme, Ã©tourdie, je t'ai vue; tu es folle; tu ne penses jamais Ã ce que tu fais. Allons, dÃ©pÃªche-toi de souper, il est tard, Marguerite a sommeil.

--Marguerite dort dÃ©jÃ ; je l'ai envoyÃ©e se coucher.

Alors Clarisse s'assit auprÃ¨s du feu, et se mit Ã tremper du pain dans le peu de lait que TancrÃ¨de lui avait laissÃ©.

--C'est trÃ¨s-amusant le grand monde, disait madame Blandais; moi j'aime Paris, le sÃ©jour de Paris me convient, c'est dommage que tout y coÃ»te si cher! Sais-tu que depuis trois mois que nous sommes ici, nous avons dÃ©jÃ dÃ©pensÃ© quatre cents francs?

--Quatre cents francs! rÃ©pÃ©ta Clarisse avec Ã©tonnement, c'est beaucoup.

--C'est Ã©norme! c'est la ranÃ§on d'un roi! mais cet argent ne sera point perdu, si tu as des succÃ¨s et si tu te fais connaÃ®tre; cette soirÃ©e a dÃ©jÃ rÃ©ussi.

--Ai-je bien dit mes vers, maman? demanda Clarisse.

--Oui, trÃ¨s-bien, seulement tu ne parles pas assez fort, dans l'autre salon on ne t'entendait pas.

--Ah! tant pis pour ceux qui y Ã©taient! Je ne veux pas crier, moi; et puis j'avais peur; il y avait lÃ des petites femmes trÃ¨s-mÃ©chantes; l'une d'elles s'est moquÃ©e de mes souliers noirs, j'ai entendu ce qu'elle disait; une autre a repris, pour m'excuser:

--Elle est depuis si peu de temps Ã Paris!

--Elle doit Ãªtre bonne celle qui a dit cela.

--Le comte de D*** est un bien bel homme, dit madame Blandais.

--Oui, mais il ne me plaÃ®t pas, j'aime mieux M. de Lamartine. Oh! quelle jolie figure!

TancrÃ¨de allait Ãªtre jaloux quand elle ajouta:

--Ah! mais il y avait lÃ un beau jeune homme; l'as-tu vu?

--Non...

--Tu ne l'as pas vu? il Ã©tait bien remarquable cependant, car il avait son chapeau sur sa tÃªte, ce qui m'a paru singulier.

--Tu es folle, ma fille, un jeune homme ne se serait pas permis de garder son chapeau dans le salon de madame de D***.

--Je l'ai vu! peu de moments, Ã la vÃ©ritÃ©; mais je l'ai vu avec son chapeau sur sa tÃªte. Peut-Ãªtre avait-il demandÃ© la permission de le garder, dit Clarisse en riant, comme ce vieux M. de Livray, qui avait toujours trop chaud, et qui entrait en disant:

Â«Vous permettez, madame?Â» cela voulait dire qu'il n'Ã´terait point sa casquette.

--Enfant! dit madame Blandais.

--Je t'assure, maman, que j'ai vu, chez madame de D***, un jeune homme qui avait son chapeau sur sa tÃªte, que ce jeune homme m'a beaucoup regardÃ©e, et que jamais de ma vie je n'ai vu de si beaux yeux; il avait un regard, un regard qu'on retient, qu'on emporte, jamais je n'oublierai ces yeux-lÃ ... je les vois toujours.

TancrÃ¨de ne put rÃ©sister Ã une invincible tentation; il Ã©tait en face de Clarisse, derriÃ¨re le fauteuil de madame Blandais, il prit rapidement sa canne dans sa main droite, il fut visible.

Clarisse jeta un cri; mais dÃ©jÃ la canne Ã©tait revenue dans la main gauche, et TancrÃ¨de avait disparu.

--Qu'est-ce que tu as donc, ma fille?

--Rien, maman, dit la jeune fille toute tremblante.

--Mais, tu es pÃ¢le...

--Il m'a semblÃ© que je voyais encore...

--Qui?

--Ce jeune homme.

--Tu as des visions aujourd'hui, te voilÃ comme lorsque tu Ã©tais petite; tu nous parlais toujours d'apparitions, de religieuses qui venaient s'asseoir auprÃ¨s de ton lit. Tu es encore la mÃªme: tout Ã l'heure tu disais qu'on avait bu ton lait, et c'est

toi qui l'as bu, et maintenant tu vois des jeunes gens dans ma chambre!

Et madame Blandais leva les yeux au ciel en souriant.

--Eh bien! soit, reprit Clarisse gaiement, moi aussi j'ai des... Comment dit-on cela?

--Des visions, des apparitions.

--Non, ce n'est pas lÃ le mot Ã la mode, il est plus long que cela... des hallucinations. Donc, il est dÃ©cidÃ© que j'ai des hallucinations. Bonsoir, maman.

En disant cela, Clarisse vint embrasser sa mÃ¨re.

--Bonsoir, ma fille, rÃ©pondit madame Blandais.

Et, poursuivant la plaisanterie.

--Si tu trouves ton beau jeune homme dans ta chambre, tu m'appelleras.

--Oui, maman.

Et Clarisse alla se coucher.

XXI

UN FANTÃ ME

--VoilÃ deux caractÃ¨res inventÃ©s exprÃ¨s pour ma canne, pensa TancrÃ¨de: une jeune fille rÃªveuse qui ne sait ce qu'elle fait, qui n'Ã©coute rien, qui ne regarde pas oÃ¹ elle est, qui se

croit elle-mÃªme Ã©tourdie, et qui s'attend Ã se tromper toujours; une mÃ¨re assez crÃ©dule, accoutumÃ©e aux enfantillages de sa fille, qui est mÃªme flattÃ©e de ses distractions, et qui les considÃ¨re comme autant de preuves de poÃ©sie. Plus cette jeune fille dira de choses extravagantes et incomprÃ©hensibles, plus on la croira poÃ«te; c'est au point qu'elle deviendrait folle, qu'on ne s'en apercevrait pas.

TancrÃ¨de n'osa suivre Clarisse dans sa chambre, un sentiment de respect le retint; un autre sentiment lui inspira aussi cette dÃ©licatesse: il se trouvait trop mal vÃªtu pour un fantÃ´me, il n'osait risquer une apparition en redingote, il n'Ã©tait rÃ©ellement pas assez Ã©lÃ©gant pour un idÃ©al. D'ailleurs, il aimait dÃ©jÃ trop pour ne pas tenir Ã lui; on acquiert, Ã ses propres yeux, une grande importance aussitÃ´t qu'on aime, on ne se risque plus lÃ©gÃ¨rement.

DÃ¨s qu'il fut possible de sortir de la maison oÃ¹ demeurait madame Blandais, TancrÃ¨de revint chez lui. Le lendemain en s'Ã©veillant, il se souvint de Clarisse, et il s'avoua qu'il s'Ã©tait attachÃ© Ã elle, en un jour, comme s'il la connaissait dÃ©jÃ depuis son enfance.

Il l'avait trouvÃ©e si gentille, si simple, qu'il avait oubliÃ© qu'elle faisait des vers. Ce fut par vanitÃ© qu'il se le rappela. Ce rÃ´le d'idÃ©al qu'il se prÃ©parait Ã jouer flattait singuliÃ¨rement son orgueil et le rÃ©conciliait avec sa trop grande beautÃ©, avantage dont il avait tant souffert. En effet, c'Ã©tait une noble ambition que de se faire l'Apollon d'une si charmante sibylle, que de rÃ©aliser de si poÃ©tiques chimÃ¨res, de s'approprier de si beaux rÃªves, de dominer une imagination si pure;

enfin de se faire adorer comme ange--quand on possÃ©dait toutes les qualitÃ©s d'un mauvais sujet.

Cependant, comme TancrÃ¨de Ã©tait au fond un trÃ¨s-honnÃªte homme, il ne voulut pas risquer d'Ãªtre aimÃ© avant de savoir si Clarisse lui plairait assez pour qu'il consentÃ®t Ã enchaÃ®ner sa vie Ã la sienne, et il s'appliqua d'abord Ã l'observer mystÃ©rieusement. Cette observation ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude. Chaque fois qu'il voyait Clarisse, il l'aimait davantage; tout ce qu'il dÃ©couvrait dans son Ã¢me de candeur et de poÃ©sie le charmait; c'Ã©tait l'inspiration surprise dans ce qu'elle a de plus sublime; c'Ã©tait l'amour observÃ© Ã sa naissance, dans sa puretÃ© premiÃ¨re, un amour vague et frais comme un feuillage de printemps; c'Ã©tait enfin le mÃ©lange le plus gracieux, un rÃªve passionnÃ© dans un cÅ ur plein d'innocence, un regard de gÃ©nie avec un sourire d'enfant.

Cette situation d'observateur invisible avait tant de charmes que TancrÃ¨de se plaisait Ã la prolonger, et pourtant il Ã©tait dÃ©jÃ bien amoureux; mais la tendresse qu'inspire une jeune fille est plus patiente; on regrette pour elle cette sainte ignorance qu'un jour d'amour doit lui ravir: un adieu est toujours triste, mÃªme lorsqu'il conduit au bonheur.

Clarisse Ã©tait joyeuse sans savoir pourquoi; elle vivait dans une atmosphÃ¨re d'amour qui l'enivrait. TancrÃ¨de invisible Ã©tait souvent prÃ¨s d'elle; cette prÃ©sence voilÃ©e agissait sur son Ã¢me Ã son insu. Parfois une rapide apparition lui faisait entrevoir le gracieux fantÃ´me; elle souriait, elle s'Ã©tait accoutumÃ©e Ã ces visions, elle s'y attendait, elle y comptait; si

elles lui avaient manquÃ© plusieurs jours, elle aurait Ã©tÃ© malheureuse.

Sa vie se passait doucement, tantÃ´t Ã faire des vers brillants de jeunesse et d'espÃ©rance, tantÃ´t Ã courir dans le jardin assez grand de la maison qu'elle habitait; elle chantait souvent, pendant des heures entiÃ¨res, des airs connus, et puis d'autres qu'elle improvisait dans sa joie. Sa mÃ¨re, qui entendait ses folles roulades, lui demandait alors:

--Qui te rend si contente?... Qu'as-tu donc?

Elle n'avait rien; elle avait seize ans et il faisait beau; cela suffisait bien pour expliquer ce bonheur. Le sÃ©duisant fantÃ´me Ã©tait aussi pour quelque chose dans cette joie; mais Clarisse ne pouvait le savoir, puisqu'elle croyait quo ces apparitions extraordinaires Ã©taient un effet de son imagination.

Quelquefois elle en parlait Ã sa mÃ¨re en riant.

--Oh! maman, disait-elle, il m'est arrivÃ© hier une chose singuliÃ¨re: comme j'arrangeais mes cheveux devant la glace... tu vas te moquer de moi.

--Eh bien?

--J'ai vu mon beau jeune homme!...

--Dans la glace?...

--Oui; je me suis retournÃ©e tout de suite, croyant qu'il Ã©tait derriÃ¨re moi; mais il n'y avait personne, et pourtant je crois bien avoir entendu rire.

--Allons, dit madame Blandais, voilÃ maintenant que tu veux l'entendre; autrefois tu te contentais de le voir.

Clarisse raconta cette apparition Ã sa mÃ¨re; mais en voici une autre qu'elle ne raconta pas.

TancrÃ¨de avait reÃ§u une lettre de M. de Balzac, qui annonÃ§ait son prochain retour Ã Paris. Le moment de rendre la canne Ã©tait venu, il fallait se hÃ¢ter de profiter de sa puissance.

Un matin que TancrÃ¨de Ã©tait venu voir Clarisse, il l'avait trouvÃ©e tout en larmes; c'Ã©tait bien triste alors d'Ãªtre invisible; de voir pleurer la femme qu'on aime et de ne pouvoir lui demander ce qui l'afflige, de ne pouvoir la consoler. La pauvre enfant pleura longtemps; puis vint madame Blandais, qui lui dit, d'un ton sÃ©vÃ¨re, de mettre son chapeau et de venir avec elle se promener au Jardin-des-Plantes. La course Ã©tait longue, et cette promenade ressemblait assez Ã une punition. Madame Blandais comptait sur les marches forcÃ©es pour calmer l'imagination trop exaltÃ©e de Clarisse. Il Ã©tait Ã©vident que madame Blandais avait grondÃ© sa fille. Pourquoi? VoilÃ ce que TancrÃ¨de voulait savoir. Il suivit Clarisse et sa mÃ¨re; il Ã©coutait; mais d'abord elles cheminÃ¨rent en silence; enfin madame Blandais prit la parole.

--Tu t'en repentiras plus tard, ma fille, toutes tes rÃªveries ne te mÃ¨neront Ã rien; d'ailleurs, ce jeune homme est trÃ¨s-aimable; et puisque madame de D*** s'intÃ©resse Ã lui, certainement ce doit Ãªtre un homme distinguÃ©. Si tu repousses toutes les occasions, tu ne te marieras jamais; ton invisible ne t'Ã©pousera pas, et tu resteras vieille fille. Vrai, mon enfant, tu n'es pas

raisonnable de refuser la chance d'un bon mariage pour des rÃªveries folles. Il est de mon devoir de t'Ã©clairer; je t'ai pardonnÃ© quand tu as refusÃ© un homme plus Ã¢gÃ© que toi; mais cette fois je serai plus sÃ©vÃ¨re.

--Ah! c'est cela, pensa TancrÃ¨de; pauvre petite! on la tourmente, il faut lui donner raison.

TancrÃ¨de accompagna Clarisse jusqu'au Jardin-des-Plantes, puis, la livrant aux animaux fÃ©roces, il revint chez lui Ã©crire Ã sa mÃ¨re ses doux projets de mariage. Le soir, il retourna auprÃ¨s de Clarisse; elle s'Ã©tait retirÃ©e de bonne heure; fatiguÃ©e de sa longue promenade, elle dormait profondÃ©ment. TancrÃ¨de pÃ©nÃ©tra dans sa chambre en ouvrant la porte le plus doucement possible.

Clarisse n'entendit rien: Ã cet Ã¢ge, le sommeil est une lÃ©thargie.

TancrÃ¨de fut Ã©tonnÃ© de trouver Clarisse dÃ©jÃ couchÃ©e et endormie; il s'approcha de son lit doucement, il entendit cette respiration Ã©gale, qui prouve un sommeil rÃ©el, si profond, qu'il ne permet pas Ã un rÃªve de voltiger, Ã un souvenir de survivre.

--Qu'elle dort bien! pensa TancrÃ¨de.

Et ce sommeil, qui lui faisait envie, lui inspira beaucoup de respect.

--C'est bien lÃ le sommeil d'une pauvre jeune fille qui a pleurÃ©, se disait-il; elle doit Ãªtre bien lasse, une si longue course dans Paris! Elles n'ont pas osÃ© aller en voiture par Ã©conomie, et Clarisse a prÃ©fÃ©rÃ© revenir Ã pied plutÃ´t

que de se hasarder dans une voiture publique; j'aime Ã§a et lui sais bon grÃ© de ce petit orgueil. Clarisse est d'une nature trop Ã©lÃ©gante pour sa condition. Quel bonheur d'Ãªtre riche et de pouvoir lui donner, dans le monde, la position qu'elle mÃ©rite. Ã ma jolie Clarisse, que je t'aime!

En disant ces mots, TancrÃ¨de se pencha vers le lit et imprima sur les joues roses de Clarisse un chaste baiser.--Clarisse ne s'Ã©veilla point. TancrÃ¨de, que ce baiser avait troublÃ©, en risqua un plus tendre.

Clarisse ne s'Ã©veilla point. Alors TancrÃ¨de se prit Ã rire, et il s'assit sur un fauteuil au pied du lit et il la regarda dormir.

Il resta quelques moments en contemplation devant cette douce image, et tout son avenir lui apparut: il se figura les jours heureux qu'il passerait auprÃ¨s de Clarisse, le plaisir qu'il aurait Ã l'emmener avec lui, Ã la prÃ©senter Ã sa mÃ¨re; il Ã©tait bien certain que madame Dorimont aimerait Clarisse: cette jeune fille devait lui plaire par son esprit, la dÃ©licatesse de ses sentiments.

Il songea Ã ce prÃ©tendu dont on menaÃ§ait Clarisse; il se demanda pourquoi madame de D*** voulait la marier; il fit d'amÃ¨res rÃ©flexions sur la manie des grandes dames, qui veulent toujours protÃ©ger, sans se rappeler, l'ingrat! qu'il devait Ã cette manie le plaisir d'avoir vu Clarisse; il s'amusa de l'idÃ©e que cette jeune fille refusait un vrai mariage pour lui qu'elle ne connaissait pas, qu'elle aimait en rÃªve; il trouva ce succÃ¨s trÃ¨s-flatteur.

Il pensa que c'Ã©tait pour lui un bien heureux hasard que cette rencontre avec M. de Balzac, Ã laquelle il devait sa fortune

et son bonheur; il remercia dans son Ã¢me M. de Balzac, qui lui avait prÃªtÃ© sa canne. Il acheta en idÃ©e une jolie maison de campagne prÃ¨s de Blois, et y fit prÃ©parer, pour son illustre ami, un bel appartement que lui seul aurait le droit d'habiter. Il se souvint aussi de M. Nantua, des secours qu'il avait trouvÃ©s en lui, de la brillante fortune qu'il lui devait; il prÃ©para aussi en idÃ©e un petit appartement, dans sa maison de campagne, pour M. Nantua. Et puis il pensa au plaisir d'avoir une jolie femme Ã lui tout seul, une jeune fille bien ignorante et bien naÃ¯ve, que l'amour effarouche et qu'un mot fait rougir; un jeune cÅ ur tout frais qui n'a jamais aimÃ©, dont vous avez la premiÃ¨re Ã©motion, la premiÃ¨re joie...

Et comme toutes ces idÃ©es sont fort douces, elles le bercÃ¨rent mollement... Par degrÃ©s, sa promenade du matin--le silence--le demi-jour--la sympathie du sommeil--la puretÃ© de ses sentiments, peut-Ãªtre, agirent sur ses sens, et, malgrÃ© lui, entraÃ®nÃ© par l'exemple, il finit par s'endormir Ã son tour.

Sa tÃªte se pencha lentement sur le lit, elle y resta appuyÃ©e; et la canne, qu'une main endormie ne soutenait plus, glissa bientÃ´t sur le tapis.

Quand le jour parut, Clarisse entr'ouvrit les yeux...

Quel fut son Ã©tonnement, son effroi, en apercevant en face d'elle un homme endormi au pied de son lit!... Elle eut tellement peur qu'elle ne put crier; elle resta un moment saisie et stupÃ©faite; enfin, retrouvant la voix:

--Maman! s'Ã©cria-t-elle.

TancrÃ¨de se rÃ©veilla en sursaut. Il fut quelques instants lui-mÃªme avant de se rappeler oÃ¹ il Ã©tait; il regardait la jeune fille; et les yeux de Clarisse, fixÃ©s sur lui avec effroi, le dÃ©concertaient...

Je ne suis donc plus invisible? pensait-il.

Alors il se ressouvint de la canne, et la voyant tombÃ©e Ã ses pieds, il comprit comment il s'Ã©tait trahi.

Il en Ã©prouva d'abord un vif chagrin, songeant Ã M. de Balzac et au secret qu'il avait promis de garder; mais bientÃ´t, se rappelant le caractÃ¨re crÃ©dule de Clarisse, il se rassura. Il ramassa la canne adroitement, et cessa d'Ãªtre visible.

Les yeux de Clarisse Ã©taient toujours attachÃ©s sur lui; mais comme elle ne le voyait plus, son regard n'Ã©tait plus le mÃªme: chose Ã©trange! elle avait peur quand il Ã©tait lÃ --et maintenant elle Ã©tait triste parce qu'il n'y Ã©tait plus.

Elle resta longtemps Ã rÃ©flÃ©chir, et, ne voyant personne dans sa chambre, remarquant que la porte Ã©tait bien fermÃ©e, elle se persuada qu'elle n'avait rien vu.

--Quel singulier rÃªve! dit-elle tout haut en soupirant.

Et puis elle se remit de nouveau sur son oreiller, peut-Ãªtre dans l'espoir de continuer ce rÃªve.

TancrÃ¨de l'aima de cette crÃ©dulitÃ©.

--Elle va trouver cette apparition toute naturelle, se disait-il; elle aime bien mieux croire qu'elle perd l'esprit que d'imaginer qu'un homme amoureux d'elle veuille la sÃ©duire.

Et voilÃ pourquoi les Ã¢mes supÃ©rieures sont si faciles Ã tromper, c'est que les choses les plus extraordinaires, les fascinations, les phÃ©nomÃ¨nes, les miracles, tout enfin leur paraÃ®t plus probable qu'une mÃ©chante action.

TancrÃ¨de retourna chez lui en riant de cette nuit d'amour passÃ©e si paisiblement; d'abord il se regarda comme un niais qui n'avait pas su profiter d'une aussi bonne occasion; ensuite il se jugea comme un honnÃªte homme qui aurait rougi d'abuser de l'innocence d'une jeune fille; mais enfin, comme il avait l'esprit juste, il s'avoua qu'il n'Ã©tait qu'un Ã©goÃ¯ste, qui respectait dÃ©jÃ , dans la puretÃ© de Clarisse, la rÃ©putation de sa femme.

Clarisse passa la journÃ©e assez gaiement, mais avec une grande Ã©motion au fond du cÅ ur, cette agitation vague et brÃ»lante qui a tant de charmes! Elle se dit qu'elle avait eu une vision, un sommeil agitÃ©, suite de la fatigue qu'une course trop longue lui avait causÃ©e.

--J'avais la fiÃ¨vre, sans doute, une fiÃ¨vre de courbature. Elle n'y pensa plus.

Mais quand le soir vint, elle se sentit plus craintive: un instinct l'avertissait de se dÃ©fier. Elle n'osa se mettre au lit.

--Je n'ai pas sommeil, je vais lire... non, je vais copier ces vers de madame Valmore, _l'Ange gardien_, que j'aime tant.

Elle s'assit devant sa table, mais au moindre bruit elle levait les yeux, elle tremblait.

--S'il allait venir? pensait-elle.

Tout Ã coup elle s'imagina qu'il y avait une porte secrÃ¨te dans sa chambre; elle prit un flambeau et se mit Ã faire des perquisitions; sa chambre Ã©tait si petite qu'elle l'eut bientÃ´t passÃ©e en revue--ni porte secrÃ¨te--ni trappe--il n'y avait pas moyen de placer la moindre aventure fantastique dans cette bourgeoise demeure. Clarisse fut honteuse de ses recherches; elle pensa Ã toutes les plaisanteries que ferait sa mÃ¨re si elle la surprenait ainsi courant, au milieu de la nuit, aprÃ¨s un fantÃ´me. Elle se remit Ã Ã©crire, et elle resta toute la nuit sans se dÃ©shabiller, sans dormir; elle se disait toujours qu'elle n'avait rien Ã craindre, mais elle agissait comme si elle Ã©tait en danger.

TancrÃ¨de vint la voir le matin; il la trouva trÃ¨s-pÃ¢le, et, s'apercevant qu'elle ne s'Ã©tait point couchÃ©e de toute la nuit, il se reprocha de lui avoir causÃ© tant d'inquiÃ©tude; il cherchait un moyen de la rassurer.

--Pauvre petite! est-ce qu'elle va passer toutes les nuits ainsi? elle se rendra malade, pensa TancrÃ¨de.

Alors l'idÃ©e la plus Ã©trange lui tomba dans l'esprit: pendant que Clarisse Ã©tait auprÃ¨s de sa mÃ¨re, TancrÃ¨de prit la plume qu'elle venait de quitter, et, Ã la suite du paragraphe Ã demi copiÃ©... il Ã©crivit ces mots:

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN.

TANCRÃ DE.

XXII

UN JOUR D'INSPIRATION

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN. Mais il est donc venu tous les jours! il doit donc revenir encore! Quel mystÃ¨re! Mon Dieu! que dois-je penser?

Clarisse resta des heures entiÃ¨res Ã regarder cette Ã©criture; sa tÃªte se perdait en suppositions; ses idÃ©es se brouillaient, c'Ã©tait un dÃ©dale de conjectures Ã n'en plus finir.

D'abord ce nom de TancrÃ¨de l'inquiÃ©ta.

--On veut se moquer de moi, de mon caractÃ¨re romanesque, pensa-t-elle, et l'on a choisi ce nom de tragÃ©die pour me faire sentir que c'est un ridicule que de faire des vers.

Ensuite elle s'accoutuma Ã ce nom, elle finit mÃªme par l'aimer; elle se rappela l'air noble, les doux regards de celui qui le portait; elle se dit qu'un Ãªtre si parfaitement beau ne pouvait Ãªtre mÃ©chant, et se jouer lÃ¢chement d'une jeune fille innocente et sans protecteur.

Elle se rassura; et dÃ¨s qu'elle fut rassurÃ©e... elle aima passionnÃ©ment. Le doute effacÃ©, il y eut une rÃ©action de confiance; elle s'y abandonna avec naÃ¯vetÃ©.

--Oui, disait-elle, je crois en lui, c'est quelqu'un qui m'aime, il ne veut point me tromper; il viendra, je lui donne ma vie, jamais je n'aimerai que lui. Tant mieux s'il me voit, tant mieux s'il m'entend, il saura toute ma pensÃ©e, il saura que je n'espÃ¨re qu'en lui, que je l'aime comme l'ange gardien qui veille sur mes jours;

dÃ©sormais je ne parlerai, je n'agirai que pour lui plaire, je ne ferai rien qui puisse l'affliger Ah! quel bonheur s'il m'accompagne toujours! il verra comme je l'aime, il m'aimera... Je savais bien que mes rÃªves s'accompliraient!

Tout en pensant ainsi, Clarisse s'enflammait des sentiments les plus poÃ©tiques; malgrÃ© elle ses Ã©motions se formulaient en vers harmonieux; ce souvenir de l'ange gardien qui prÃ©sidait Ã ses beaux jours l'inspira; elle passa toute la nuit Ã _travailler_, c'est-Ã -dire Ã soulager son Ã¢me par l'expression naÃ¯ve de ses sentiments.--Et le lendemain, lorsque TancrÃ¨de, invisible, revint prÃ¨s d'elle, il la trouva aux prises avec la Muse; il vit que le moyen qu'il avait employÃ© pour calmer son imagination n'avait servi qu'Ã l'exalter encore. Cela devait Ãªtre, aussi ne fut-il pas trÃ¨s-Ã©tonnÃ©; n'importe, il se fÃ©licita de cette folle idÃ©e: l'agitation de la crainte avait fait place Ã celle de l'inspiration et cela valait beaucoup mieux.

On a fabriquÃ© des ruches en cristal, Ã travers lesquelles on voit les abeilles travailler: on devrait faire les chambres des poÃ«tes transparentes pour les observer dans l'inspiration. Quel beau spectacle que celui d'une riche pensÃ©e qui s'Ã©veille! TancrÃ¨de, grÃ¢ce Ã son invisibilitÃ©, avait Ã©tÃ© Ã mÃªme d'observer la femme aux prises avec la passion, en proie Ã ses souvenirs d'amour; et maintenant il observe la jeune fille aux prises avec son gÃ©nie, en proie Ã ses involontaires dÃ©sirs, Ã ses pures espÃ©rances d'amour.

* * * * *

Que Clarisse lui parut charmante ainsi! que ses yeux Ã©taient beaux, parÃ©s de leur gÃ©nie! Ses blonds cheveux descendaient

en vagues d'or sur ses blanches Ã©paules; son teint Ã©tait Ã©blouissant d'Ã©clat; sa bouche Ã©tait inspirÃ©e; son sourire Ã©tait rayonnant. TancrÃ¨de la contemplait avec ravissement. Alors ils avaient changÃ© de rÃ´le: ce n'est plus lui, c'est elle maintenant qui semble un Ãªtre idÃ©al; c'est elle qui est l'apparition cÃ©leste, l'image divine qui fascine les regards.

* * * * *

TancrÃ¨de, Ã©bloui, transportÃ©, croyait voir l'ange de la poÃ©sie; il cherchait dÃ©jÃ ses blanches ailes; Clarisse lui parut idÃ©al, sublime, si belle, qu'il cessa de l'aimer un moment... il l'admira!

Mais elle dit ces vers qu'elle venait de finir. Ces vers Ã©taient pour lui, et, quand il comprit que son amour les avait inspirÃ©s, il lui pardonna d'avoir eu le talent de les faire.

MON ANGE GARDIEN[1].

Comme l'Ãªtre immortel que chante Marceline[2], Son front n'est point ornÃ© de rayons Ã©clatants; Il n'a point la fraÃ®cheur et la grÃ¢ce enfantine Des roses du printemps.

Son voile n'est pas d'or, sa robe n'est pas blanche Comme le nÃ©nuphar, ami des flots dÃ©serts; Sur mon cÅ ur, tout Ã lui, jamais il ne se penche En rÃ©pÃ©tant mes vers.

Jamais je n'entendis sa voix lente et sonore, Me murmurer bien bas ces mots doux et confus, Langage harmonieux que l'on Ã©coute encore Quand on ne l'entend plus.

Jamais, jamais sa main n'a tremblÃ© dans la mienne!... Un seul jour ses yeux noirs ont rencontrÃ© mes yeux... Il tient pour-

tant ma vie enchaÃ®nÃ©e Ã la sienne, Comme la terre aux cieux!

Ã€ l'heure poÃ©tique oÃ¹ le jour qui dÃ©cline Ã tend un voile rouge aux bords de l'horizon, Quand l'oiseau qui chantait joyeux sur la colline S'endort dans le buisson,

Mon Ange m'apparaÃ®t!... Mais, comme dans un rÃªve, Ses traits sont recouverts d'une blanche vapeur; Il me semble qu'alors dans ses bras il m'enlÃ¨ve, Et quelquefois j'ai peur.

Et je passe ma main sur ma tÃªte brÃ»lante! Ma voix d'Ã©motion devient toute tremblante, Et je dis Ã mon Ange: Â«Oh! parle! parle-moi!... S'il ne faut que mourir pour Ãªtre ton amie, Va! tu peux Ã ton grÃ© disposer de ma vie, Car ma vie est Ã toi!...

Â»Mais, hÃ©las! je ne suis qu'un enfant de la terre! Et toi, dont l'existence est un divin mystÃ¨re, Toi, que la brise endort dans un palais d'azur, Pourras-tu bien m'aimer?... Oh! j'en ai l'espÃ©rance Fils des cieux, mon amour parfumÃ© d'innocence Doit plaire Ã ton cÅ ur pur!...

Â»Sans toi j'aurais passÃ© solitaire, incomprise, Dans ce vallon de pleurs oÃ¹ le poÃ«te brise Son Ã¢me Ã chaque pas; vers l'immortel sÃ©jour, Souvent j'aurais tournÃ© mes yeux pleins de tristesse, Et j'aurais vu pÃ¢lir les fleurs de ma jeunesse Avant la fin du jour...

Â»Sois bÃ©ni!... Mais pour fuir aux sphÃ¨res Ã©ternelles, DÃ©ploierais-tu dÃ©jÃ tes transparentes ailes?

Ton absence est un mal qui me fait tant souffrir! Oh! donne-moi la main, montons au ciel ensemble!...Â» Rapide il

disparaÃ®t..., puis, alors, il me semble Que mon cÅ ur va mourir!...

Mais je sens tout Ã coup pÃ©nÃ©trer dans mon Ã¢me Un souvenir plus doux que la voix d'une femme; Car mon Ange m'a dit: Â«Un jour tu me verras! Quand les nobles enfants de la sainte harmonie Poseront sur ton front les palmes du gÃ©nie, Je t'ouvrirai mes bras...Â»

Il ne m'abuse point? Non! je crois sa parole, Comme je crois des cieux le sublime symbole! Il sait bien qu'ici-bas il est mon seul appui. Du livre de ma vie il a lu chaque page; Il sait que mon cÅ ur, pur comme le lis sauvage, N'a battu que pour lui!

Oh! vous qui souriez Ã ce mystÃ¨re Ã©trange, Ne me demandez pas le doux nom de mon Ange, C'est un secret... Mon cÅ ur, plus calme dÃ©sormais, Ne le dira qu'Ã Dieu... mais la foule moqueuse, La foule qui se rit de toute Ã¢me rÃªveuse, Ne le saura jamais!

[Note 1: Ces vers sont de mademoiselle Ã lise Moreau, qui a bien voulu permettre qu'ils fussent publiÃ©s dans ce roman.]

[Note 2: Madame Valmore.]

XXIII

UNE ILLUSION DÃ TRUITE

AprÃ¨s les heures d'inspiration viennent les jours d'abattement; la raison reparaÃ®t Ã mesure que les douces images s'Ã©vanouissent.

La pauvre Clarisse recommenÃ§a Ã s'inquiÃ©ter.

--Ou c'est quelqu'un qui a gagnÃ© Marguerite et qui s'amuse Ã m'Ã©pouvanter pour se moquer de moi, se disait-elle, et cela me fait peur; ou c'est mon imagination qui est malade, alors je deviens folle, et c'est affreux!

Cette idÃ©e la tourmentait, elle n'osait dire tout ce qu'elle Ã©prouvait Ã sa mÃ¨re, dans la crainte de l'inquiÃ©ter Ã son tour; mais on ne la voyait plus rire, sa pauvre Ã¢me Ã©tait toute troublÃ©e; elle devenait pÃ¢le, son beau teint s'attristait.

Madame Blandais, attribuant cette mÃ©lancolie au projet de mariage qu'elle avait favorisÃ©, n'osait plus en parler; mais TancrÃ¨de, qui en savait la cause, eut pitiÃ© d'elle; lui-mÃªme s'effraya de l'exaltation qu'il avait fait naÃ®tre; il se reprocha d'avoir jouÃ© avec une imagination trop ardente, et pour dÃ©truire l'effet trop dangereux d'un rÃªve, il appela la rÃ©alitÃ© Ã son secours.

Un matin donc il fit louer une loge au ThÃ©Ã¢tre-FranÃ§ais, et envoya un coupon de cette loge Ã madame Blandais, de la part de madame la comtesse de D***.

Clarisse voulut questionner le domestique qui avait apportÃ© cette loge, il Ã©tait dÃ©jÃ reparti. Elle s'Ã©tonna que madame de D*** ne lui eÃ»t pas Ã©crit un mot, mais elle pensa qu'elle avait probablement chargÃ© son domestique d'une explication qu'il avait oubliÃ©e--et la mÃ¨re et la fille se rendirent au ThÃ©Ã¢tre-FranÃ§ais, croyant qu'elles y allaient dans la loge de madame de D***.

--La comtesse n'est pas encore arrivÃ©e? demanda madame Blandais Ã l'ouvreuse.

L'ouvreuse, qui ne savait de qui on voulait parler, rÃ©pondit:

--Il n'est encore venu personne.

--Il est de bonne heure, dit Clarisse, madame de D*** connaÃ®t sans doute cette piÃ¨ce, elle viendra tard.

On donnait _Angelo_--un drame de Victor Hugo! jouÃ© par mademoiselle Mars et madame Dorval!

C'Ã©tait un choix merveilleux pour une jeune fille de province qui n'Ã©tait jamais allÃ©e au spectacle.

Eh bien! Clarisse n'Ã©couta pas un mot de l'ouvrage.

Elle oublia qu'il Ã©tait de Victor Hugo.

Elle ne vit ni mademoiselle Mars ni madame Dorval.

Elle ne vit rien sur la scÃ¨ne, elle ne vit rien dans la salle.

Rien... qu'un fantÃ´me, un Ãªtre fantastique dont l'aspect la saisit d'Ã©pouvante, un _inconnu_ qu'elle reconnaissait, un grand jeune homme au front pÃ¢le et mÃ©lancolique, aux yeux noirs et brillants, qui se tenait debout Ã l'entrÃ©e du balcon et qui la regardait attentivement.

Le mÃªme qu'elle avait aperÃ§u chez madame de D***.

Le mÃªme qu'elle avait vu un soir dans la chambre de sa mÃ¨re!...

Le mÃªme qu'elle avait entrevu un jour dans sa glace!...

Le mÃªme qu'elle avait vu dormir au pied de son lit!...

Le mÃªme! Ã´ surprise! Ã´ bonheur! peut-Ãªtre.

Ã€ cette vue, elle resta immobile, anÃ©antie; Elle fut si troublÃ©e qu'elle eut peur de se trouver mal. Les sentiments les plus divers l'agitÃ¨rent. D'abord, elle Ã©prouva une grande joie de dÃ©couvrir que celui qu'elle aimait en rÃªve existait rÃ©ellement; et puis un sentiment de crainte l'attrista: il y a toujours quelque chose d'amer dans la vÃ©ritÃ©; en voyant son Ãªtre idÃ©al parlant, souriant comme un monsieur, elle se dÃ©fia de lui.

--Oui, c'est quelque jeune fat qui s'est moquÃ© de moi, pensa-t-elle.

Et un doute affreux lui saisit le cÅ ur. Elle retomba dans son dÃ©couragement, et des larmes coulÃ¨rent sur ses joues sans qu'elle songeÃ¢t Ã les essuyer.

Madame Blandais, tout occupÃ©e d'_Angelo_, ne remarqua point l'Ã©motion de sa fille, que d'ailleurs elle eÃ»t attribuÃ©e aux malheurs de _Catarina_.

Clarisse resta quelques moments absorbÃ©e par la plus pesante rÃªverie. Lorsqu'elle releva les yeux, elle s'aperÃ§ut qu'il la lorgnait, lui, le bel inconnu, l'idÃ©al dÃ©florÃ©; car elle Ã©prouvait le contraire de ce qui afflige ordinairement: c'est la rÃ©alitÃ© qu'on regrette: Â«Ce que je croyais exister n'Ã©tait qu'une vaine illusion...Â» mais elle, c'est l'illusion qu'elle regrettait; elle pleurait son fantÃ´me si cher, elle craignait que la vÃ©ritÃ© ne lui Ã´tÃ¢t tout son prestige, elle avait peur de ne plus l'aimer.

Pendant l'entr'acte, cherchant Ã se calmer, elle voulut triompher de son Ã©motion et fixer ses yeux sur lui Ã son tour, mais elle le vit quitter la place oÃ¹ il Ã©tait et sortir de la salle.

Un instinct inexplicable l'avertit qu'il allait venir lui parler, et lorsqu'elle entendit la porte de la loge s'ouvrir, elle Ã©prouva un battement de cÅ ur violent.

Elle sentait que c'Ã©tait lui!

C'Ã©tait lui!

Clarisse n'osait le regarder; elle tremblait.

--Pardon, Mesdames, dit-il en entrant dans la loge, madame de D*** n'est pas encore arrivÃ©e?

--Non, monsieur, reprit madame Blandais, cela m'Ã©tonne.

--Peut-Ãªtre ne viendra-t-elle pas, continua TancrÃ¨de de l'air le plus naturel. Je l'ai vue ce matin, elle a plusieurs personnes Ã dÃ®ner chez elle aujourd'hui, elle ne sera sans doute libre que fort tard.

Et TancrÃ¨de s'Ã©tablit dans la loge comme si madame de D*** lui avait dit de l'y attendre; et, pour mieux expliquer sa prÃ©sence, il parla d'elle comme s'il la connaissait intimement.

Madame Blandais soutenait la conversation. Clarisse ne disait rien, elle Ã©coutait parler TancrÃ¨de, sa voix lui plaisait tant! son accent avait quelque chose de doux et de loyal qui la rassurait.

--Madame de D*** est une femme charmante! disait madame Blandais; si belle, si gracieuse!

--Elle est ravissante, reprenait TancrÃ¨de avec enthousiasme, pleine d'esprit, d'instruction; c'est une personne trÃ¨s-distinguÃ©e.

Tout cela ne l'amusait Ã dire que parce qu'il n'en savait rien; il n'avait jamais vu madame de D*** que le jour oÃ¹ il Ã©tait allÃ© en fraude chez elle; il pouvait la trouver belle, puisqu'il l'avait vue, mais il ne pouvait louer son esprit qu'au hasard.

Il allait continuer et inventer encore d'autres qualitÃ©s Ã madame de D***, lorsqu'il jeta les yeux sur Clarisse; l'expression pÃ©nible de son visage l'arrÃªta, il comprit le sentiment de jalousie qui l'avait fait soudain pÃ¢lir; et, pour dÃ©truire le fÃ¢cheux effet des Ã©loges qu'il prodiguait Ã madame de D***, il ajouta:

--Malheureusement, nous allons bientÃ´t la perdre, elle retourne en Italie dans huit jours.

Ces mots furent magiques; les joues de Clarisse devinrent roses de plaisir, un sourire involontaire Ã©claira ses traits.

--C'est une mauvaise nouvelle que vous donnez Ã ma fille, dit madame Blandais, qui n'avait pas suivi ce drame muet; madame de D*** est sa seule protectrice Ã Paris, son absence nous fera grand tort.

--Mademoiselle votre fille peut se passer de protectrice maintenant, dit TancrÃ¨de d'un ton que Clarisse seule devait comprendre.

Puis il ajouta pour madame Blandais:

--Son talent est dÃ©jÃ cÃ©lÃ¨bre.

--N'importe, dit madame Blandais, je regrette madame de D***, il est bien malheureux pour nous qu'elle parte!

--Vous vous passerez d'elle, croyez-moi, reprit TancrÃ¨de.

Et s'adressant Ã Clarisse:

--N'est-ce pas, mademoiselle, que maintenant vous n'avez plus besoin de personne?

Il dit ces mots si tendrement, que Clarisse rougit; elle baissa les yeux et ne rÃ©pondit rien.

--Parle donc, ma fille, dit madame Blandais; tu es enfant ce soir, on ne peut t'arracher un mot.--Clarisse n'est jamais allÃ©e au spectacle de sa vie, monsieur, continua madame Blandais, il n'est pas Ã©tonnant qu'elle soit si troublÃ©e de se trouver ici; elle n'est pourtant pas timide; vous Ã©tiez peut-Ãªtre chez madame de D***, le soir oÃ¹ Clarisse y a dit des vers?

--Sans doute, j'y Ã©tais, rÃ©pondit TancrÃ¨de, et jamais je n'oublierai ce jour-lÃ : ce fut pour moi une soirÃ©e d'Ã©motions et d'aventures; non-seulement j'ai eu le plaisir d'entendre les beaux vers de mademoiselle et ceux de Lamartine, mais encore je me suis bien amusÃ©. J'avais pariÃ© avec un de mes amis, que je garderais mon chapeau sur ma tÃªte tout le temps que Lamartine dirait des vers et que personne ne s'en apercevrait.

En Ã©coutant ce rÃ©cit, madame Blandais et sa fille se regardÃ¨rent.

--Et j'ai gagnÃ© mon pari!

--Vous l'avez perdu! dit vivement Clarisse.

Et puis elle fut trÃ¨s-confuse d'avoir dit cela.

--Ma fille a raison, reprit madame Blandais; car je me rappelle que ce soir-lÃ , en rentrant, elle-mÃªme m'a parlÃ©, avec Ã©tonnement, d'un jeune homme qu'elle avait remarquÃ© parce qu'il avait gardÃ© son chapeau; alors je lui ai dit que c'Ã©tait impossible et qu'elle dÃ©raisonnait.

--Eh bien, c'Ã©tait exact; vous le voyez, les choses les plus extraordinaires finissent toujours par s'expliquer.

Ces mots, qui s'adressaient encore Ã Clarisse, la firent rougir une seconde fois.

La toile se leva, le second acte commenÃ§a; madame Blandais se tourna du cÃ´tÃ© du thÃ©Ã¢tre, et ne songea plus qu'Ã la piÃ¨ce et aux acteurs.

Clarisse voulait Ã©couter, elle ne le pouvait pas; tantÃ´t elle regardait sans voir, tantÃ´t elle baissait la tÃªte, et restait plongÃ©e dans ses rÃªveries, accablÃ©e par une profonde Ã©motion.

TancrÃ¨de, remarquant sa prÃ©occupation, lui dit en souriant:

--Vous n'aimez donc pas le spectacle, Mademoiselle? c'est pourtant mademoiselle Mars qui joue lÃ .

--Ah! c'est mademoiselle Mars, dit-elle.

--Oui, c'est elle qui joue le rÃ´le de ThisbÃ©. Voyez, je ne vous trompe pas.

Et TancrÃ¨de montrait un petit journal qu'il tenait Ã la main, oÃ¹ le nom des acteurs Ã©tait indiquÃ©.

Clarisse se retourna pour lire la page qu'il lui prÃ©sentait: mais elle se trouva si prÃ¨s de lui, qu'elle hÃ©sita...

Elle osa pourtant le regarder.--Oh! comme alors elle fut troublÃ©e!... elle le voyait, lui, qu'elle n'avait jamais aperÃ§u qu'en rÃªve!... Il Ã©tait lÃ , il lui parlait, il avouait sa prÃ©sence... que ce moment Ã©tait plein de dÃ©lices!

En la voyant si belle et si Ã©mue, il oublia le rÃ´le qu'il jouait.

--Clarisse, dit-il avec la plus tendre Ã©motion, me reconnaissez-vous?

Elle le regarda tout Ã©tonnÃ©e...

--J'ai peur d'Ãªtre folle, dit-elle

--C'est un homme affreux! s'Ã©cria madame Blandais, que les procÃ©dÃ©s du tyran de Padoue envers sa femme rÃ©voltaient.

Et l'on ne s'occupa plus que d'_Angelo_.

XXIV

UN RÃ VE RÃ ALISÃ

Quand le spectacle fut terminÃ©:

--Puisque madame de D*** vous abandonne, dit TancrÃ¨de, permettez-moi, mesdames, de vous accompagner.

Madame Blandais accepta le bras de TancrÃ¨de, avec d'autant plus de confiance qu'elle le croyait un ami intime de cette mÃªme madame de D***, devenue un personnage fantastique.

TancrÃ¨de reconduisit, dans sa voiture madame Blandais et sa fille jusque chez elles.

ArrivÃ© lÃ , il fit semblant de les quitter; mais il prit sa canne de la main gauche, et rentra chez elles invisible, pour savoir ce qu'elles allaient dire de lui.

--Eh bien! tu avais raison, mon enfant, dit madame Blandais en entrant dans sa chambre, ce jeune homme Ã©tait chez madame de D***.

--Ah! maman, si tu savais!... s'Ã©cria Clarisse.

Mais elle n'acheva pas.

En face d'elle, elle avait aperÃ§u TancrÃ¨de qui lui faisait signe de se taire.

Elle fut dÃ©concertÃ©e.

Madame Blandais, remarquant son agitation, voulut la calmer et dit adroitement:

--Il est fort beau, ce jeune homme, mais je le crois fort bÃªte; je ne serais pas Ã©tonnÃ©e qu'il ne fÃ»t aimable que comme fantÃ´me.--Qu'en penses-tu, toi?

--Je lui crois, au contraire, beaucoup d'esprit, rÃ©pondit Clarisse.

Et puis elle se mit Ã rire, parce qu'elle pensait que TancrÃ¨de Ã©tait peut-Ãªtre encore lÃ et qu'il pouvait avoir entendu ce qu'avait dit sa mÃ¨re.

Cependant cette prÃ©sence mystÃ©rieuse l'inquiÃ©tait. Elle n'osait s'Ã©loigner, et ce ne fut que lorsque madame Blandais lui dit: Â«Va te reposer, mon enfant, tu as l'air souffrant, le spectacle t'a fait malÂ»--que Clarisse se dÃ©cida Ã se retirer chez elle.

Elle embrassa sa mÃ¨re plus tendrement que jamais, et s'Ã©loigna.

Elle marchait pensive et lentement; mais, en entrant dans sa chambre, quelle fut sa surprise, son effroi, en apercevant TancrÃ¨de assis devant son bureau! Il avait l'air parfaitement tranquille; il Ã©tait Ã©tabli lÃ comme un frÃ¨re qui attend sa sÅ ur, un mari qui attend sa femme.

Le premier mouvement de Clarisse fut de s'enfuir et de retourner auprÃ¨s de sa mÃ¨re; mais un regard de TancrÃ¨de la retint.

--Ne craignez rien, dit-il d'un ton doucement respectueux; venez, Clarisse, j'ai Ã vous parler.

Clarisse restait immobile.

--Venez donc, enfant, avez-vous peur de moi? depuis le temps que je viens ici tous les jours, vous devriez avoir plus de confiance; pourquoi cette crainte? je ne la mÃ©rite pas.

L'accent de reproche dont TancrÃ¨de dit ces mots affligea la jeune fille. Elle fit quelques pas vers lui, puis elle s'arrÃªta.

TancrÃ¨de fut blessÃ© de tant de dÃ©fiance.

--Vous ne me comprenez pas, dit-il avec tristesse. Adieu!

Et il prit la canne de sa main gauche.

Clarisse ne le voyant plus, enhardie par le regret et l'absence, s'Ã©lanÃ§a vers la place qu'il Ã©tait censÃ© avoir quittÃ©e, et elle se trouva prÃ¨s de lui.

--Quel prodige! dit-elle... Oh! que j'ai peur!

--Rassurez-vous, Clarisse, dit TancrÃ¨de redevenu visible, je vous expliquerai un jour ce mystÃ¨re; maintenant, je ne veux m'occuper que de notre bonheur. Dites-moi, soyez franche: Voulez-vous Ãªtre ma femme?

--Moi, monsieur? dit-elle avec embarras; mais... je ne vous connais pas...

--Clarisse, vous ne dites pas vrai... c'est mal: me voyez-vous donc aujourd'hui pour la premiÃ¨re fois? mÃ©connaissez-vous votre ange gardien! ajouta-t-il en souriant.

--Oh! non, dit-elle, c'est bien vous!

--N'est-ce pas, c'est bien moi que vous aimez?

--Oui, mais pourtant je ne vous connais pas; dites-moi qui vous Ãªtes, par quel mystÃ¨re?...

--Ne m'interrogez pas, je ne puis vous rÃ©pondre encore; demain, Clarisse, je viendrai parler Ã votre mÃ¨re; elle saura que je vous aime, que je veux vous Ã©pouser; mais ne lui dites rien de nous, tout ceci est un secret qu'elle doit ignorer.

--Mais si elle me demande oÃ¹ je vous ai vu?

--Dans vos rÃªves; d'ailleurs ne m'avez-vous pas dÃ©jÃ rencontrÃ© chez madame de D***? Ã€ propos, et ce jeune homme Ã qui elle voulait vous marier?

--C'Ã©tait vous? s'Ã©cria Clarisse.

--Moi? non. Vous ne le connaissez donc pas?

--Je ne l'ai jamais vu, je n'ai pas voulu aller chez madame de D*** le jour oÃ¹ il y Ã©tait.

--Fort bien, reprit TancrÃ¨de en riant, je dirai Ã votre mÃ¨re que c'Ã©tait moi.

--Mais, Ã moi, vous m'expliquerez la vÃ©ritÃ©?

--Cela m'est impossible. Ne me demandez pas un secret qui n'est pas le mien, c'est celui d'un de mes amis; je ne suis pas libre de le confier, mÃªme Ã vous; je dois me taire.

--Je devine, s'Ã©cria Clarisse vivement; cet ami est le propriÃ©taire de notre maison. Je me rappelle l'avoir vu sourire l'autre jour, quand je l'ai rencontrÃ© dans le jardin; c'est lui qui nous a trahies; il vous a donnÃ© toutes les clefs de notre appartement pour pÃ©nÃ©trer chez nous!

TancrÃ¨de se mit Ã rire de cette idÃ©e, et, comme Clarisse l'avait adoptÃ©e, il la lui laissa. Les personnes qui ont de l'imagination agissent toujours ainsi; elles fournissent aux autres l'idÃ©e qui doit les tromper.

Cependant les doubles clefs n'expliquaient pas ces apparitions et ces disparitions subites qui effrayaient tant Clarisse; elle insista encore... TancrÃ¨de allait se fÃ¢cher.

--Vous ne m'aimez pas, dit-il, l'amour n'exige pas tant d'explications...

--Eh bien, dites-moi seulement, est-ce que vous serez toujours lÃ sans que je le sache?

--Ah! vous avez dÃ©jÃ peur, madame, reprit TancrÃ¨de en plaisantant.

--Ce n'est pas cela, mais j'aime mieux vous voir.

Et Clarisse, en parlant ainsi, attachait sur lui ses beaux yeux avec tant de plaisir, que cela donnait beaucoup de vÃ©ritÃ© Ã ses paroles.

Qu'elle Ã©tait belle alors! TancrÃ¨de, qui affectait une froideur pleine de dignitÃ©, ne put rÃ©sister Ã ce regard. Il attira Clarisse prÃ¨s de lui et l'embrassa bien tendrement.

--C'est Ã©trange, dit-elle; il me semble... un jour... j'ai rÃªvÃ©...

Et puis elle lui demanda naÃ¯vement:

--Est-ce la premiÃ¨re fois que...?

--Que je vous embrasse! non; mais ne m'interrogez pas. Bonsoir, reposez-vous... dormez bien, vous ne rÃªverez pas... dormez, Ã demain! Adieu, Clarisse, adieu, ma femme.

Et il s'Ã©loigna bien vite, car il avait peur de lui.

Clarisse vit sortir TancrÃ¨de par la porte comme un Ãªtre rÃ©el, non plus comme un fantÃ´me. Ses yeux le suivirent avec amour.

DÃ¨s qu'elle fut seule, elle se mit Ã sauter de joie comme un enfant.

--Tout cela est donc vrai? s'Ã©cria-t-elle.

Et la joie enivrait son cÅ ur.

Avant de se coucher, elle regarda encore autour d'elle, dans la chambre, pour voir s'il Ã©tait tout Ã fait parti... mais rÃ©ellement il n'Ã©tait plus lÃ .

Un mois aprÃ¨s il y revint--non plus comme un Ãªtre invisible, mais comme un mari adorÃ© qu'elle devait voir auprÃ¨s d'elle toujours.

Madame Blandais fut Ã©blouie de ce brillant mariage, qu'elle attribua au talent de sa fille, et qui n'Ã©tait dÃ» qu'Ã la merveilleuse canne de M. de Balzac.

* * * * *

La cÃ©lÃ©britÃ© n'avait fait valoir que le gÃ©nie naissant de Clarisse; la canne bienfaisante avait fait connaÃ®tre la puretÃ© de sa vie, la simplicitÃ© de son cÅ ur, le charme de son caractÃ¨re.--La canne, bien au contraire, avait rÃ©parÃ© le tort que la cÃ©lÃ©britÃ© lui avait fait--elle avait appris Ã TancrÃ¨de que les Ã¢mes qui se conservent pures dans le monde, sont celles qui vivent d'illusions; et que, si la cÃ©lÃ©britÃ© est un flambeau qui jette trop d'Ã©clat sur la vie, la poÃ©sie du moins est un saint voile qui couvre et prÃ©serve le cÅ ur. Bienheureux, ceux qui sont poÃ«tes! bien malheureux qui ne l'est plus!

* * * * *

TancrÃ¨de emmena sa jeune femme Ã Blois, chez sa mÃ¨re. Clarisse quitta Paris sans regrets; elle oublia les succÃ¨s qu'elle y pouvait obtenir; ses vÅ ux avaient Ã©tÃ© comblÃ©s au delÃ de ses espÃ©rances. Ã Paris, elle n'Ã©tait venue chercher que la gloire... elle y avait trouvÃ© le bonheur.

Qu'est devenue la canne? dira-t-on.

VOUS ALLEZ LE SAVOIR:

Elle est retournÃ©e aux mains de M. de Balzac, et...

LES HÃ RITIERS BOIROUGE

vont paraÃ®tre!!

FIN

* * * * *

Å UVRES COMPLÃ TES

DE

Mme Ã MILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

--SEULE Ã DITION COMPLÃ TE--

LE VICOMTE DE LAUNAY (seule Ã©dition complÃ¨te) 4 vol.

MARGUERITE 1 --

M. LE MARQUIS DE PONTANGES 1 --

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE Ã€ SES NEVEUX 1 --

POÃ SIES COMPLÃ TES 1 --

NOUVELLES 1 --

LE LORGNON 1 --

LA CANNE DE M. DE BALZAC 1 --

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR 1 --

THÃ Ã TRE

L'Ã COLE DES JOURNALISTES, comÃ©die en cinq actes, en vers.

JUDITH, tragÃ©die en trois actes, en vers.

CLÃ OPATRE, tragÃ©die en cinq actes, en vers.

C'EST LA FAUTE DU MARI, comÃ©die en un acte, en vers.

LADY TARTUFE, comÃ©die en cinq actes, en prose.

LA JOIE FAIT PEUR, comÃ©die en un acte, en prose.

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comÃ©die en un acte, en prose.

UNE FEMME QUI DÃ TESTE SON MARI, comÃ©die en un acte, en prose.

POISSY.--TYP. S. LEJAY ET CIE.

End of Project Gutenberg's La canne de M. de Balzac, by Mme Émile de Girardin

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/21343. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.